MURRAY LEINSTER

LA PLANÈTE OUBLIÉE

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

La Terre était surpeuplée. Les autres planètes du système solaire également. En fait, toutes les planètes de la Galaxie qui avaient été colonisées étaient maintenant surpeuplées. Il était absolument nécessaire de trouver des mondes nouveaux où les hommes puissent vivre.

Des raids spatiaux furent organisés. On découvrit d'autres mondes. Mais ils étaient décevants. Car ils ne possédaient aucun trace de vie. Or l'homme ne peut s'implanter que là où la vie — n'importe quelle forme de vie — l'a précédé. Cette vie, on décida donc de la créer. Des navires-laboratoires se mirent à parcourir le vide, ensemençant les planètes vierges, déversant des spores sur les sols et du plancton dans les océans, installant des plantes, des poissons, des insectes, préparant la venue des mammifères et de l'homme.

Plusieurs mondes stériles devinrent ainsi habitables.

Mais un jour, un accident survint…

- Murray Leinster
  - PRÉFACE
  - PROLOGUE
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
  - 5
  - 6
  - 7
  - 8
  - 9
  - 10
  - 11
  - ÉPILOGUE

Murray Leinster
La planète oubliée

PRÉFACE

Si ce roman diffère quelque peu des autres ouvrages classés comme lui dans le rayon de science-fiction, c'est que ses principaux personnages sont pour ainsi dire à la portée de votre main et que vous les avez certainement déjà rencontrés.

Faites quelques pas dans l'herbe, ou marchez jusqu'au premier buisson venu, vous trouverez sûrement une toile d'araignée. Vous admirerez sa parfaite symétrie, vous distinguerez le ruban de soie qui se promène en zigzag du centre de la toile à sa circonférence. L'architecte qui a conçu ce chef-d'œuvre n'est pas plus gros que votre pouce. C'est l'araignée commune des jardins, l'Epeira fasciata *à bandes jaunes.*

Ce n'est pas pour vous impressionner par mon érudition que je vous ai conduits jusqu'à l'Epeira, *mais pour vous suggérer une expérience.*

Prenez un brin de paille et touchez la toile. Ne la déchirez pas. Donnez-lui seulement des petits coups avec votre paille. L'araignée comprendra tout de suite que vous n'êtes pas une proie comestible. Alors elle essayera de vous faire peur, de vous mettre en fuite. Toute la toile va se mettre à vibrer si bien que l'araignée, balancée au bout de son fil, aura l'air de se précipiter sur vous à une vitesse de plus en plus folle.

Cette manœuvre doit logiquement vous frapper de terreur. Lorsqu'elle pensera avoir atteint ce but, l'araignée s'arrêtera.

Cette araignée, vous la trouverez, démesurément grossie, dans ce livre. Vous y trouverez aussi des grillons, des hannetons et d'autres insectes que vous ne connaissez peut-être pas personnellement. Cependant ce livre n'est pas une histoire de sciences naturelles, c'est bien une science-fiction. Si j'ai conservé aux animaux que vous y rencontrerez toutes leurs habitudes authentiques, c'est parce qu'il m'était impossible d'inventer quelque chose de plus intéressant ou de plus dramatique.

Comme la science-fiction reste en étroite liaison avec la science, si vous voulez en savoir plus long sur les héros de mon histoire, je vous conseille quelques bouquins dont vous trouverez la liste à la fin de ce livre. Ne manquez pas Fabre. C'était vraiment un type du tonnerre !

Murray Leinster.

PROLOGUE

Le navire de prospection spatiale *Téthys* fut le premier astronef à se poser sur la planète sans nom. C'était une planète admirable à bien des égards. Elle possédait des océans nombreux que le soleil tout proche chauffait si généreusement qu'un perpétuel écran de nuages les cachait à la vue – comme il cachait la plus grande partie du sol. Il y avait des montagnes et des continents, des îles et des hauts plateaux. Il y avait le jour et la nuit, le vent et la pluie. La température moyenne se situait dans les limites auxquelles les êtres humains pouvaient aisément s'adapter. Le climat était plutôt tropical, mais pas désagréable.

Seulement il n'existait aucune vie sur la planète sans nom.

Aucun animal ne rôdait sur ses continents. Aucune végétation ne poussait sur ses roches. Aucune bactérie, même, ne luttait avec ses pierres pour les transformer en poussière. Aussi n'y trouvait-on pas de terre. De la roche, des galets, du gravier et même du sable. Mais pas de terre où la végétation puisse se développer. Aucun être vivant, si infime fût-il, ne nageait dans ses mers. De sorte qu'il n'y avait même pas de vase sur les fonds marins. C'était l'un des très nombreux univers qui se révélèrent décevants lorsque l'homme commença d'explorer la Galaxie. Les humains ne pouvaient y vivre parce que rien, jusqu'alors, n'y avait vécu.

L'eau y était fraîche et les océans sans danger. L'air y était pur et respirable. Mais la planète n'avait aucune utilité pour les hommes. On aurait pu tout au plus l'utiliser comme laboratoire biologique pour des expériences nécessitant la croissance dans un milieu pur, exempt de microbes. Mais il y avait déjà de nombreuses planètes de ce genre. Les premiers voyages interplanétaires avaient été entrepris parce qu'il était absolument nécessaire de trouver des mondes nouveaux où les hommes puissent vivre. La Terre était surpeuplée, terriblement surpeuplée. Et les hommes recherchaient de nouveaux univers où s'installer. Ils en avaient découvert des quantités. Mais ils cherchaient désespérément des mondes nouveaux dans lesquels la vie les aurait précédés. Peu importait que l'existence fût douce et sans dangers ou féroce et meurtrière. S'il y avait une vie, quelle qu'elle fût, des humains pourraient s'y fixer. Mais des êtres aussi hautement organisés que les hommes ne pouvaient vivre là où n'existait aucune autre forme de vie.

Le *Téthys* s'assura donc qu'il n'y avait aucune trace de vie sur la planète inconnue. Puis l'équipage effectua les habituelles mesures de la constante de gravitation, du champ magnétique et des courbes de température. Il préleva des échantillons d'air et d'eau. Mais ce fut

tout. Les roches étaient familières. Aucune nouveauté de ce côté. Simplement, la planète était inutilisable. Le navire de prospection inscrivit ses découvertes sur une fiche mécanographique de quinze centimètres sur vingt et partit rapidement à la recherche d'un univers meilleur. Il n'ouvrit même pas un de ses hublots pendant son séjour. La visite du *Téthys* n'eut d'autres suites que la fiche mécanographique. Absolument aucune.

Pendant huit-cents ans, aucun autre navire ne s'approcha de la planète inconnue.

Puis, près de mille ans plus tard, le navire d'ensemencement *Orana* se posa sur la planète sans nom. À cette époque, l'humanité s'était répandue très largement et très loin. Le quart de la Galaxie avait été exploré et colonisé. La Terre n'était plus surpeuplée. Il y avait encore une émigration. Mais ce n'était plus le flot des siècles précédents, tout au plus un mince filet. Certains des mondes colonisés avaient, à leur tour, leurs émigrants. L'espèce humaine ne voulait pas s'entasser à nouveau. Les hommes estimaient maintenant que les taudis monstrueux engendrés par le surpeuplement n'avaient aucune raison d'être.

D'ailleurs, les astronefs étaient aussi devenus plus rapides. Un voyage de cent années-lumière était un petit voyage. Un voyage de mille années-lumière était faisable. Des explorateurs avaient même été beaucoup plus loin. Ils avaient signalé l'existence d'univers plus éloignés qui attendaient encore la venue de l'homme. Cependant, la grande majorité des planètes nouvellement découvertes ne contenaient toujours pas de vie. Des systèmes solaires entiers flottaient dans l'espace sans qu'on pût y découvrir une seule cellule vivante.

C'est pour cela que furent créés les navires d'ensemencement. Leur rôle n'était pas glorieux. Ils ne faisaient que contaminer méthodiquement les mondes stériles en y apportant la vie.

Le navire d'ensemencement *Orana* se posa sur la planète qui n'avait toujours pas de nom. Il la contamina soigneusement. Puis, tournant inlassablement au-dessus des nuages, il déversa une fine poussière ; les spores de tous les micro-organismes imaginables capables de transformer la roche en poussière, puis cette poussière en terre. Il procéda à un ensemencement de moisissures, de champignons et de lichens, et de tout ce qui pouvait transformer le sol originel en matière sur laquelle des êtres plus complexes pourraient vivre. *L'Orana* pollua les mers de plancton. Puis, lui aussi, il repartit.

D'autres siècles encore s'écoulèrent. Les navires humains se perfectionnaient toujours. Mille années-lumière représentaient un petit voyage. Les explorateurs avaient atteint le bord même de la Galaxie et se préparaient à conquérir, par-delà le vide, d'autres univers flottants. Il y avait des colonies dans la Voie lactée. Des lignes régulières

reliaient les différents groupes d'astres, et les centres commerciaux des affaires avaient été déplacés de quelques centaines de parsecs vers la Frange. Dans nombre d'univers, on s'efforçait d'apprendre aux enfants des écoles ce qu'était la Terre, où elle se trouvait, et que tous les autres univers avaient été peuplés par elle. Et l'on répétait également dans les écoles la seule leçon que l'espèce humaine semblait véritablement avoir apprise : que le secret de la paix, c'est la liberté – et que le secret de la liberté, c'est la possibilité de s'éloigner des gens avec lesquels on ne s'entend pas.

Il n'y avait plus d'univers surpeuplés. Mais on cherchait toujours des mondes nouveaux, car les humains n'aiment rien tant que croître et se multiplier. Ils font des enfants, ces enfants grandissent, prennent de plus en plus de place… et font des enfants à leur tour.

C'est pourquoi, près de mille ans après *l'Orana,* le navire écologique *Ludred* vogua vers la planète sans nom et s'y posa. C'était un vaisseau gigantesque dont la mission était absolument fantastique.

En premier lieu, les savants embarqués à bord du *Ludred* étudièrent les résultats de la visite de *l'Orana.* Ils les trouvèrent pleinement satisfaisants au point de vue technique.

Il y avait maintenant de la terre sur la surface de la planète. Et elle fourmillait de minuscules organismes vivants. Des champignons s'étaient développés de façon monstrueuse. Les océans grouillaient de formes de vie microscopiques. Il y avait même quelques mutations biologiques dues aux conditions locales. On trouvait par exemple des paramécies aussi grosses que des raisins. Les levures avaient atteint des dimensions telles qu'elles portaient des fleurs visibles à l'œil nu. Pourtant, la vie sur la planète n'était pas autochtone. Elle était entièrement constituée par la descendance, adaptée et modifiée, des micro-organismes implantés par le navire d'ensemencement *Orana. L'Orana* dont la coque était depuis longtemps un tas de ferraille et dont les passagers n'étaient plus que des noms dans des généalogies – si tant est qu'ils y figurent encore.

Le *Ludred* demeura sur la planète beaucoup plus longtemps qu'aucun des navires qui l'avaient visitée auparavant. Il lâcha des semences. Il répandit d'innombrables variétés botaniques qui devaient prendre racine et pousser. Il mit des plantes marines dans les océans, des plantes alpines sur les montagnes. Et lorsque toutes les variétés stables furent employées, les savants ajoutèrent des plantes génétiquement instables. Pour les générations futures, ces dernières fourniraient des variétés anormales particulièrement bien adaptées à leur nouveau milieu planétaire.

Avant de repartir, le *Ludred* déversa des poissons dans les mers. Ces animaux devaient vivre d'abord du plancton qui faisait de l'océan un véritable bouillon de culture. Certaines variétés de poissons allaient

se multiplier rapidement. D'autres allaient grossir et se nourrir des espèces plus petites.

La dernière activité du *Ludred* fut d'installer sur la planète des blocs réfrigérateurs remplis d'œufs d'insectes. Certains de ces blocs devaient libérer leur contenu dès que les plantes auraient poussé suffisamment pour assurer la nourriture des larves. D'autres ne laisseraient les insectes réfrigérés éclore que lorsque les premiers libérés se seraient suffisamment multipliés pour leur servir de proie.

En fait, le navire écologique avait déposé sur la planète toutes les formes de vie susceptibles de s'y adapter.

Cela excluait évidemment la totalité des animaux qui, ayant besoin de soins maternels pour se développer, n'auraient eu aucune chance de survie. Les espèces implantées cette fois-là étaient celles dont les représentants pouvaient se débrouiller seuls dès leur naissance. Aussi l'équipe du *Ludred* n'avait-elle lâché aucun oiseau, aucun mammifère. Les arbres et la plupart des végétaux, les poissons, les crustacés et les têtards – ainsi que toutes les variétés d'insectes – pouvaient être abandonnés à leur sort. Mais c'était tout.

Sa mission accomplie, le *Ludred* s'éloigna à travers le vide.

Il aurait dû y avoir un autre apport quelques siècles plus tard. Un navire de la Section zoologique aurait dû amener des oiseaux, des mammifères et des reptiles. Il aurait dû immerger des mammifères pélagiques dans les océans grouillants de vie. Il aurait dû lâcher dans les plaines fertiles des colonies d'herbivores qui s'y seraient nourris d'une végétation luxuriante, libérer des hordes de carnassiers qui auraient fait des herbivores leur pitance. En un mot, un peuplement méticuleux de la planète aurait dû avoir lieu, suivi de visites périodiques tous les deux ou trois siècles pour vérifier qu'un véritable équilibre écologique était en train de s'instaurer. Et lorsque, enfin, cet équilibre aurait été atteint, alors seulement seraient venus les hommes – pour le détruire à leur profit.

Mais il se produisit un accident.

Les navires spatiaux s'étaient encore perfectionnés. Des « yachts » privés emportaient désormais leurs propriétaires sur la route des vacances à des dizaines – voire des centaines – d'années-lumière. Des cargos bourlinguaient comme si de rien n'était sur des distances de milliers d'années-lumière. Un navire de prospection était même parti à la recherche d'un autre univers – sans jamais revenir toutefois. Les planètes habitées étaient toutes membres d'une organisation centrale qui, refusant de se mêler de leurs petits problèmes internes, limitait ses interventions aux affaires spatiales.

Pour des raisons d'ordre pratique, cette organisation décida un beau jour le transfert du Service de Préparation écologique et de ses fichiers sur Algol IV. Au cours du déménagement, un des classeurs fut

renversé. Les fiches qu'il contenait furent bien entendu remises en ordre – à l'exception de l'une d'elles, qui ne fut pas ramassée et se perdit.

De sorte que la planète qui n'avait pas de nom fut oubliée. Aucun autre navire ne vint achever de la préparer pour son occupation par l'homme. Dédaignée, couverte de masses de nuages, elle poursuivit sa rotation autour de son soleil. Vue de loin, ce n'était qu'une boule ronde et blanche, rien de plus.

Cependant, à sa surface, sur ses basses terres cachées par les nuages, se déroulait un pur cauchemar. Ceci fut sans importance pendant très longtemps. Jusqu'au départ du paquebot spatial *Icare.*

L'Icare était un navire splendide. Il transportait des passagers à destination de l'un des bras en spirale de la Galaxie. Coupant les routes normales, il mit le cap vers son but. Et il fut victime de l'un des très rares accidents survenus aux vaisseaux interplanétaires. Il fit naufrage dans l'espace. Ses passagers et son équipage durent se réfugier à bord des petites fusées de sauvetage.

Le rayon d'action de ces fusées était limité. Les naufragés se posèrent sur la planète que le *Téthys* avait été le premier à visiter, que l'*Orana* et le *Ludred* avaient ensemencée. Cette planète ne figurait plus sur aucune carte, ni dans aucun fichier.

Le carburant des réfugiés était épuisé. Ils ne pouvaient plus repartir. Ils ne pouvaient pas lancer de SOS. Il leur fallut rester là.

Au bout de quelque temps, les rares personnes connaissant l'existence d'un paquebot spatial appelé *Icare* perdirent tout espoir de le retrouver. Puis on oublia *l'Icare.* Tout le monde l'oublia. Même les descendants des naufragés. Pas tout de suite, bien sûr. Les premières générations nées sur la planète sans nom nourrirent quelque temps l'espoir d'un sauvetage.

Après quarante générations, les êtres humains vivant sur l'astre oublié ne savaient même plus qu'ils avaient été amenés là par un navire. Ils ne connaissaient plus l'usage des métaux, ni celui du feu. Ensevelis sous les nuages, ils ne connaissaient même pas la lumière du soleil. Ils survivaient au milieu d'une frénésie d'horreur, d'une menace tumultueuse et grouillante. Ils étaient devenus des sauvages.

Ils étaient devenus moins que des sauvages, car ils avaient oublié jusqu'à leur destinée d'homme.

1

Durant sa courte existence d'une vingtaine d'années peut-être, Burl n'avait jamais songé à se demander ce que son père ou son grand-père avait pu penser du monde dans lequel il vivait. Il s'était encore moins demandé ce qu'en avait pensé son lointain aïeul lorsque la fusée de sauvetage l'avait débarqué sur la planète sans nom. Burl n'avait d'ailleurs jamais entendu parler de fusée de sauvetage ni de *l'Icare*.

En fait, le jeune homme pensait rarement. Quand il lui arrivait de réfléchir, c'était pour trouver un moyen d'échapper à un danger immédiat. Lorsque l'horreur ne vous talonnait pas, mieux valait ne pas réfléchir. Car il n'y avait pas grand-chose d'autre que l'horreur à quoi penser.

Pour le moment, Burl avançait avec précaution sur un tapis de champignons brunâtres. Il rampait furtivement vers le ruisseau qu'il ne connaissait que sous le terme générique d'« eau ». Au-dessus de lui, de gros champignons vénéneux, trois fois plus hauts qu'un homme, lui cachaient le ciel gris. Sur leurs tiges, larges d'un mètre, d'autres champignons s'agrippaient, parasites de ces cryptogames qui avaient autrefois été eux-mêmes des parasites.

Burl constituait un spécimen assez représentatif des descendants de l'équipage de *l'Icare*. Son unique vêtement, enroulé autour de son corps, était l'aile d'un gros papillon tué au moment où il sortait de son cocon. La peau du jeune homme était claire, sans trace de hâle. Il n'avait jamais vu le soleil. Il ne connaissait qu'un ciel gris, dissimulé parfois par des champignons géants ou par les choux gigantesques qui étaient la seule verdure de son univers. Pour lui, un paysage normal était constitué de mousses pâles et fantastiques, de moisissures difformes et de levures colossales.

Burl poursuivait sa marche. Malgré ses précautions, son épaule frôla le pédoncule d'un champignon de couleur crème. Elle imprima une secousse à toute la plante. Aussitôt, une poussière impalpable tomba sur le jeune homme. C'était la saison où les champignons crachaient leurs spores. Burl s'arrêta pour se nettoyer la tête et les épaules. Ces spores étaient un poison mortel.

Burl possédait de ces choses une certitude immédiate, spécifique et détaillée. C'était pratiquement tout ce qu'il savait. Il ignorait l'usage du feu, des métaux et même de la pierre et du bois. Son langage était composé d'un maigre groupe d'une centaine de sons labiaux n'exprimant aucune abstraction et fort peu d'idées concrètes. Il ne connaissait pas le bois parce qu'il n'y avait pas de bois sur les basses terres. Aucun arbre n'y poussait. Il n'y avait même pas d'herbes ou de fougères pour entrer en compétition avec les champignons vénéneux

et autres cryptogames. C'était un chaos de rouilles et de levures, une succession de forêts de champignons et de jungles de moisissures démesurées. Cet univers abject croissait à un rythme démentiel sous un lourd manteau de nuages. Dans l'air moite voletaient des papillons aux proportions phénoménales, des phalènes qui ne leur cédaient en rien dans le gigantisme, et toutes les créatures capables de tirer leur subsistance de cet enfer en putréfaction.

Les seuls êtres vivants qui, en dehors des hommes, rampaient, couraient ou volaient étaient des insectes. Dans ce monde préparé pour leur arrivée, ces insectes s'étaient considérablement développés. Les réserves illimitées de nourriture les avaient rendus énormes. L'accroissement de leur taille avait entraîné l'augmentation de leurs possibilités de survie. Et cet accroissement était devenu héréditaire.

À côté de la végétation fongoïde, poussaient quelques légumes issus des espèces instables laissées par le *Ludred.* Il y avait en particulier d'énormes choux, aux feuilles grandes comme des voiles de bateaux. De lourdes larves et des chenilles velues y vivaient jusqu'à leur maturité, puis s'y accrochaient en robustes cocons pour dormir du sommeil de la métamorphose.

Les plus petits papillons terrestres avaient grossi au point que l'envergure de leurs ailes atteignait plusieurs dizaines de centimètres. Les papillons-empereurs déployaient des ailes pourpres dont l'envergure atteignait plusieurs mètres. Près de ces énormes phalènes, Burl avait l'air d'un nain.

Cependant, le tissu éclatant qui enveloppait le jeune homme provenait d'une de ces ailes. Même géants, papillons et phalènes étaient inoffensifs pour les hommes. Les compagnons de Burl trouvaient parfois un cocon sur le point de s'ouvrir. Ils attendaient craintivement que la créature enfermée dans la coque sorte de son sommeil et apparaisse au jour. Alors, avant que l'insecte n'ait pris des forces et que ses ailes ne se soient affermies, les hommes se jetaient sur lui. Ils arrachaient les ailes délicates et les pattes encore molles. Et, tandis que le papillon gisait, impuissant, devant eux, ils s'enfuyaient pour se régaler de sa chair juteuse.

Les hommes n'osaient pas s'attarder, bien sûr. Ils abandonnaient aussitôt leur proie réduite à l'impuissance, et qui fixait curieusement l'univers autour d'elle de ses yeux aux nombreuses facettes. Puis les nécrophages arrivaient à la curée. Si rien de plus meurtrier n'apparaissait, c'étaient les fourmis qui venaient à coup sûr. Certaines d'entre elles n'avaient que quelques centimètres de long. Mais d'autres étaient de la taille d'un chien. Toutes devaient être évitées par les hommes. Elles emportaient triomphalement la carcasse du papillon dans leurs cités souterraines.

Malheureusement, la plupart des insectes n'étaient ni faibles ni

inoffensifs.

Burl connaissait des guêpes presque aussi grandes que lui, dont la piqûre provoquait une mort immédiate. Les guêpes n'étaient pas trop redoutables. Car chacune d'entre elles avait un autre insecte pour proie prédestinée. Les abeilles, elles aussi, se tenaient à distance. D'ailleurs, elles avaient une vie difficile, ces abeilles. Comme il y avait peu de fleurs, elles étaient réduites à des expédients considérés jadis parmi les membres de leur race comme des signes de dégénérescence : levures bouillonnantes et pourritures plus fétides encore, à l'occasion fleurs sans nectar des gros choux à odeur forte. Burl connaissait ces abeilles. Elles bourdonnaient au-dessus de lui, presque aussi grandes que lui, le fixant de leurs yeux protubérants comme elles fixaient toutes choses, avec une préoccupation rêveuse.

Il y avait aussi les grillons, et les hannetons, et les araignées… Burl connaissait bien les araignées. Son grand-père avait été victime d'une tarentule qui avait jailli de son terrier avec une férocité incroyable. Une fosse verticale, d'un mètre de diamètre, s'enfonçait à six mètres sous terre. Au fond de ce repaire, le monstre attendait, guettant le moindre bruit qui l'avertirait de l'approche de sa proie. Le grand-père de Burl avait été imprudent. Le jeune homme entendait encore les terribles hurlements qu'avait poussés ce malheureux lorsqu'il avait été saisi par l'araignée.

Burl savait qu'il avait à craindre aussi les toiles d'une autre espèce d'araignée. Elles étaient formées de véritables câbles de soie poussiéreuse, épais de trois centimètres. Un jour, le jeune homme avait observé à distance une de ces araignées occupée à sucer le jus d'un grillon de soixante centimètres. Il revoyait encore les bandes jaunes, noires et argent qui zébraient le ventre du monstre difforme. Il avait été fasciné et horrifié par la lutte désespérée du grillon enroulé sans aucune chance de salut dans les entrelacs de cordes gluantes.

Burl n'ignorait rien de ces dangers. Ils faisaient partie de sa vie. C'était cette connaissance qui lui permettait de survivre. S'il s'abandonnait un instant à la négligence, si sa vigilance se relâchait une seule seconde, il rejoindrait aussitôt ses ancêtres qui avaient autrefois servi de repas à des insectes géants.

Pour l'instant, Burl s'était donné une mission qu'aucun des siens n'aurait sans doute pu imaginer.

La veille, tapi derrière un monticule de végétations confuses, il avait observé un duel entre deux énormes lucanes. Leurs corps étaient extrêmement longs. Leurs carapaces arrivaient à la hauteur de la ceinture de Burl. Leurs mandibules géantes, largement entrouvertes, s'entrechoquaient sur leurs armures impénétrables. Leurs pattes faisaient un bruit de cymbales lorsqu'elles se rencontraient. Les deux coléoptères se disputaient un morceau de charogne particulièrement

appétissant.

Burl les avait contemplés, les yeux écarquillés, jusqu'au moment où un trou béant était apparu dans l'armure du plus petit des deux lucanes. Le jeune homme entendit quelque chose qui ressemblait à un cri rauque et qui était en fait le craquement de la carapace entre les mandibules du vainqueur.

La bête blessée luttait de plus en plus faiblement. Lorsqu'elle cessa de se défendre, le meurtrier commença placidement son repas, avant même que sa proie n'ait cessé de vivre. C'était l'habitude des créatures de cette planète.

Burl suivait la scène non sans crainte, mais avec un certain espoir. Lorsque le repas fut terminé et dès que le dîneur se fut éloigné lourdement, Burl se précipita. Pourtant, il faillit arriver trop tard. Une fourmi, avant-coureur de toute une armée, inspectait déjà les fragments du cadavre. Ses antennes vibraient avidement.

Il fallait aller vite, et c'est ce que fit Burl. Les fourmis étaient des insectes stupides. Elles avaient la vue basse. Elles étaient de mauvais chasseurs. Mais elles se battaient rageusement si on leur disputait leur proie. Et, là où il y avait une fourmi, il en venait toujours d'autres.

Il en approchait plusieurs à ce moment même. Burl entendait les petits cliquetis de leurs mandibules. Il se dépêcha. Trop pressé, il n'eut pas le temps de choisir. Il saisit au hasard un morceau du cadavre et il s'enfuit.

Quand, plus tard, il examina sa trouvaille, il fut déçu. Ce n'était que l'antenne du lucane. Elle avait la forme d'une corne de rhinocéros. Il restait peu de viande dessus. Burl se piqua en arrachant les lambeaux laissés par le vainqueur et rejeta l'antenne avec humeur.

L'obscurité approchait. Le jeune homme rampa vers la cachette de ses compagnons pour se blottir auprès d'eux jusqu'à la venue du jour.

Dans la tribu, ils n'étaient qu'une vingtaine : quatre ou cinq hommes, six ou sept femmes, quelques jeunes filles et des enfants.

Burl s'était étonné des sensations étranges qui l'envahissaient lorsqu'il regardait Saya, l'une des jeunes filles. Elle était plus jeune que lui – elle ne devait guère avoir plus de dix-huit ans – et plus légère à la course. Parfois, ils bavardaient ensemble. Il était arrivé que Burl partage avec elle une trouvaille alimentaire particulièrement savoureuse.

Cette fois, il n'avait rien à lui offrir. Lorsqu'il rampa dans l'obscurité pour gagner le labyrinthe qui servait de cachette à la tribu, au milieu d'une forêt de champignons, Saya regarda fixement Burl. Elle semblait avoir faim. Elle devait espérer qu'il aurait quelque chose à partager avec elle. Le jeune homme éprouva un pénible sentiment de honte à l'idée de n'avoir rien à lui offrir. À cause de sa confusion, il se tint un peu à l'écart des autres. Comme il avait faim lui aussi, il mit un

certain temps à s'endormir. Puis, il rêva.

Le lendemain matin, Burl retrouva l'antenne qu'il avait jetée avec dégoût la veille. Elle était plantée dans le pédoncule flasque d'un gros champignon vénéneux. Il la retira. Dans son rêve, il s'en était servi…

Bientôt, il essaya de l'employer. Quelquefois – rarement – les hommes de la tribu utilisaient les bords en dents de scie d'une patte de grillon ou de sauterelle pour couper les morceaux rebelles d'un champignon comestible. L'antenne n'était pas coupante. Cependant, dans son rêve, Burl s'en était servi. Se souvenant qu'il avait retrouvé l'antenne plantée dans le pédoncule du champignon, Burl renouvela l'expérience. L'antenne s'enfonça. Le jeune homme se rappelait nettement comment le plus gros coléoptère avait plongé son antenne dans le plus petit.

L'air absorbé, il réfléchissait. Il ne pouvait évidemment s'imaginer en train de combattre un de ces dangereux insectes. Sur la planète oubliée, les hommes ne se battaient pas. Ils s'enfuyaient. Ils se cachaient. Pourtant, Burl se forgea un tableau fantastique : il se vit frapper des animaux à viande à coups d'antenne comme il avait transpercé le champignon. L'antenne était plus longue que son bras. Bien qu'il s'en servît maladroitement, elle pouvait être une arme meurtrière dans les mains d'un combattant.

L'idée de combat ne lui vint pas. Mais l'idée de frapper de la nourriture avec l'antenne était précise. Il pouvait exister de la « nourriture » qui ne riposterait pas. Il commença à se frayer un chemin vers la petite rivière qui traversait la plaine. Des tritons au ventre jaune nageaient dans le courant. Les larves de milliers d'espèces d'animaux flottaient sur la surface paresseuse de l'eau ou grouillaient dans le fond. La rivière était une réserve de nourriture.

Elle était également peuplée de créatures dangereuses. Des écrevisses géantes guettaient l'imprudent qui ne se méfierait pas de leurs pinces : une écrevisse moyenne pouvait sans mal amputer Burl d'un bras, voire d'une jambe. Des moustiques bourdonnaient souvent au-dessus du courant. Bien qu'en voie de régression en raison du manque de sucs végétaux dont se nourrissent les mâles, ils n'en demeuraient pas moins redoutables, avec leur envergure atteignant une quinzaine de centimètres. Burl avait appris à les écraser entre des fragments de pédoncules vénéneux.

Le jeune homme se faufila lentement à travers la forêt de champignons. Ce qui aurait dû être de l'herbe sous ses pieds était une rouille brunâtre. Des moisissures orange, rouges et pourpres poussaient en grappes autour des troncs de champignons crémeux. En passant, le jeune homme ralentit pour transpercer de son arme un pédoncule charnu et se rassurer : son plan était réalisable.

Il avançait furtivement au travers des plantes bulbeuses lorsqu'il

entendit un cliquetis et s'arrêta net. Quatre ou cinq petites fourmis, longues d'une vingtaine de centimètres, regagnaient leur cité par leur chemin habituel. Lourdement chargées, elles se hâtaient sur la route marquée par l'odeur d'acide formique laissée par leurs congénères. Burl attendit qu'elles soient passées et repartit.

Il parvint au bord de la rivière. Elle coulait lentement et une écume verdâtre couvrait une partie de ses eaux stagnantes. De temps à autre, une bulle provenant d'une matière en décomposition s'élargissait lentement et éclatait. Vers le milieu, le courant était un peu plus rapide et l'eau elle-même paraissait plus claire.

À la surface, couraient de nombreuses araignées d'eau. Elles n'avaient pas participé à l'augmentation de taille générale des autres insectes. Elles dépendaient de la tension de surface de l'eau pour s'y maintenir et subsister. Elles auraient disparu si elles étaient devenues plus grosses et plus lourdes.

Burl surveillait la scène. Dans cet examen, la crainte entrait pour quatre cinquièmes. Le dernier cinquième seulement était consacré au moyen de mettre à l'épreuve sa brillante idée. Cela était normal.

À l'endroit où se tenait le jeune homme, l'écume verte recouvrait la rivière. Mais, un peu en aval, le courant se rapprochait de la berge. Là où il se trouvait, Burl ne pouvait voir ce qui nageait, rampait ou grouillait sous l'eau. Là-bas, il le pourrait peut-être.

Un rocher affleurait à la surface. Il formait un support pour des plantes rampantes qui, à leur tour, soutenaient des champignons descendant en larges marches vers le bord de l'eau. Burl avançait avec précaution dans cette direction lorsqu'il aperçut un des champignons comestibles qui formaient une grande partie de sa nourriture habituelle. Il s'arrêta pour en briser un morceau qui était assez gros pour le nourrir pendant plusieurs jours. D'habitude, quand un des hommes de la tribu avait trouvé une réserve d'aliments, il se cachait. Il ne se montrait à nouveau que lorsque tout était mangé. Burl fut tenté d'en faire autant. Il pourrait partager son butin avec Saya, manger avec elle. Ils se cacheraient ensemble jusqu'à ce que tout soit consommé.

Mais soudain, il y eut un remous dans l'eau. Et une sensation étonnante envahit Burl. Il était le premier homme, depuis des générations, à connaître l'ambition de tuer pour vivre. Dans sa tribu, le courage était inexistant. Il ne représentait aucune valeur de survie. Mais Burl, lui, voulait apporter à Saya un animal tué avec l'antenne du lucane. C'était une idée sensationnelle.

C'était en outre une idée nouvelle. Lorsqu'il était plus jeune – il n'y avait pas si longtemps de cela –, Burl n'aurait pas pensé à la jeune fille mais à toute la tribu. Il aurait imaginé le vieux Jon, chauve, poussif et craintif, et la façon dont il caressait le bras de Burl avec

exubérance lorsque celui-ci lui apportait à manger. Il aurait imaginé la vieille Tama, ridée et geignarde, dont le visage toujours mécontent s'éclairait à la vue d'une friandise. Ou Dik et Tet, les plus jeunes après Burl, qui se disputaient avidement les morceaux qu'on leur donnait.

Mais maintenant, le jeune homme se représentait seulement le regard étonné et heureux qu'aurait Saya lorsqu'il lui offrirait généreusement plus de nourriture qu'elle n'en pourrait manger. Elle l'admirerait énormément.

Bien sûr, Burl ne se proposait pas de livrer un combat pour trouver de la nourriture. Il voulait seulement poignarder dans l'eau quelque chose de comestible. Les bêtes aquatiques ne combattaient pas les bêtes terrestres. Comme Burl ne serait pas dans l'eau, il ne se battrait pas.

C'était une idée parfaitement délectable que personne, de mémoire d'homme, n'avait jamais eue auparavant. Si Burl la réalisait, la tribu l'admirerait. Saya l'admirerait. Tous, constatant qu'il avait trouvé une nouvelle source de ravitaillement, l'envieraient jusqu'à ce qu'il leur explique comment en faire autant. Les compagnons de Burl ne pensaient qu'à se remplir l'estomac. La défense de leur vie passait au second plan.

Perpétuer la race ne venait qu'en troisième position dans la liste de leurs préoccupations. Ils vivaient en troupeaux, en groupes sans chefs, ne revenant la nuit à la même cachette que pour partager la nourriture et se donner du courage en faisant nombre. Ils n'avaient pas d'armes. Même Burl ne considérait pas sa lance comme une arme. C'était un instrument destiné à lui procurer quelque chose de comestible. Et pourtant, il ne la voyait pas tout à fait comme cela. La tribu ne se servait pas d'outils. Ils utilisaient parfois des pierres pour briser la carapace d'un insecte déjà mort. Mais ils n'avaient pas l'idée de transporter des cailloux dans ce but.

Burl était le premier à concevoir l'idée d'emporter quelque chose, quelque part, pour s'en servir. C'était sans précédent. Burl était une sorte de génie.

Mais il n'était encore qu'un génie en puissance…

Burl atteignit un endroit d'où il pouvait se pencher sur la rivière. Il fit d'abord un tour d'horizon pour s'assurer qu'il n'était pas en danger, puis s'allongea et fixa l'eau peu profonde.

Une énorme écrevisse qui avait bien deux mètres cinquante de long traversa placidement son champ visuel. Elle était précédée par des poissons et des tritons qui fuyaient devant elle.

Au bout d'un moment, la vie aquatique reprit son cours normal. Les phryganes réapparurent, se tortillant dans leurs curieuses maisons. Des taches argentées glissèrent devant Burl : un banc de tout petits poissons. Enfin, un poisson plus gros fit son apparition. Il avançait

lentement dans le courant.

Le regard de Burl brilla. L'eau lui vint à la bouche. Il se pencha et brandit son arme. Elle effleura à peine la surface de l'eau. Le jeune homme en fut tout désappointé. Mais, excité par la proximité de sa proie, il ne se découragea pas. Il examina les champignons étagés au-dessous de lui, entre le rocher et l'eau. Il en piqua un de sa lance : le cryptogame résista. Burl tâtonna du pied autour de lui. Puis il se risqua à mettre tout son poids sur le champignon le plus proche. Ce dernier tenait bon. Burl se laissa glisser d'un champignon à l'autre, puis s'allongea et, à plat ventre, se pencha au-dessus du courant.

Le poisson nageait lentement, juste en dessous du jeune homme. Il était aussi long que le bras de Burl. Lorsque l'animal argenté passa de nouveau à sa portée, Burl donna un coup sec vers le bas.

À son grand étonnement, la lance sembla se courber, lorsqu'elle pénétra dans l'eau, et manqua son but. Burl essaya une fois de plus. L'épieu sembla encore dévié par l'eau. Burl se mit en colère. Tout autant que l'idée même de tuer, cette colère était un retour atavique à une époque où les hommes couraient moins de dangers. Burl fixait le poisson d'un regard menaçant. Les coups répétés n'avaient pas effleuré le gros animal. Il ne les avait pas remarqués. Il ne s'était même pas éloigné.

Le jeune homme frappa, droit vers le bas, de toutes ses forces. Cette fois, la pointe de la lance pénétra dans les écailles du poisson et le transperça complètement.

Le poisson se débattit désespérément tandis que Burl s'efforçait de le hisser sur son perchoir. Dans sa surexcitation, le jeune homme ne remarqua pas une petite vague qui annonçait le retour de l'écrevisse. Attiré par le tumulte, le vieux monstre revenait.

Soudain, Burl cramponné à sa lance, sentit trembler le champignon sur lequel il était allongé. Le cryptogame se brisa et tomba dans la rivière en faisant jaillir une énorme gerbe d'eau. Burl sombra, les yeux grands ouverts, voyant venir la mort. Il aperçut les horribles pinces béantes du crustacé. Elles étaient assez grandes pour lui arracher une jambe d'un seul coup.

Il ouvrit la bouche pour hurler, mais aucun son n'en sortit : seules quelques bulles montèrent à la surface.

Saisi d'une horreur frénétique, Burl battit l'eau des pieds et des mains tandis que l'écrevisse géante approchait sans se presser. Le bras du jeune homme rencontra un objet solide, un fragment de champignon. Il l'agrippa convulsivement. Il se débattit de façon à ce que cet énorme morceau de cryptogame, dur et léger comme du liège, lui serve de bouclier contre l'écrevisse. Il sentit le choc des pinces qui se refermaient sur le champignon. Puis le monstre, déçu, relâcha son étreinte. Le champignon remonta doucement à la surface, entraînant

Burl avec lui. La tête du jeune homme émergea de l'eau. Il s'efforça de se hisser sur le champignon. Le radeau improvisé bascula sous son poids et faillit se retourner. Mais Burl réussit à se glisser sur la surface poilue et roussâtre.

Découragée, l'écrevisse s'était éloignée.

Emporté par le courant, solitaire et désarmé, Burl descendait lentement la rivière paresseuse. La mort nageait sous lui, dans l'eau peu profonde, la mort arpentait les rives, la mort volait au-dessus de sa tête.

Il fallut un long moment au jeune homme avant de recouvrer ses esprits. Puis il eut une réaction qu'aucun de ses semblables n'aurait eue : il chercha son arme.

La lance flottait sur l'eau, transperçant encore le poisson dont la capture avait mis Burl dans cette fâcheuse situation. La silhouette argentée, si vive tout à l'heure, flottait maintenant le ventre en l'air.

Burl sentit l'eau lui venir à la bouche et, tandis que le radeau instable descendait le courant en tournoyant comme une toupie ivre, il ne cessait de dévorer le poisson des yeux. Couché à plat ventre, il essayait de saisir l'extrémité de sa lance chaque fois que la rotation de son esquif l'amenait à sa portée.

Le radeau oscillait, menaçant de chavirer d'un instant à l'autre. Bientôt, le jeune homme découvrit qu'il enfonçait plus du côté droit. Le côté gauche, en revanche, était plus épais et assurait une meilleure flottabilité.

Burl pivota de manière à se maintenir en équilibre de ce côté-là. Se penchant autant qu'il l'osait, la tête et les épaules dépassant le bord du champignon, il tendait les mains en avant. Il attendait avec impatience que le mouvement de rotation l'amène à portée du poisson qu'il avait tué. Plus près… encore un peu plus près… Bientôt, les doigts du jeune homme effleurèrent l'extrémité de la lance. Le radeau tangua dangereusement. Mais Burl parvint à saisir la lance, et il la tira vers lui.

Quelques secondes plus tard, il arrachait du poisson des bandes de chair couvertes d'écailles et dévorait cette substance huileuse avec un immense plaisir.

Tout en mangeant, il songeait à la tribu. Il avait trop de poisson pour lui tout seul. À son retour, il allait en distribuer aux autres. La vieille Tama, qui n'avait plus beaucoup de dents, le cajolerait pour obtenir plus que sa part. Elle lui rappellerait les friandises qu'elle lui avait données lorsqu'il était plus jeune. Les deux garçons, Dik et Tet, lui demanderaient à grands cris où et comment il avait trouvé son butin. Il n'oublierait pas Cori qui avait des enfants tout petits à nourrir. Quant à Saya…

Burl se réjouissait surtout de la réaction de Saya.

Soudain, il se rendit compte que chaque seconde l'emportait plus loin de la jeune fille. Dans la lumière rosée qui l'entourait, Burl chercha un repère familier et n'en découvrit pas. Il comprit avec chagrin qu'il se trouvait loin de la tribu et qu'il s'en éloignait de plus en plus.

De nombreux insectes volaient dans l'air malsain. Pendant la journée, un fin brouillard flottait en permanence sur les basses terres. Burl n'avait jamais aperçu un objet situé à plus de trois kilomètres : la grisaille ambiante ne le permettait pas. Mais même dans les limites étroites imposées par la brume, il restait beaucoup à voir.

De temps en temps, un grillon ou une sauterelle prenait son élan et fendait l'air comme un boulet de canon. D'énormes papillons multicolores voletaient au-dessus de la végétation putride. Des abeilles affairées zigzaguaient à la recherche des rares fleurs de choux géants. Parfois, une guêpe à la taille fine et au ventre jaune s'envolait à tire-d'aile.

Mais Burl ne s'en souciait guère. Assis tristement sur son radeau de champignon, étrange silhouette de chair rose et de tissu aux couleurs vives, son poisson mort à côté de lui, il était rempli d'une angoisse panique, car la rivière l'entraînait inexorablement loin de sa tribu – et surtout loin de la fille dont les regards savaient lui réchauffer le cœur.

La journée s'écoulait. À un moment donné, il vit un détachement de fourmis guerrières faire mouvement à vive allure sur un tapis de moisissures bleu-vert. Elles effectuaient une razzia dans une cité de fourmis noires. Les œufs qu'elles emporteraient à l'issue du raid écloraient, donnant naissance à des esclaves dont l'existence serait consacrée au service des pirates qui les avaient enlevés.

Plus tard, des branchages aux formes étranges apparurent à sa vue, se détachant nettement sur un fond de brouillard à couper au couteau. Burl savait qu'il s'agissait de champignons à peau dure, presque à écorce. Ce qu'il ignorait, en revanche, c'était que ces champignons facétieux singeaient des arbres que lui-même n'avait jamais eu l'occasion de voir, car aucun arbre n'aurait pu survivre sur les basses terres.

Beaucoup plus tard, tandis que le jour tirait à sa fin, Burl mangea à nouveau du poisson huileux. Il trouvait ce goût agréable, comparé avec la fadeur des champignons dont il se nourrissait habituellement. Mais il eut beau se gaver, il resta encore la plus grande partie de l'animal.

Sa lance était posée à côté de lui. Bien qu'elle l'ait jeté dans les ennuis, il continuait à l'associer dans son esprit à la nourriture qu'elle lui avait procurée plutôt qu'aux difficultés dans lesquelles il se débattait à présent. Quand il se sentit repu, il l'examina. La pointe,

maculée d'huile, était toujours aussi acérée.

N'osant pas la réutiliser à partir d'un radeau aussi instable, il la reposa avant de déchirer une bande de son pagne dont il fit un lien destiné à accrocher sa capture autour de son cou afin d'avoir les mains libres. Puis il s'assit, les jambes croisées, tripotant sa lance tandis que les berges défilaient sous ses yeux inquiets.

2

L'heure du coucher de soleil approchait. Burl n'avait jamais vu le soleil et il ne lui venait pas à l'idée que l'arrivée de la nuit soit le coucher de quoi que ce soit. Pour lui, la nuit, c'était de l'obscurité qui descendait du ciel.

Le processus était toujours le même. Vers l'ouest, la lumière devenait orange, puis rose, tandis qu'à l'est elle prenait une teinte grise. De grands pans d'obscurité commençaient à recouvrir le ciel. Puis les couleurs s'assombrissaient jusqu'à cette rougeur extraordinaire qui est indiscernable du noir.

Aujourd'hui, Burl regardait comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Sur les eaux glauques, les couleurs et les ombres du soir se reflétaient avec une incroyable fidélité. Les chapeaux des champignons vénéneux qui peuplaient la rive brillaient d'une lueur rose. Des libellules zébraient l'air de leur vol saccadé dans un rutilement d'éclairs métalliques. De grands papillons jaunes planaient au-dessus du courant. Un peu partout voguaient des sortes de radeaux formés par le conglomérat de milliers de jeunes phryganes. Rien qu'en plongeant la main dans les fourreaux, Burl aurait pu s'emparer de leurs larves blanchâtres.

Une lourde abeille retardataire bourdonnait au-dessus de sa tête. Il distinguait nettement sa longue trompe et ses pattes postérieures dont les brosses à pollen étaient chichement garnies. Ses grands yeux à facettes polygonales exprimaient une préoccupation obtuse.

Les lueurs pourpres s'assombrirent et tendirent vers le noir. Les bourdonnements et les battements d'ailes des insectes diurnes s'apaisèrent. D'un million de cachettes, sortirent furtivement dans la nuit les gros phalènes aux corps doux et velus. Avant de prendre leur vol, ils lissaient leurs ailes et leurs antennes plumeuses. Les grillons entamèrent leurs stridulations assourdissantes, descendues de plusieurs tons dans les graves en raison de l'accroissement démesuré des élytres. Bientôt, de minces spirales de brouillard commencèrent à s'élever de la rivière. C'étaient elles qui allaient former le tapis de purée de pois qui bientôt recouvrirait toutes choses.

Les nuages devinrent entièrement noirs. De grosses gouttes d'eau tiède commencèrent à tomber – il pleuvrait toute la nuit.

Sur la rive s'allumèrent peu à peu les disques bleutés des champignons phosphorescents. De-ci de-là, de petites flammes blafardes se mirent à flotter au-dessus de la fange putrescente. Sur les autres planètes, les hommes les baptisaient « feux-follets ». Mais sur la planète oubliée, l'humanité ne leur connaissait pas de nom.

D'énormes lueurs clignotantes ne tardèrent pas à trouer

l'obscurité : c'étaient des lucioles, dont Burl savait qu'elles atteignaient couramment la taille de sa lance. Les lueurs glissaient lentement dans les ténèbres, survolaient la rivière, éclairaient parfois Burl accroupi sur son radeau à la dérive. Sur la berge, d'autres lueurs jumelles jetaient régulièrement leurs feux. Il s'agissait des femelles de l'espèce qui, dépourvues d'ailes, rampaient vers les endroits d'où leurs signaux pourraient être captés.

Même la rivière émettait sa propre luminescence. À sa surface scintillait une lumière spectrale répandue par de minuscules organismes phosphorescents.

L'air était rempli de créatures volantes. Le battement d'ailes invisibles traversait la nuit. De tous côtés, la vie grouillante, fiévreuse, des insectes se poursuivait sans trêve. Burl tanguait et roulait sur son radeau instable. Il se sentait au bord des larmes parce qu'il imaginait Saya en train de le chercher parmi ses compagnons. Autour de lui résonnaient les cris discordants, mécaniques, des animaux qui s'accouplaient, et les hurlements affreux de ceux qui rencontraient la mort et qui étaient dévorés dans l'ombre.

Burl était habitué à ce tumulte. Mais il était surpris du violent désespoir qu'il ressentait d'avoir perdu Saya, Saya aux pieds agiles, aux dents blanches et au sourire timide. Inconsolable, il dériva sur son esquif pendant la majeure partie de la nuit. Il était bien plus de minuit lorsque le radeau heurta doucement quelque chose, tournoya et s'immobilisa sur un haut-fond de la rivière.

Au matin, lorsque le jour reparut, Burl regarda craintivement autour de lui. Il était à une vingtaine de mètres de la rive. Une épaisse écume verdâtre entourait son radeau en décomposition. La rivière s'était beaucoup élargie. La rive opposée était cachée par la brume du matin. Mais la rive la plus proche semblait ferme et ne paraissait pas plus dangereuse que le territoire habité par la tribu de Burl.

Le jeune homme sonda l'eau de sa lance. C'était une nouvelle utilisation de son arme. L'eau atteignait à peine la hauteur de la cheville.

Frissonnant un peu, Burl s'engagea dans l'écume verdâtre. Il sentit aussitôt quelque chose de mou s'accrocher à son pied nu. Dans un bond désespéré, il alla s'affaler sur la berge. Examinant son pied, il vit une masse informe, couleur chair, qui était rivée à sa peau et gonflait spasmodiquement tandis que ses replis roses prenaient une nuance plus foncée.

Ce n'était rien moins qu'une sangsue. Ce ver annélide avait un point en commun avec les insectes et la végétation de la planète : le gigantisme. Burl lui asséna un violent coup de lance et, terrorisé, jeta la sangsue au loin. Un rapide coup d'œil, d'abord à son pied où une tache de sang s'élargissait, puis à l'animal palpitant qui se tordait sur

le sol, le poussa à s'enfuir.

Il parvint bientôt à une forêt de champignons et s'arrêta, indécis. Ces très hauts champignons ne lui étaient pas inconnus. Il se mit à manger. La vue de la nourriture provoquait toujours en lui une sensation de faim – précaution de la nature destinée à compenser une totale imprévoyance. L'instinct d'accumuler des provisions n'existe pas chez l'homme : c'est le cerveau, l'intelligence, qui en prend la décision. Les animaux inférieurs, en revanche, n'ont pas à penser.

Mais, bien qu'il mangeât, Burl avait le cœur serré. Il se trouvait loin de sa tribu et de Saya. Selon le système de mesure de ses plus lointains ancêtres, il en était séparé par une soixantaine de kilomètres. Mais Burl ne voyait pas les choses de cette manière. Il avait descendu la rivière jusqu'à un pays lointain, rempli de dangers inconnus, et il était seul.

Tout, autour de lui, était nourriture : il avait donc de bonnes raisons de se réjouir. Mais sa solitude le plongeait dans le désespoir. Burl était une créature à laquelle la réflexion ne servait pas à grand-chose et qui, par conséquent, n'était pas entraînée à penser. Or, la situation présente le plongeait dans un abîme d'émotions contradictoires. Un bon quart des champignons qui poussaient là étaient comestibles. Burl aurait dû jubiler rien qu'à l'idée de cet amas de nourriture. Cependant il était seul, isolé – en particulier, il était loin de Saya –, ce qui le mettait au bord des larmes. Mais s'il ne pouvait jubiler parce qu'il était loin de Saya, il était incapable de pleurer car il était environné de nourriture.

Burl était confronté à une épreuve apparemment réservée au genre humain : il lui fallait résoudre un dilemme ! Les animaux réagissent à des situations objectives qui leur imposent le choix d'une ligne de conduite : fuite ou combat, dissimulation ou poursuite. Mais seul l'homme peut être troublé par le conflit de deux émotions contradictoires. Burl était déchiré par deux stimuli également puissants. Le problème était en lui, non au dehors. Il réfléchit. Il prit une décision.

Il amènerait Saya ici. Il l'amènerait et il amènerait la tribu en ce lieu où il y avait de quoi manger en quantités énormes.

Instantanément, des images envahirent son esprit. Il vit le vieux Jon, son crâne chauve aussi nu qu'un champignon, s'empiffrant de cette nourriture abondante. Il imagina Cori en train de nourrir ses enfants, Tama incapable de se plaindre tant elle aurait la bouche pleine, Tet et Dik, enfin gavés, jouant à se jeter des morceaux de champignons. Il se représenta la tribu en train de festoyer avec entrain… et Saya, qui serait si contente !

Il était extraordinaire que Burl réagisse à des sentiments et non à des sensations. Bien sûr, les gens de sa tribu étaient moins étrangers à

ce genre de comportement que ne l'avaient été autrefois, sur Terre, les peuplades aussi primitives. Mais ils ne se laissaient pas souvent aller à penser. Leur vie, du moins à l'état de veille, était faite d'une succession de réactions physiques, face à des phénomènes physiques. Ils avaient faim quand ils voyaient ou sentaient de la nourriture ; ils se savaient vivants quand ils percevaient la présence de la mort. Dans le premier cas, ils se précipitaient vers le stimulus-nourriture ; dans le second, ils fuyaient l'endroit où ils avaient détecté le stimulus-danger. Ils réagissaient immédiatement à l'environnement. Burl, lui, pour la première fois de sa vie, avait réagi à un conflit interne. En prenant sciemment une décision, il avait triomphé d'émotions contradictoires.

Il avait décidé de faire quelque chose parce qu'il le souhaitait et non parce qu'il y était contraint.

C'était, depuis des générations, l'événement le plus important qui se soit produit sur la planète oubliée.

Avec la spontanéité d'un enfant ou d'un sauvage, Burl se mit en mouvement pour réaliser son plan. Son poisson était toujours accroché autour de son cou. Il tendit la main pour en détacher des lambeaux mais suspendit son geste au moment où ses doigts entraient en contact avec la chair huileuse : il n'avait pas envie de manger. Pourtant, s'il n'avait pas faim pour l'instant, tel n'était sans doute pas le cas de Saya. Le seul fait d'imaginer le ravissement de la jeune fille à la vue de la nourriture affermit encore sa décision. Il avait atteint cet endroit éloigné en descendant le cours de la rivière. Pour retourner vers la tribu, il allait remonter le long de la berge, en restant près de l'eau.

Il exultait tandis qu'il se frayait un chemin à la lisière de la forêt de champignons. Cependant, il restait à l'affût d'un danger possible. Plusieurs fois, il entendit le cliquetis des fourmis nécrophages. Mais il ne s'en souciait pas. Elles avaient la vue courte.

Si elles l'attaquaient, il pourrait leur lâcher son poisson qui suffirait à les distraire. Une seule espèce de fourmis était à redouter : les guerrières, qui voyageaient en hordes, dévorant tout sur leur passage.

Mais ce n'était pas le cas pour le moment. L'orée de la forêt de champignons était en vue. Une sémillante sauterelle mâchait délicatement une friandise qu'elle venait de trouver – une jeune pousse de chou qui avait le diamètre d'une barrique. Ses pattes postérieures, bandées sous elle, étaient prêtes à l'élan. Une guêpe colossale apparut soudain à la verticale, découvrit l'aubaine et plongea en piqué sur l'infortunée dîneuse.

Il y eut bataille, mais elle fut brève. La sauterelle se recroquevilla sous l'étreinte des six pattes de la guêpe, toutes munies de barbillons acérés. L'abdomen flexible de l'hyménoptère se courba gracieusement. Son aiguillon pénétra dans l'armure articulée de sa proie, juste sous la

tête, avec la précision d'un instrument chirurgical. Il y avait là un ganglion que le venin de la guêpe envahit. La sauterelle devint flasque. Elle n'était pas morte, bien sûr, seulement paralysée. Définitivement paralysée. La guêpe se lissa les ailes, puis empoigna tout naturellement sa victime et s'envola. La sauterelle servirait d'incubateur – et de garde-manger – à l'œuf qui y serait pondu. Bientôt, au cœur d'un château de boue, une petite larve blanche se repaîtrait de la victime vivante et immobile fournie par sa mère – mère qui ne la verrait jamais, ne s'en soucierait jamais et ne s'en souviendrait pas davantage.

Burl poursuivit sa route.

Le sol se faisait plus accidenté. Avancer devenait difficile. Burl peinait dans l'escalade d'escarpements abrupts et devait prendre garde de ne pas glisser en descendant des pentes vertigineuses. Une fois, il lui fallut même grimper à travers un enchevêtrement de petits champignons si serrés qu'il fut contraint de s'ouvrir un passage à larges coups de sa lance dont il se servait comme d'une machette. Tandis que pieds et chapeaux s'écroulaient, des torrents d'un liquide rouge feu éclaboussaient le jeune homme avant d'aller imbiber le sol.

Un étrange sentiment de supériorité habitait maintenant Burl. Il marchait en prenant moins de précautions. Il avait réfléchi, il avait frappé, il se trouvait merveilleux. Il se voyait déjà amener la tribu dans cette forêt bourrée de nourriture – il n'avait aucune idée de la distance qu'il faudrait parcourir pour mener à bien ce projet – et il se pavanait tout seul au milieu de la végétation cauchemardesque de la planète qui avait été oubliée.

Maintenant, il voyait la rivière. Il avait escaladé un tertre d'argile rouge haut de trente mètres. En période de crue, l'eau léchait le pied de cette falaise. Actuellement, elle se trouvait retirée à quatre cents mètres de là.

Les pentes de l'escarpement étaient recouvertes de champignons qui formaient un chaos blanc, jaune et vert. À mi-hauteur entre Burl et le rivage était attaché le câble – épais de trois centimètres – d'une toile d'araignée. Burl se pencha et vit l'immense toile tendue au-dessus des champignons.

Quelque part, dans les fourrés, l'araignée géante qui avait tissé ce piège attendait que sa proie s'y prenne. Lorsqu'un insecte se débattrait frénétiquement dans ses filets, elle se montrerait. Jusque-là, elle attendait, sans un mouvement, avec une patience implacable, absolument sûre de faire des victimes, absolument sans pitié pour elles.

Burl se pavanait sur le bord de la falaise, animal à peau rose assez ridicule avec son poisson huileux pendu autour du cou et son pagne en aile de papillon. Il brandissait triomphalement au-dessus de sa tête la

longue antenne du hanneton.

C'était une activité assez stupide. Cela ne servait à rien. Mais si Burl était un génie parmi les siens, il avait encore beaucoup à apprendre. Il regardait avec mépris la trappe blanche qui scintillait au-dessous de lui. Burl avait frappé un poisson et l'avait tué. Quand Burl frappait des champignons, ils volaient en morceaux. Rien ne pouvait effrayer Burl. Il allait chercher Saya pour l'amener dans cette région où la nourriture poussait en abondance.

À une soixantaine de pas, au bord de la falaise, une cheminée s'enfonçait verticalement dans le sol argileux. Elle était soigneusement arrondie et tapissée de soie. Dix mètres plus bas, elle s'élargissait. Elle formait une chambre où le constructeur et propriétaire de la cheminée pouvait se reposer. Le trou était fermé par une sorte de couvercle camouflé de boue et de terre pour imiter le sol environnant. Ce couvercle était légèrement soulevé et un œil perçant observait par cette ouverture l'homme à la peau rose.

C'était l'œil de la tarentule qui avait creusé le puits.

Huit pattes velues entouraient le corps du monstre. Son ventre était un globe informe d'un brun sale. Deux paires de mandibules s'étendaient devant sa bouche. Une fourrure rugueuse lui couvrait tout le corps.

C'était une créature d'une méchanceté implacable, d'une incroyable férocité. C'était l'araignée chasseresse, la tarentule américaine, qui s'était hypertrophiée sur la planète oubliée au point que son corps atteignait plus de soixante centimètres de diamètre. Ses pattes étendues pouvaient couvrir un cercle de trois mètres de diamètre. Ses yeux brillants suivaient Burl tandis qu'il avançait fièrement sur le bord de la falaise.

Le jeune homme était occupé à braver l'autre araignée, celle dont la toile s'étalait à ses pieds. Il savait qu'elle ne quitterait pas ses filets pour l'attaquer. Se penchant, Burl détacha un morceau de champignon et le jeta dans la toile. Il éclata de rire quand il vit la masse noire de l'araignée descendre de sa cachette pour examiner le champignon.

Cependant, la tarentule frémissait d'impatience. Insensiblement, Burl se rapprochait du puits. Il se servait de sa lance comme levier pour détacher des débris et les faire tomber le long de la falaise jusque dans la toile géante. Il s'amusait beaucoup chaque fois que l'araignée se déplaçait d'un point à un autre, tâtant chaque nouveau projectile avec ses palpes, puis l'abandonnant.

Burl sauta en l'air et rit bruyamment en voyant un morceau de champignon pourri manquer de justesse la silhouette noire et argent qui évoluait au-dessous de lui.

Soudain, un bruit léger lui fit dresser l'oreille. C'était la trappe de la tarentule dont le couvercle se refermait.

Burl se retourna vivement. Son rire se transforma en hurlement de terreur. Dressée sur ses huit pattes, la tarentule avançait vers lui. Ses mandibules étaient largement ouvertes. Ses dents à venin étaient dégainées. Elle était à trente pas de Burl… À vingt pas… À dix…

Les yeux étincelants, elle sauta, ses huit pattes étendues pour saisir sa proie.

Burl poussa un nouveau cri et projeta ses bras devant lui pour repousser le monstre. C'était un geste d'horreur aveugle. Dans sa terreur, il serrait frénétiquement sa lance. Il la tendit en avant, et la tarentule se jeta dessus. L'arme pénétra dans le corps de la bête féroce.

Empalée sur la lance, la tarentule se tortillait affreusement. Elle s'efforçait toujours d'atteindre Burl paralysé par la peur. Les grosses mandibules s'entrechoquaient. Des gargouillements furieux se firent entendre. Les pattes velues agrippèrent les bras du jeune homme. Dans un paroxysme de terreur, il trébucha en arrière et le bord de la falaise céda sous lui.

Il dégringola, toujours cramponné à sa lance, incapable de la lâcher. Même pendant sa chute, la tarentule se débattait encore furieusement pour tenter d'atteindre sa proie. Ils tombèrent ensemble à travers le vide. Le regard de Burl était rendu vitreux par la panique. Puis il y eut un bruit d'écrasement et un craquement. L'homme et le monstre étaient tombés dans la toile dont Burl s'était moqué avec tant de mépris quelques minutes auparavant.

Burl était incapable de penser. Il ne pouvait que se débattre comme un forcené. Mais les fils de l'araignée étaient une substance élastique et collante comme de la glu. Près du jeune homme, à moins de deux mètres, se débattait la tarentule blessée.

Burl avait atteint le paroxysme de la terreur. Sa poitrine et ses bras, lubrifiés par l'huile du poisson qu'il portait autour de son cou, n'adhéraient pas à la toile de l'araignée. Son bassin et ses jambes, en revanche, étaient inextricablement empêtrés dans les câbles gluants. Les efforts qu'il faisait pour se dégager ne servaient d'ailleurs qu'à aggraver la situation. Ces câbles avaient été tendus pour capturer des proies. Cette fois-ci, la proie, c'était Burl.

Le jeune homme cessa sa lutte aveugle. Il était épuisé. Il cherchait son souffle. C'est alors qu'il vit, à cinq mètres de lui, l'araignée noire et argent qu'il avait défiée du haut de la falaise. Elle attendait patiemment qu'il ne se débatte plus. Pour l'araignée, la tarentule et l'homme étaient une seule et même chose, une même proie gigotante tombée dans son piège. Les deux victimes remuaient encore, mais faiblement. L'araignée fileuse approchait avec précaution, balançant son énorme corps, tissant un câble soyeux qui traînait derrière elle.

Burl avait les bras libres. Il les agita frénétiquement en poussant des cris. Le monstre s'arrêta. Les bras de Burl ressemblaient à des

mandibules qui pouvaient blesser.

Les araignées prennent peu de risques. Celle-ci se rapprocha prudemment. Puis s'arrêta de nouveau. Se servant d'une de ses huit pattes comme d'un bras, elle jeta un voile de soie gluante sur la tarentule et l'homme.

Burl lutta contre le linceul qui tombait sur lui. Il s'efforça vainement de l'écarter. En quelques minutes, il fut complètement recouvert d'une matière soyeuse et collante qui lui cachait même la lumière. Son ennemi, la monstrueuse tarentule, gisait avec lui sous la même couverture. Elle remuait faiblement.

La douche de soie gluante cessa. L'araignée avait décidé que ses victimes étaient maintenant réduites à l'impuissance. Bientôt, Burl sentit la toile vibrer. L'araignée tisseuse s'approchait pour piquer sa proie et en absorber le suc.

La toile remuait doucement. Burl était paralysé par la terreur. Mais la tarentule, elle, continuait à se tordre de douleur autour de la lance qui l'avait transpercée. Ses mandibules s'entrechoquaient, frémissaient autour de l'épieu.

Burl s'attendait à ce que les crocs à venin se plantent dans sa peau. Il connaissait le processus. Il avait déjà vu la placidité avec laquelle l'araignée tisseuse piquait ses victimes avant de battre en retraite pour attendre, avec une patience ignoble, que le venin agisse. Quand ses victimes ne se débattaient plus, elle revenait aspirer leur suc, commençant par une jointure ou un membre avant de passer à un autre – et ainsi de suite jusqu'à ce que, d'un être vivant, il ne reste plus qu'une carcasse desséchée qui serait rejetée hors de la toile à la tombée de la nuit.

Le monstre bouffi tourna pensivement autour du double objet enrobé de soie. Seule, la tarentule remuait. Son abdomen bulbeux agitait le linceul. Sa masse arrondie formait une bonne cible pour la tisseuse. Elle avança rapidement. Avec une précision superbe, elle piqua.

La tarentule fut comme rendue folle par la douleur. Ses pattes battaient inutilement, avec d'horribles gesticulations de souffrance.

Burl poussa un hurlement lorsqu'une patte l'atteignit. Il se débattait tout aussi frénétiquement. Grâce à l'huile du poisson, ses bras et sa tête n'étaient pas englués par la soie. Cramponné aux cordes, il tenta désespérément de se libérer de son dangereux voisin. Une toute petite ouverture apparut dans la soie. Et la tête de Burl émergea à l'air libre.

Il était suspendu à six mètres du sol jonché des dépouilles chitineuses des victimes précédentes.

La tête et les bras de Burl étaient libres. Son poisson, que ses efforts avaient fait passer dans son dos, avait abondamment couvert

d'huile ses épaules. Mais son bassin et ses jambes restaient toujours englués dans les câbles visqueux de la tisseuse.

Il demeura suspendu dans le vide pendant un moment. Puis il vit, non loin de lui, la masse terrifiante de l'araignée qui attendait patiemment que son venin agisse. La tarentule ne faisait plus que palpiter, maintenant. Bientôt, la tisseuse s'approcherait pour faire son repas.

Empoignant les câbles à pleines mains, Burl tenta désespérément de détacher la soie agglutinée à ses jambes. Constatant que ses mains graisseuses n'offraient pas de prise à la toile gluante, il lui vint une idée. Il saisit le poisson accroché autour de son cou, le déchiqueta et frotta son corps avec la masse écailleuse et rance. Il parvint à décoller la glu de ses jambes.

À son grand désespoir, le jeune homme sentit trembler la toile. L'araignée approchait. Pour elle, les mouvements de Burl signifiaient que le poison n'avait pas produit son plein effet. Une autre piqûre devenait nécessaire. Mais cette fois, le monstre n'enfoncerait pas son dard dans la tarentule qui ne bougeait plus. Elle enverrait son venin dans le corps de Burl.

Dans un sursaut, Burl banda tous ses muscles pour tenter, par la force, de s'extraire de son linceul gluant. On aurait dit qu'il était prêt à se séparer de la moitié inférieure de son individu plutôt que de rester à portée des crocs de l'araignée. Son buste émergea hors du trou.

L'énorme araignée le surveillait, prête à l'ensevelir sous de nouveaux jets de soie. Ses filières entrèrent en action. Une de ses pattes s'empara de la matière visqueuse…

Soudain, l'étau gluant qui emprisonnait les pieds de Burl céda.

Il tomba lourdement. Il s'écroula sur le sol au-dessous de lui, écrasant la coquille ratatinée d'un hanneton volant qui s'était aventuré dans le piège et n'avait pu s'échapper comme lui.

Après une série de roulés-boulés sur le sol en pente, il parvint à s'asseoir pour se trouver aussitôt nez à nez avec une fourmi de fort méchante humeur. Longue de trente centimètres, elle le menaçait de ses mandibules tout en stridulant sur le mode aigu.

Des siècles plus tôt, sur la Terre – où la plupart des variétés de fourmis se mesuraient en fractions de centimètres –, les savants avaient doctement débattu de cette grave question : ces petits hyménoptères étaient-ils ou non capables d'émettre un son ? Ils estimaient que certaines cannelures, sur le corps de l'insecte – et qui n'étaient pas sans rappeler celles rencontrées sur les pattes postérieures des grillons –, pouvaient être la source d'ultrasons inaudibles pour les humains. La validité de l'hypothèse était difficile à prouver.

Mais Burl, lui, n'avait pas besoin de preuves. Il savait que cette

stridulation était émise par l'insecte qui lui faisait face, et peu lui importait de savoir comment elle était produite. L'appel était destiné à battre le rappel des autres fourmis de la colonie, soit qu'il y ait danger, soit qu'il y ait découverte de nourriture.

Des cliquetis secs ne tardèrent pas à se faire entendre à moins de deux cents mètres. Les renforts arrivaient. Or, si seules les fourmis guerrières étaient dangereuses, une colonie quelconque de fourmis en marche pouvait se révéler redoutable. Il y avait de quoi mettre un homme en pièces, comme une meute de fox-terriers déchaînés aurait pu le faire sur la Terre.

Burl s'enfuit sans demander son reste et, bientôt, il entendit la clameur décroître puis s'éteindre. La fourmi, myope comme toutes ses congénères, ne se sentait plus menacée. Elle s'était remise tranquillement à la tâche que Burl avait interrompue. Ramassant une charogne tombée de la toile d'araignée, elle l'emporta triomphalement vers sa fourmilière.

Burl courut pendant quelques centaines de mètres, puis s'arrêta. Il était hébété, tremblant. Pour l'instant, il était redevenu aussi peureux que n'importe quel homme de sa tribu. Plus tard, le jeune homme comprendrait la pleine signification de l'exploit sans précédent qu'il avait accompli en s'échappant de la toile d'araignée géante. Personne n'était jamais venu à bout d'une action aussi extraordinaire ! Mais il était trop secoué pour y réfléchir.

Chose curieuse, la première sensation qui le ramena à la réalité fut la douleur qu'il éprouvait aux pieds. La matière gluante de la toile était encore collée à sa peau, et de petits objets, cailloux, débris chitineux, s'y accrochaient pendant qu'il marchait. Il s'arrêta pour les enlever tout en regardant craintivement autour de lui.

Après une dizaine de pas, il fut contraint de recommencer.

Ce fut l'exaspération née de cette gêne intolérable qui l'amena à une découverte tout aussi marquante que les précédentes. Durant les dernières vingt-quatre heures, son cerveau avait été sollicité de manière peu commune. Bien sûr, le fruit de ses réflexions n'avait pas toujours été entièrement positif. Mais si l'idée de tuer un poisson d'un coup de lance l'avait plongé dans des difficultés sans nombre, le fait d'avoir planté cette même lance dans le ventre d'une tarentule l'avait sauvé d'une mort affreuse. Entre-temps, l'exercice de la pensée l'avait conduit à concevoir un plan hardi – amener Saya dans cette région –, même si ce projet ne lui paraissait plus aussi enthousiasmant depuis ses démêlés avec la toile d'araignée. En outre, c'était sûrement une sorte de raisonnement qui l'avait incité à s'oindre le corps au moyen de l'huile de poisson. Sans ce subterfuge, il aurait connu le sort de la tarentule et servi de second plat pour l'occupant de la toile d'araignée.

Burl regarda craintivement autour de lui. Tout semblait calme.

Alors, de sa propre initiative, il s'assit pour réfléchir. C'était la première fois de sa vie qu'il se posait un problème dans le but d'y trouver une solution.

Rien que cela représentait une date dans l'histoire de l'humanité errante de la planète oubliée !

Il regarda ses pieds. Le gravier et les débris de carapace en meurtrissaient la plante quand il marchait. Cela avait d'ailleurs toujours été le cas. Mais jamais auparavant il n'avait eu les pieds poisseux au point que des particules y restent collées plus d'un pas ou deux. Soigneusement, il entreprit de retirer les débris acérés. En partie baignés de substance gluante, ils avaient tendance à rester collés à ses doigts, sauf aux endroits où la couche d'huile de poisson y était épaisse.

Une idée lui vint donc. L'huile de poisson qui recouvrait son corps lui avait permis de se libérer de la soie gluante qui composait les câbles de la toile d'araignée. Maintenant, il devait en libérer ses pieds. Il les graissa donc.

Et sa tentative fut couronnée de succès ! Burl repartit. Les petits cailloux et les morceaux de carapace ne le gênaient plus – ou presque. Il s'arrêta pour se congratuler avec une surprise admirative. Il était encore à cinquante kilomètres de sa tribu. Il était nu et désarmé. Il avait perdu sa lance.

Mais il constatait cependant avec une sorte de crainte respectueuse qu'il était quelqu'un de véritablement remarquable.

L'envie lui prit de montrer à nouveau ce dont il était capable. Mais il avait perdu sa lance. Il estima donc indispensable de se remettre à réfléchir. Et, aussi extraordinaire que cela puisse paraître, il y réussit.

En un laps de temps étonnamment court, il trouva la solution à la plupart de ses problèmes. Il était nu ? Qu'à cela ne tienne, il se trouverait des vêtements. Il n'avait plus d'arme ? Il s'en découvrirait une. Il avait faim ? Il récolterait de la nourriture. Il était loin des membres de sa tribu ? Il irait les rejoindre. Bien sûr, tout cela semble aller de soi – mais pas sur la planète oubliée, pas sur une planète où les préoccupations des humains ne dépassaient pas la minute présente. Burl était en train de développer en lui la faculté de résoudre un problème après l'autre, et c'était d'une importance capitale.

Même sur les autres planètes à la civilisation avancée, peu d'hommes utilisaient réellement leur cerveau. La majeure partie des gens attendaient non seulement des machines qu'elles effectuent les calculs dont ils voulaient la solution, mais aussi qu'elles prennent les décisions à leur place. Si leurs machines ne décidaient pas pour eux, alors leurs dirigeants le faisaient. Les membres de la tribu de Burl, quant à eux, laissaient leur estomac penser à leur place. Ils étaient

capables d'avoir faim. Ou aussi d'avoir peur. Mais, dans les moments de peur, ce n'est pas la réflexion qui vous pousse à l'action. Tandis que Burl, lui, réfléchissait bel et bien. C'était là un phénomène lourd de conséquences.

Suivant la rivière, il reprit sa marche vers l'amont. Tous ses sens étaient aux aguets. Des libellules gigantesques, aux couleurs tapageuses, voguaient dans la brume. De temps en temps, une sauterelle fendait l'air dans un bond fantastique. Ou bien c'était une guêpe qui se précipitait sur sa proie, ou encore une abeille inquiète qui s'épuisait à chercher du pollen dans cet univers quasi dépourvu de fleurs.

Burl marchait d'un pas vif. Quelque part derrière lui, un léger bruit se fit entendre. Comme la source en était très lointaine, Burl n'y prit pas garde. Le jeune homme avait le point de vue limité d'un enfant. Ce qui était proche était important, ce qui était éloigné ne l'était pas.

Pourtant, Burl était en danger. Ce faible crissement était produit par des myriades de cliquetis. C'était le fond sonore continu qui accompagnait une armée de fourmis en marche. Les sauterelles terrestres étaient de bien piètres prédateurs, comparées aux fourmis guerrières de la planète oubliée.

Sur Terre, les sauterelles et leur appétit vorace avaient autrefois compté parmi les pires calamités qui accablaient les hommes de l'Antiquité. Ici, sur les basses terres, le type de végétation – fongoïdes et choux géants – avait permis aux sauterelles de se multiplier, mais pas au point de se muer en plaie. Les fourmis guerrières, en revanche…

Mais Burl ne se souciait pas du bruit qu'il avait si vaguement entendu. Tout en cheminant d'un pas vif, le jeune homme fouillait du regard le paysage hérissé de champignons dans l'espoir d'y découvrir de la nourriture et des débris susceptibles de lui tenir lieu d'armes et de vêtements. Ses problèmes alimentaires furent bientôt résolus : un taillis de champignons comestibles se dressait devant lui.

Comme d'habitude, il ramassa plus de nourriture qu'il n'était nécessaire avant de poursuivre sa route en grignotant machinalement un morceau de champignon.

Il ne tarda pas à déboucher sur une plaine parsemée d'étranges monticules formés par des champignons qu'il n'avait encore jamais vus et qui étaient en train de mûrir : un peu partout, en effet, des hémisphères rouge sang crevaient le sol, pressés d'atteindre la lumière. Il examina le phénomène avec curiosité, tout en se gardant bien de toucher à ces champignons-là. Pour lui, l'inconnu était toujours synonyme de danger. Ayant d'ailleurs d'autres préoccupations en tête – trouver des armes et des vêtements –, il ne s'éternisa pas.

Survolant la plaine, une guêpe transportait un lourd fardeau sous son ventre noir barré d'un trait rouge. Il s'agissait de la gigantesque descendante de la guêpe des sables – qui ne différait de ses lointains ancêtres terrestres que par la taille. Elle emportait vers son nid souterrain une chenille paralysée. Burl la vit piquer soudain vers le sol comme une flèche, soulever une lourde pierre plate et, abandonnant sa proie, disparaître dans un puits qui ne devait pas mesurer moins d'une bonne quinzaine de mètres de profondeur.

L'insecte inspectait manifestement son nid. Probablement satisfaite, la guêpe émergea au bout de quelques secondes pour disparaître aussitôt dans son trou, tirant sa proie derrière elle. Burl, qui se hâtait de traverser la plaine boursouflée par les éruptions de champignons, ignorait ce qui se passait sous la terre. Il n'en vit pas moins la guêpe ressortir et, balayant sable et cailloux, reboucher soigneusement le puits.

La guêpe avait paralysé une chenille, l'avait transportée dans son nid et avait pondu sur elle un œuf avant de sceller l'orifice du puits. Bientôt, l'œuf se transformerait en une larve qui aurait à peine la taille de l'index de Burl et qui, enfouie sous la terre, se gaverait de la chenille vivante mais sans défense. Une fois grande et grasse, la larve se tisserait un cocon à l'intérieur duquel elle dormirait d'un long sommeil avant de se réveiller, insecte parfait, et de creuser son chemin vers l'air libre.

À l'extrémité de la plaine, Burl rencontra une forêt de champignons tels qu'il en avait déjà vu la veille et qui singeaient les arbres qui ne pouvaient croître sur les basses terres. Des simulacres de branches jaunâtres pleuraient à partir de leurs troncs renflés. De-ci de-là, une vesse-de-loup piriforme, haute de trois à quatre mètres, n'attendait qu'un effleurement pour projeter aux alentours un tourbillon de poussière impalpable.

C'était une zone dangereuse mais, tout en grignotant pensivement ses champignons, Burl avançait toujours d'un pas vif.

Derrière le jeune homme, le crissement avait à peine augmenté de volume. Pourtant les fourmis guerrières avançaient par millions. Elles escaladaient tous les monticules et descendaient dans tous les ravins. Leurs antennes s'agitaient sans répit. Leurs mandibules menaçantes étaient tendues. Chacune d'entre elles mesurait vingt-cinq centimètres de long. Une seule de ces créatures blindées et intrépides aurait fait battre en retraite un homme nu et désarmé. Arrivant par millions, les fourmis représentaient une mort certaine.

Devant la horde menaçante s'étendait un univers de vie grouillante. Cependant, insectes et végétaux – tout ce qui ne pouvait fuir devant l'armée en marche – était condamné.

Les guerrières progressaient à un rythme soutenu tandis qu'un

chœur de stridulations aiguës accompagné de crissements de plus en plus secs soulignait leur avance implacable.

Les grosses chenilles inoffensives qui se prélassaient sur les choux géants entendirent bien l'ennemi arriver. Mais elles étaient trop stupides pour s'enfuir. Les hordes noires recouvrirent les végétaux exubérants. Des mandibules voraces déchiquetèrent les flasques masses de chair graisseuse qui se débattaient sans espoir.

Les abeilles défendaient l'entrée de leurs ruches monstrueuses à coups d'aiguillon à venin ponctués de frénétiques battements d'ailes. Les papillons de nuit prenaient leur envol en plein jour, éblouis, aveuglés. Mais rien ne pouvait résister à ces hordes d'insectes impitoyables qui empestaient l'acide formique et ne laissaient que ruine et désolation sur leur passage.

Les tarentules elles-mêmes tombaient devant l'envahisseur. Elles en tuaient beaucoup se livrant à un baroud d'honneur désespéré. Mais les fourmis pouvaient tout anéantir – absolument tout – simplement grâce à leur nombre et à leur férocité.

Seules les araignées tisseuses restaient impassibles au fond de leurs pièges énormes, tranquilles dans leur certitude que personne ne pourrait grimper le long de leurs toiles gluantes.

3

La horde des fourmis couvrait le sol comme une monstrueuse marée noire. L'avant-garde de l'armée atteignit la rivière et fit demi-tour. Burl se trouvait à une huitaine de kilomètres lorsque se produisit ce changement de cap. Il s'effectua sans confusion, comme si les chefs avaient indiqué à toutes leurs troupes à la fois le nouvel ordre de marche.

Sur la Terre, les savants s'étaient gravement demandé comment les fourmis communiquaient entre elles. Les abeilles, affirmait-on, exécutaient des danses compliquées pour échanger des informations. Les fourmis, en revanche, semblaient user d'un rituel moins sophistiqué. Une fourmi isolée, tombant par hasard sur un butin trop encombrant ou trop lourd pour elle, regagnait sa fourmilière pour appeler ses congénères à la rescousse. En y regardant de plus près, les hommes acceptèrent la théorie selon laquelle elles se servaient d'un langage gestuel fait d'attouchements variés, de caresses et de battements d'antennes.

Burl ne possédait aucune idée préconçue sur la question. Il se contentait de savoir que les fourmis « se parlaient ». De toute manière, alors qu'il cheminait pour rejoindre sa tribu, il ignorait encore l'existence du noir manteau qui, derrière lui, recouvrait maintenant le sol.

Des scènes d'horreur jalonnaient le parcours de l'armée en campagne. Une petite colonie d'abeilles fouisseuses vivait sur la planète oubliée. Si leur taille avait augmenté, leurs habitudes millénaires étaient demeurées immuables. Une mère unique, mesurant plus d'un mètre vingt, avait creusé une énorme galerie commandant l'accès d'une dizaine de cellules dans lesquelles elle avait pondu ses œufs et où elle avait nourri ses larves avec du pollen péniblement récolté. Les larves avaient grandi, étaient devenues des abeilles et avaient pondu à leur tour dans cette galerie forée à leur intention.

Dix insectes corpulents s'activaient maintenant pour nourrir leurs larves dans la ruche ancestrale, tandis que la fondatrice de la colonie, vieille, décrépite, ayant perdu ses ailes et incapable d'aller butiner désormais, était devenue la gardienne de la ruche. Muée en barrière vivante, elle en bouchait l'ouverture avec sa tête et ne reculait que pour autoriser l'entrée ou la sortie des ayants droit – ses filles.

La vieille concierge de la résidence souterraine était à son poste quand la première vague de fourmis guerrières déferla. Piétinée par les insectes à l'odeur fétide, elle effectua une sortie, jouant de l'aiguillon et des mandibules pour assurer le salut de sa progéniture. En quelques secondes, elle disparut sous une masse de fourmis

décidées à mettre en pièces son armure chitineuse. Elle combattait pourtant avec l'énergie du désespoir, bourdonnant à tout rompre pour alerter les membres de la colonie demeurés à l'intérieur.

Dix énormes abeilles de près d'un mètre cinquante vinrent se jeter dans la mêlée à coups de pattes et de maxilles, d'ailes et de mandibules, luttant comme des tigres en furie. Mais les fourmis montaient sur leur dos, mordaient leurs yeux à facettes multiples et s'acharnaient sur les jointures sensibles de leurs armures.

L'issue d'un tel combat ne faisait pas de doute : aussi vaillantes que soient les abeilles, elles ne pouvaient que succomber sous le nombre. Et avant même que la dernière ne soit hors de combat, la galerie souterraine avait déjà été mise à sac tandis que les larves, incapables de se défendre, étaient dévorées vivantes.

Après le passage de la horde, il ne restait plus de la ruche qu'un tunnel vide et quelques fragments d'armures – si coriaces que même les fourmis n'en avaient pas voulu.

Lorsqu'il commença à prêter attention au bruit de l'armée en marche, Burl était en train d'examiner la scène d'une récente tragédie. Des fragments arrachés à la carapace luisante d'un gros hanneton gisaient sur le sol. La victime avait été tuée par un hanneton encore plus gros qu'elle. Burl contemplait les restes de la bataille. Il cherchait une arme.

Trois ou quatre jeunes fourmis, minuscules insectes qui mesuraient à peine quinze centimètres de long, fourrageaient dans les débris. Burl jeta son dévolu sur une patte postérieure aux griffes féroces. Lorsqu'il la ramassa, une plainte courroucée s'éleva du sol. Une des petites fourmis était en train de détacher un morceau de chair de la patte. Burl lui avait arraché son butin.

La petite bête se précipita avec fureur sur le jeune homme en poussant un cri strident. Burl la frappa avec la patte de hanneton et l'écrasa. Deux autres fourmis, attirées par les cris de la première, apparurent. Elles découvrirent le corps écrasé de leur compagne et l'emportèrent triomphalement.

Burl continua sa marche, tenant à la main la patte griffue. Derrière lui, l'armée des fourmis guerrières approchait. Elles envahirent une forêt de champignons dont les chapeaux jaunâtres ne tardèrent pas à disparaître sous la marée des insectes.

Une grosse mouche à viande, brillant d'un éclat métallique, était postée sous un bolet infesté d'asticots qui exsudaient une pepsine capable d'en dissoudre la chair. Les asticots baignaient béatement dans ce brouet infect qui s'écoulait vers le sol. Et, à terre, la mouche bleue aspirait avec volupté le liquide puant.

Burl s'approcha et frappa. La mouche s'effondra.

Le jeune homme se pencha sur sa victime et réfléchit.

Le vacarme de l'armée en marche s'intensifiait. Les fourmis s'engouffrèrent dans une petite vallée et se ruèrent à travers un ruisseau que Burl avait sauté. Les fourmis sont capables de rester longtemps sous l'eau sans se noyer. Le ruisseau n'était donc guère dangereux pour elles. Bien sûr, quelques-unes furent emportées par le courant. Mais, se cramponnant les unes aux autres et formant une chaîne, les membres de l'avant-garde improvisèrent un pont que le gros de la troupe franchit aussitôt sans encombre.

Les guerrières atteignirent une clairière située à quatre cents mètres environ de la route suivie par Burl. Une étendue de quelques arpents était recouverte de choux géants qui, dans ce coin, avaient réussi à l'emporter sur les champignons. Leurs fleurs claires en forme de croix fournissaient du pollen aux abeilles. Leurs feuilles, larges de six mètres, nourrissaient d'innombrables vers et larves. À leurs pieds, sous les feuilles mortes, vivaient des grillons.

Les guerrières envahirent la forêt de choux. Un vacarme effrayant s'éleva. Les grillons cherchaient à s'enfuir. Affolés, ils sautaient à l'aveuglette dans tous les sens. La moitié d'entre eux atterrirent au milieu de l'armée de fourmis, sur le tapis de corps noirs cliquetants. Ils furent mis en pièces. D'horribles hurlements parvinrent aux oreilles de Burl.

Isolé, un de ces cris d'agonie n'aurait pas attiré son attention. Mais ce chœur de créatures torturées lui fit lever la tête. Il ne s'agissait pas de meurtre individuel. Une tuerie massive était en cours.

Burl tourna brusquement la tête pour voir ce qui se passait. Il regarda fixement les silhouettes des choux géants. Aucun rayon de soleil ne perçant les nuages pour chauffer leurs énormes feuilles, ces choux revêtaient des couleurs blafardes. Leurs fleurs blanches se découpaient sur le fond jaunâtre des feuilles. Soudain, tandis que Burl le contemplait, ce fond devint lentement noir.

Des larves se prélassaient avec une satisfaction paresseuse sur les choux. Tout à coup, une d'entre elles, puis une autre, commencèrent à s'agiter spasmodiquement. Burl s'aperçut qu'autour de chacune des larves une bordure noire s'était formée. Le flot sombre les recouvrit entièrement. Les contorsions frénétiques des victimes témoignaient de leurs souffrances atroces tandis qu'elles étaient dévorées vivantes.

Les fourmis dépassèrent la clairière des choux. Burl vit apparaître une vague noire qui approchait des champignons au milieu desquels il se trouvait. Un flot vivant, étincelant, inondait le sol avec un bruit de cliquetis intense que dominaient des stridulations aiguës.

La marée noire le rattrapait.

Burl sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Il savait ce que cela signifiait. Et il ne s'arrêta pas pour réfléchir. Il jeta le champignon comestible qu'il portait sous son bras et, se cramponnant à son arme,

il tourna les talons et s'enfuit. Les autres dangers qu'il pouvait courir, il s'en moquait bien. Il lui fallait, à tout prix, échapper aux fourmis guerrières qui représentaient une mort certaine.

D'énormes mouches vinrent bourdonner autour de lui et l'une d'elles – plus large que sa main – se posa sur son épaule.

Continuant à foncer droit devant lui, il la chassa. Mais l'huile dont il était enduit avait ranci, et l'odeur fétide attirait irrésistiblement ses congénères. Une demi-douzaine, puis une douzaine d'insectes grondants et vrombissants – la plus petite de ces mouches avait la taille d'un faisan – accompagnèrent bientôt sa course éperdue.

Une mouche à viande, aussitôt rejointe par une seconde, se posa sur sa tête. Et, grâce à leur trompe velue, les deux créatures ignobles se mirent à aspirer la graisse qui poissait ses cheveux. Burl les chassa de sa main et accéléra encore sa course, les oreilles aux aguets, attentif au cliquetis des fourmis qui marchaient dans son sillage.

Car il continuait à retentir, ce cliquetis terrifiant, même s'il était presque noyé à présent par le vacarme du halo de mouches qui accompagnait Burl. Sur la planète oubliée, le bourdonnement de ces diptères était descendu de plusieurs tons au fur et à mesure que la taille de l'espèce s'était accrue – il était proche maintenant du son le plus grave que soit capable de produire un orgue. Et pourtant, les mouches, bien que de dimensions respectables, n'avaient pas crû aussi démesurément que les autres insectes sur ce monde abandonné. Elles n'y disposaient pas, en effet, de grands amoncellements de matière putride où pondre leurs œufs : les fourmis, inlassables charognards, charriaient les moindres débris pour les utiliser à leur profit bien avant qu'ils n'aient acquis cette odeur de faisandé tant appréciée des asticots. Les mouches ne proliféraient qu'en de rares endroits, où elles pullulaient alors en véritables nuages.

Un de ces nuages était précisément en train de se former autour de Burl. On aurait dit qu'un tourbillon l'accompagnait dans sa fuite éperdue – un tourbillon de corps velus, répugnants, et d'yeux à facettes multiples. Pour se tailler un chemin à travers cet envol d'animaux immondes, le jeune homme était obligé d'effectuer de constants moulinets avec son arme. Chaque mouvement de la patte griffue qu'il faisait tournoyer devant lui provoquait la mort d'une mouche géante qu'il écrasait dans un affreux giclement de liquide rougeâtre.

Soudain, Burl sentit une violente douleur dans son dos. Une mouche lui avait planté sa trompe acérée dans la chair pour lui sucer le sang. Il poussa un hurlement et, aveuglé par la douleur, entra de plein fouet dans le pied d'un champignon vénéneux en état de putréfaction avancée.

Le champignon s'écroula avec un bruit mou. D'innombrables

insectes y avaient pondu leurs œufs, transformant la chair empoisonnée en une masse gélatineuse à l'odeur pestilentielle, grouillante d'asticots.

Le bourdonnement profond des mouches exprima brusquement la satisfaction. Et elles fondirent sur ce festin inattendu. Burl, qui avait perdu tout attrait à leurs yeux, reprit sa course folle. Seules le suivirent quelques obstinées, qu'il abattit sans difficulté. Il n'eut même pas besoin de les tuer toutes : les survivantes étaient trop occupées à se repaître des cadavres de leurs sœurs pour se préoccuper du fugitif.

Burl passa en courant sous un chou géant isolé. Une énorme sauterelle, prête à bondir, était en train de broyer de ses terribles mandibules radiales la végétation luxuriante. Une demi-douzaine de grosses chenilles broutaient consciencieusement les feuilles qui les supportaient. Une autre s'activait au filage du cocon dans lequel elle dormirait du sommeil de la métamorphose.

À quinze cents mètres de là, la horde des fourmis guerrières avançait inexorablement. Le chou monumental, la gigantesque sauterelle, les chenilles stupides – tout serait bientôt submergé par la vague déferlante des petits insectes démoniaques. Le cocon ne serait jamais achevé. Les chenilles seraient taillées en pièces et dévorées. La sauterelle exécuterait des bonds insensés et opposerait à ses assaillantes la force prodigieuse de ses pattes postérieures et la puissance terrifiante de ses mandibules. Mais elle mourrait dans d'affreux crissements de torture tandis que les fourmis se gaveraient de sa chair.

Le vacarme produit par l'armée des fourmis submergeait maintenant tous les autres bruits.

Burl courait comme un fou, haletant, les yeux exorbités de terreur. Seul dans l'univers qui l'entourait, l'homme était conscient des dangers qui le menaçaient. Les bêtes que dépassait Burl continuaient leurs besognes avec l'angoissante efficacité que l'on ne rencontre que dans l'univers des insectes.

Burl courait. Son cœur battait. L'air sifflait dans ses narines. La horde des fourmis était toujours derrière lui. Elle atteignit les mouches occupées à festoyer. Quelques-unes de celles-ci parvinrent à prendre leur envol. Les autres étaient trop absorbées par leur banquet. Les asticots furent déchiquetés et mangés. Les mouches disparurent dans les gueules minuscules. Et les fourmis poursuivirent leur chemin en rangs serrés.

Maintenant, Burl n'entendait plus que le cliquetis de leurs pattes et les stridulations de défi qu'elles émettaient.

En avant de la horde, un monde animé grouillait de vie. Des papillons voguaient, paresseux, au ras des moisissures ; des larves grandissaient et grossissaient ; des grillons festoyaient ; d'énormes

araignées, tapies au fond de leurs antres, attendaient avec une implacable patience que des proies viennent se prendre au piège de leurs trappes ; de gigantesques scarabées arpentaient lourdement les forêts de champignons, à la recherche de nourriture ou encore à l'affût de monstrueuses et tragiques étreintes amoureuses.

Derrière le large front des fourmis en marche, tout n'était plus que chaos, ruines et désolation. Seuls quelques rares insectes ailés survolaient, hébétés, un paysage silencieux.

Burl rassembla ses dernières forces. Ses membres tremblaient. Son front ruisselait de sueur. Il courait avec l'énergie désespérée de celui qui sait que la mort est à ses trousses. Il courait comme si le sort de l'univers dépendait de sa seule survie.

Des lueurs rouges s'allumaient à l'ouest. À l'est, le ciel s'assombrissait progressivement. Il n'était pas encore l'heure pour les insectes diurnes de gagner leur refuge, ni pour les nocturnes de sortir.

Sans se soucier de l'obscurité qui approchait, Burl parcourut au pas de course un espace ouvert d'une centaine de mètres. Un fourré de champignons d'une belle couleur dorée lui barra le chemin. Dans le crépuscule gris, le jeune homme aperçut une nappe blanche et brillante qui s'étalait à moins d'un mètre du sol. C'était la toile de l'araignée-du-matin, celle que l'on aperçoit sur la Terre, dans les buissons ou les haies, lorsque la rosée de l'aube la transforme en poussière de diamants.

Burl n'avait pas le choix : il fallait éviter le filet de l'araignée, même s'il devait perdre du terrain sur la horde de fourmis qui grondait derrière lui. Et la nuit descendait implacablement. Il était inconcevable pour un humain de circuler sur les basses terres, la nuit tombée.

Le jeune homme se fraya péniblement un chemin à travers un écran de lycoperdons qui projetaient vers le ciel une fine poussière. Devant lui, apparut bientôt une chaîne de collines aux couleurs étranges. Le pourpre, le vert, le noir et l'or étaient inextricablement mêlés sur leurs pentes. Elles s'élevaient à une altitude d'une vingtaine de mètres. À leur sommet, s'était accumulée une étrange brume grisâtre.

Ces collines n'étaient pas des accidents géologiques, mais un entassement monstrueux de champignons qui s'étaient empilés les uns sur les autres jusqu'à former une masse épaisse de végétation carbonifère. Sur les flancs de ces collines artificielles, poussaient toutes les variétés imaginables de levures, de moisissures et de rouilles.

Burl attaqua la pente la plus proche. Tantôt la surface était une croûte ferme qui le supportait, tantôt il enfonçait jusqu'à mi-jambe. Il faisait des efforts frénétiques pour avancer. Soufflant, hoquetant,

titubant, il parvint au sommet de la première colline. Il redescendit de l'autre côté dans une petite vallée. Puis il escalada une autre pente. Son passage dérangeait, bousculait les insectes qui habitaient dans la masse de champignons. Dans les empreintes de ses pas, des scolopendres sinueux couraient en tous sens, de gros vers blancs se tortillaient. Des hannetons apparaissaient puis disparaissaient à nouveau…

Burl n'en pouvait plus. Il trébucha et tomba avec un cri rauque.

Au-dessus de lui le ciel gris était devenu d'un rouge foncé. Il y avait encore un peu de lumière à l'ouest.

Presque en larmes, Burl cherchait à reprendre son souffle. Il serrait toujours sa patte de hanneton dans sa main crispée. Un insecte énorme, aux ailes aussi grandes que les voiles d'un bateau, se profila dans le ciel. Burl ne bougea pas. Il respirait par saccades. Ses jambes refusaient de le porter.

Soudain, au-dessus de la crête du dernier monticule franchi par Burl, deux petites antennes luisantes apparurent. Puis la silhouette meurtrière d'une fourmi. Avant-coureur de sa troupe, elle marchait résolument, agitant ses mandibules. Elle marchait droit sur Burl avec un cliquetis sinistre.

À ce moment précis, un petit ruban de la vapeur grisâtre qui surmontait les collines vint tournoyer devant la fourmi. Celle-ci parut secouée d'étranges convulsions. Elle gigota et lança ses pattes en tous sens. Si, au lieu d'un insecte, il s'était agi d'un animal supérieur, ce dernier aurait haleté et suffoqué. Mais les fourmis respirent par des évents situés au niveau de l'abdomen. Celle-ci ne pouvait donc que se tordre de douleur impuissante sur le sol spongieux qu'elle avait piétiné.

Tout en l'observant, Burl s'aperçut qu'il avait chaud, terriblement chaud. C'était pour lui une sensation sans précédent. Il ne connaissait ni le feu ni le soleil. La seule chaleur qu'il ait expérimentée, était celle du corps humain. Dans leurs cachettes, ses congénères et lui se serraient les uns contre les autres pour combattre l'humidité froide de la nuit. Mais Burl n'avait jamais connu une sensation de chaleur aussi violente que celle qu'il éprouvait sur la colline. Elle était insupportable. Au prix d'un effort surhumain, le jeune homme parvint à se déplacer de quelques dizaines de mètres et, pendant un instant, il goûta sous ses pieds la fraîcheur du sol spongieux. Mais la sensation de chaleur ne tarda pas à réapparaître, jusqu'à devenir brûlure intolérable.

Un léger tourbillon de vapeur s'élevait maintenant au-dessus de la piste qu'il venait de suivre, lui brûlait les poumons, arrachait des larmes à ses yeux irrités. Il ne tenait plus sur ses jambes et pourtant il lui fallait continuer à avancer. Il rampa jusqu'à la crête de la colline

avant de se retourner.

Il avait atteint le point culminant de la chaîne et, malgré la pénombre crépusculaire, son regard embrassait toutes les collines environnantes. Il ne lui restait plus que cinq cents mètres à parcourir, en direction du nord, pour sortir du massif. Mais, tant à l'est qu'à l'ouest, le moutonnement multicolore de creux et de bosses, d'éperons et de ravins semblait se poursuivre à l'infini.

Et presque tous les sommets étaient couronnés de panaches grisâtres s'enroulant dans l'air du soir.

Là-bas, dans la direction d'où il venait, les fourmis guerrières commençaient à investir le massif de végétation carbonifère. Éclaireurs et éléments d'avant-garde couraient en tous sens, ne s'arrêtant que pour dévorer les créatures qui se trouvaient sur leur passage. Derrière eux, le gros de la troupe marchait inexorablement.

Monstrueux amoncellements putrescents, les collines étaient creusées de tunnels, de caches, d'antres et de repaires. Les fourmis ne laissaient pas un pouce de terrain inexploré. Elles envahissaient tout, dévoraient tout…

Appuyé sur son gourdin, Burl contemplait ce spectacle avec hébétude. Il n'était plus capable d'un seul geste. Les fourmis guerrières se dirigeaient vers lui. Bientôt, les premiers rangs l'atteindraient.

Au loin, sur la droite, la vapeur s'épaississait. Une fine colonne de fumée s'éleva dans la semi-obscurité. Mais, bien entendu, Burl ne savait pas ce qu'était la fumée. Il n'en avait jamais vu. Il ne pouvait pas davantage concevoir le phénomène qui était en train de se produire autour de lui, sous lui. Comment aurait-il pu deviner que, dans les profondeurs des collines de champignons, la pression avait tué la matière autrefois vivante et que l'oxydation l'avait carbonisée ? Cette oxydation avait fait monter la température. Et, dans l'obscurité putride des profondeurs, une combustion spontanée s'était amorcée.

Les gros monticules de champignons, secs comme de l'amadou, avaient commencé à brûler très lentement. Tant que la surface des collines était demeurée intacte, il n'y avait pas eu de flammes parce qu'il n'y avait pas d'air pour alimenter le feu. Mais Burl, et les fourmis à sa suite, avaient ouvert la croûte des collines. L'air avait pénétré dans les champignons. La combustion s'accélérait.

Soudain, elle se transforma en incendie. Les étincelles devinrent des braises. Une douzaine de colonnes de fumée s'élevèrent et se rassemblèrent en un voile épais au-dessus des collines pourpres. Burl, apathique, regarda les fourmis monter en rangs serrés vers la fournaise qui les attendait.

Les ancêtres de ces insectes n'avaient jamais connu le feu. Sur la Terre, dans le bassin de l'Amazone, il n'y avait pas eu d'incendies de forêts. Sur la planète oubliée, encore bien moins. Les fourmis n'avaient

donc aucune terreur instinctive des flammes. Elles entrèrent sans hésiter dans les ouvertures embrasées qui apparaissaient sur les collines. De leurs mandibules, elles cherchaient à saisir les flammes. Elles sautaient à l'assaut des charbons incandescents.

Burl regardait ce spectacle sans le comprendre. Les flammes qui approchaient lui brûlaient la peau. La fumée âcre le faisait larmoyer. Il battit lentement en retraite, s'appuyant sur son arme et se retournant souvent.

La nuit était tombée. Mais, pour l'armée des fourmis, il faisait encore clair. Elles avançaient toujours, lançant leur défi strident. Avec un courage forcené, elles attaquaient le feu de leurs mâchoires crochues. Aveuglées, les antennes arrachées, les pattes recroquevillées par le feu, elles attaquaient toujours.

Enfin, il ne resta plus de l'immense armée des fourmis qu'un petit groupe de retardataires courant çà et là sur le sol dévasté. Les cadavres des immenses bataillons formaient un charnier malodorant qui se consumait dans la fournaise.

Burl reprit lentement sa marche à travers les collines. Par deux fois, il rencontra des petits éléments de l'armée disparue. Ces isolées dévoraient furieusement tout ce qu'elles rencontraient. Une fois, Burl fut aperçu et un cri strident retentit. Il continua d'avancer. Une fourmi qui marchait en solitaire tenta de le poursuivre. Burl la frappa de son gourdin et abandonna le corps contorsionné que ses camarades trouvèrent et dévorèrent.

Maintenant, les dernières lueurs du jour avaient disparu à l'ouest. Il n'y avait plus aucune lumière, sauf celle que répandaient les collines en feu. La lente pluie nocturne fit son apparition. Burl entendit tomber les gouttes sur les parties intactes des collines.

Le jeune homme trouva sous ses pieds du terrain ferme. À l'affût du danger, il s'arrêta et prêta attentivement l'oreille. Quelque chose bruissait lourdement à trois cents mètres de lui dans un massif de champignons. Puis un gros corps s'envola dans un battement d'ailes puissantes.

Un violent courant d'air frappa Burl. Il leva les yeux à temps pour apercevoir la silhouette d'un énorme phalène qui passait au-dessus de lui. Il se tourna pour le suivre des yeux et le vit se jeter dans les flammes.

Burl s'accroupit sous un champignon pour attendre l'aube. La lente pluie continuait à tomber doucement, frappant le chapeau du champignon. Burl ne pouvait pas dormir. Les incendies s'étendaient. Le flamboiement à l'horizon devenait de plus en plus vif. Il se rapprochait aussi.

Le jeune homme avait peur. Jamais il n'avait imaginé l'existence du feu. Et maintenant les nuages bas eux-mêmes reflétaient les lueurs

de l'incendie. Sur un front d'une trentaine de kilomètres, les foyers crépitants et les colonnes de fumée rougeoyante semblaient vouloir illuminer l'univers. On aurait dit les lumières qu'une métropole lance vers le ciel. Et, tels des avions guidés par les feux de balisage, des millions d'insectes nocturnes, fascinés, convergeaient vers le monstrueux brasier.

D'énormes phalènes, des hannetons volants, des mouches et des moucherons gigantesques dansaient au-dessus des flammes. Des créatures aux dimensions colossales mais aux membres d'une délicatesse exquise survolaient l'étendue chauffée à blanc. Des papillons de nuit aux ailes éclatantes et aux yeux de grenat contemplaient la fournaise, fascinés par son incandescence.

Burl vit un grand phalène-paon qui planait au-dessus des collines. Ses ailes, dont l'envergure atteignait plus de dix mètres, claquaient comme des voiles d'une beauté irréelle. Ses antennes plumeuses semblaient faites de la dentelle la plus fine ; son corps, du velours le plus soyeux. Un col de fourrure d'un blanc de neige marquait la naissance de sa tête. Les lueurs montant du sol avivaient l'éclat de son ventre marron. Deux énormes taches iridescentes, marquaient ses ailes. Parmi les feux des champignons incandescents, c'était une symphonie chatoyante de pourpre et d'or, de calcédoine et de chrysoprase.

Et soudain, il plongea droit dans les flammes les plus épaisses et les plus incandescentes. Il se jeta dans la fournaise, victime consentante, enivrée de tant de beauté.

Des hannetons volants fendaient maladroitement l'air surchauffé et leurs corps patauds se paraient, l'espace d'un instant, de l'éclat du métal en fusion.

D'affreuses collisions, des rencontres grotesques avaient lieu au-dessus des collines en feu. Mâles et femelles tournoyaient dans la lumière, dansant leur danse d'amour et de mort avant de piquer dans les flammes.

De tous côtés apparaissaient des créatures étranges. Des papillons de nuit du jaune le plus vif, aux corps velus palpitants de vie, se ruaient à la mort. D'autres, du noir le plus sombre, les ailes ornées de symboles sinistres, arrivaient à tire-d'aile pour danser au-dessus de l'embrasement comme des poussières dans le soleil.

Et Burl, tapi sous son champignon, regardait toujours tandis que la pluie tombait inlassablement et qu'un chuintement bizarre s'élevait des endroits où les gouttes rejoignaient les flammes.

4

La nuit s'écoula. Au-dessus du feu, les insectes dansaient et mouraient. Burl, tendu, immobile, regardait intensément autour de lui. Il s'efforçait de trouver une explication à ce qu'il voyait. Enfin, le ciel s'éclaircit, vira au gris. Et ce fut le jour. Les flammes des collines parurent diminuer, puis s'éteindre, tandis que l'univers tout entier devenait lumineux.

Au bout d'un long moment, Burl se glissa hors de sa cachette et se redressa.

À deux cents pas de lui, une muraille de fumée montait verticalement au-dessus des collines de champignons qui brûlaient encore. La fumée s'étendait sur des kilomètres. Burl se retourna pour poursuivre sa route et découvrit les restes de l'une des tragédies de la nuit.

Un énorme phalène avait volé dans les flammes. Il avait été affreusement roussi. S'il avait encore été capable de voler, il serait retourné à sa divinité dévorante, mais il gisait maintenant sur le sol, les antennes à moitié grillées. Une de ses ailes magnifiques n'était plus qu'une succession de trous béants. Ses yeux étaient obscurcis. Ses pattes délicatement fuselées avaient été brisées par la violence de sa chute. Les moignons d'antennes s'agitaient sans répit. Le ventre du papillon battait lentement au rythme de sa respiration torturée.

Burl s'approcha. Il leva sa massue.

Lorsqu'il reprit sa marche, une cape étincelant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel était posée sur ses épaules. Une somptueuse fourrure bleue ceignait ses reins. Sur sa tête il avait fixé deux magnifiques fragments d'antenne.

Il avançait à pas lents, vêtu comme aucun homme ne l'avait été avant lui. Quelques instants plus tard, une autre victime de l'holocauste lui fournit une lance plus longue et plus meurtrière que celle qu'il avait ramassée la veille. Le jeune homme reprit sa route vers Saya. Il ressemblait à un prince hindou se rendant à ses noces.

Pendant un grand nombre de kilomètres, Burl se fraya un chemin à travers une vaste forêt de champignons vénéneux. Leurs pieds minces étaient hérissés de mousses et de moisissures multicolores. À deux reprises, il déboucha dans des clairières où des flaques de vase verdâtre laissaient échapper des bulles d'un gaz infect. Et, une fois, il dut se mettre à l'abri pour céder la route à un énorme scarabée qui passait d'un pas lourd à moins de trois mètres de lui, cliquetant comme une formidable machine.

Le jeune homme envia la solide armure et les mâchoires recourbées du monstre. Quelles armes ! Le temps n'était cependant pas

encore venu, pour Burl et ses congénères, de s'attaquer à de tels géants afin de déguster la chair juteuse renfermée dans leurs membres blindés. Burl n'était encore qu'un sauvage, ignorant, timoré. Le seul progrès réel qu'il ait accompli ? Alors qu'il y avait peu de temps encore, le moindre danger le lançait dans une fuite éperdue, il s'attardait désormais à réfléchir pour décider s'il convenait ou non de fuir.

Il formait un bien étrange spectacle tandis qu'il avançait dans la forêt de champignons. Il avait l'air d'un conquérant. Mais il n'était encore qu'une créature craintive et faible. Dans cette faiblesse résidaient ses plus grandes chances. Car s'il avait été fort, il n'aurait pas eu besoin de réfléchir.

Des centaines de milliers d'années auparavant ses ancêtres avaient été contraints de développer leurs facultés mentales pour compenser l'absence des griffes et des crocs qui leur faisaient si cruellement défaut. Et si Burl était aussi démuni qu'eux, ses ennemis à lui et les dangers qu'il lui fallait affronter étaient mille fois plus effroyables que tout ce qu'avaient connu ses prédécesseurs. Ses ancêtres avaient inventé poignards, épieux, avions, missiles. Mais les armes des adversaires quotidiens du jeune homme étaient mille fois plus meurtrières que celles qui avaient défendu les premiers humains.

Cependant, le simple fait qu'il réfléchisse désormais mettait en avant une faculté ignorée de l'univers des insectes et que lui, Burl, possédait.

Vers le milieu de la matinée, Burl entendit à moins de vingt mètres de lui un mugissement profond et discordant. Il se cacha avec terreur et attendit, prêtant l'oreille. Le mugissement recommença mais, cette fois, sur un ton plaintif. Un champignon s'écroula avec un bruit spongieux. Quelque chose luttait désespérément avec quelque chose d'autre. Mais Burl ne savait pas quels animaux étaient en train de se battre.

Il attendit, et le bruit s'éteignit peu à peu. Il respira plus calmement et reprit courage, il sortit de sa cachette et serait reparti si une curiosité nouvelle ne l'avait retenu. Au lieu de fuir la scène, il avança prudemment vers la source du bruit.

Glissant son regard entre deux pieds de champignons de couleur crème, Burl aperçut un piège de soie en forme d'entonnoir, large d'une vingtaine de mètres et tout aussi profond. On aurait dit un tissu de la texture la plus fine et la plus diaphane. Soutenu par de hauts champignons, il était fixé au sol. Il se resserrait autour d'un trou conduisant à un repaire encore visible.

C'était la trappe d'une mygale, l'araignée à labyrinthe. Aucun des fils entrelacés n'était assez solide pour retenir autre chose qu'une proie très légère. Mais il y avait des milliers de ces fils. Un grillon se

débattait dans le labyrinthe gluant. À chaque ruade, il brisait des cordes, mais s'empêtrait davantage. C'était lui qui émettait un horrible rugissement caverneux.

Burl, aux aguets, regardait tantôt le grillon prisonnier, tantôt l'ouverture dans laquelle se tenait l'araignée. Soudain celle-ci sortit d'un bond léger. Elle était grise, avec deux bandes noires sur son thorax et deux raies brunes sur son ventre blanc. Burl vit aussi qu'elle avait deux appendices bizarres qui formaient comme une sorte de queue.

Maintenant, le grillon se débattait faiblement et ses cris étaient assourdis. Burl vit l'araignée se jeter sur sa proie. Il vit les crochets transpercer la cuirasse du grillon. Peu après, la mygale commença son repas. Avec une joie bestiale, elle suçait tout le jus succulent de sa victime.

Soudain Burl, terrifié, sursauta. Il avait le souffle coupé. Non pas à cause de ce spectacle, banal pour lui, mais à cause d'une idée qui lui était venue.

Lui, Burl, avait tué une tarentule sur la falaise rouge. Cet exploit avait été accidentel, il est vrai, et il avait failli lui coûter la vie. Mais enfin, il avait tué une araignée, et de l'espèce la plus meurtrière. La pensée lui était venue qu'il pourrait en tuer une autre.

Sur la planète oubliée, les araignées étaient les ogres des tribus humaines. Il était difficile d'apprendre à les connaître car les étudier, c'était aller à une mort certaine. Cependant, tous les hommes savaient qu'une araignée tisseuse ne quittait jamais sa trappe. Jamais. Et Burl imagina l'exploit impossible, magnifique, d'utiliser cette faiblesse pour tuer une mygale.

Le jeune homme passa derrière la toile. Et il attendit. Bientôt, par les interstices de la soie, il aperçut la masse grise de l'araignée. Elle avait abandonné la carcasse du grillon pour retourner dans son nid soyeux.

Du fond de son repaire, elle surveillait les fils de son piège d'un œil halluciné.

Burl sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Mais il n'abandonna pas son projet.

Le nid de l'araignée ne reposait pas sur le sol. Il était suspendu par des câbles comme ceux qui recouvraient le piège lui-même.

La sueur coulait sur le visage de Burl. Il leva sa lance. Il ne courait en fait aucun danger avant le moment où il frapperait, mais l'idée même d'attaquer une mygale le terrifiait.

La main de Burl se crispa sur son arme. Il la projeta sur la masse que formait le corps de l'araignée. Il appuya avec une furie hystérique. Puis il s'enfuit comme si le diable était à ses trousses.

Ce ne fut que longtemps après qu'il se risqua à revenir sur ses pas.

Il avait la gorge serrée. Tout était calme. Burl avait manqué les horribles convulsions de la mygale blessée. Il n'avait pas entendu les affreux grincements de ses crochets crispés sur l'arme qui la transperçait. Quand il revint, il vit tout de suite la large déchirure que sa lance avait faite dans la soie du nid. Le regard éteint de l'araignée le fixait avec une cruauté intense. Ses crochets étaient encore levés pour tuer. Ses pattes velues avaient déchiré le trou béant d'où elle émergeait à demi. Une mare de liquide puant était répandue sur le sol.

Burl fut envahi par une grande joie. Depuis près de quarante générations, sa tribu n'était que vermine fugitive, terrorisée par les insectes tout-puissants. Les hommes ne se défendaient pas. Ils se cachaient. Lorsqu'ils étaient pris, ils attendaient la mort en hurlant de terreur. Mais lui, Burl, avait renversé les rôles. Lui, un homme, il avait tué une araignée. Il bomba le torse et une clameur triomphante sortit subitement de ses lèvres. C'était le premier cri de chasse qu'ait jamais poussé un homme sur la planète oubliée.

Aussitôt après, bien entendu, son pouls cessa presque de battre tant il était effrayé d'avoir fait un tel bruit. Il tendit l'oreille, affolé. Mais le monde des insectes ne lui prêtait aucune attention. Alors, Burl s'approcha de sa proie. Il retira soigneusement sa lance, prêt à fuir si l'araignée bougeait. Le sang sur l'arme était répugnant. Burl l'essuya sur un champignon. Puis…

Puis il songea à Saya et à la tribu. Il tira l'araignée et parvint à la sortir de son nid. Et il repartit, emportant son butin. Le ventre de la mygale reposait sur son dos et deux de ses pattes velues sur ses épaules. Les autres membres du monstre traînaient mollement sur le sol derrière le jeune homme.

Jamais la planète oubliée n'avait connu pareil spectacle.

Burl devenait arrogant. Il pensa que les animaux fuyaient devant lui à cause de ce qu'il portait. Mais, en fait, les insectes ne connaissent pas la peur. Chaque espèce ne craint que les ennemis qui lui sont particuliers.

Burl marchait d'un bon pas. Il déboucha bientôt dans une vallée hérissée de champignons en lambeaux. Plus un seul ne possédait de chapeau. Tous avaient été envahis par des asticots qui en avaient réduit la chair en bouillie, la transformant en un liquide putride qui dégoulinait sur le sol avant de rejoindre, en contrebas, une mare aux étranges reflets dorés. Un bourdonnement sourd s'élevait du fond de la vallée.

Le jeune homme, qui s'était arrêté pour découvrir la source du vacarme, vit la mare dont la surface dorée reflétait le ciel gris et les débris des champignons qui s'étageaient à flanc de coteau dans un état de putréfaction avancée. Un ruisselet de liquide doré dégouttait d'une corniche rocheuse. Et là, tout autour de la mare et sur les deux rives

du ruisselet, en rangs serrés, par centaines, par milliers, peut-être même par millions, se pressaient des mouches mordorées.

Comparées aux autres insectes de la planète oubliée, elles étaient de dimensions modestes. Les mouches à viande déposaient leurs œufs par centaines dans les cadavres en décomposition. Les autres pondaient dans la chair des champignons. Pour satisfaire l'appétit des asticots qui viendraient à éclosion, d'énormes quantités de nourriture étaient indispensables. Les mouches se devaient donc de rester relativement petites, sinon le cadavre d'une sauterelle, par exemple, ne pourrait suffire aux besoins que de deux ou trois asticots au lieu de la centaine qu'il était censé contenter. Il en allait, bien entendu, de même pour les asticots pondus à l'intérieur des champignons.

Mais la gloutonnerie des mouches adultes, elle, ne connaissait pas de limites. Mouches vertes, mouches bleues – et toutes espèces de mouches à reflets métalliques – s'agglutinaient là dans un horrible festin du Lucullus de la pourriture. Le bourdonnement de celles qui essaimaient au-dessus de la mare était assourdissant. Elles volaient en tous sens, cherchant éperdument un endroit où se poser pour participer au banquet.

Les corps étincelants de celles qui festoyaient déjà étaient d'une immobilité telle qu'on les aurait crus coulés dans le métal.

Écœuré, Burl ne pouvait cependant détacher les yeux de cette ignominie lorsque, soudain, un nouveau spectacle s'offrit à sa vue.

Une libellule se découpait dans le ciel. Son corps chatoyant, soutenu par des ailes transparentes, ne mesurait pas moins de sept mètres. Tel un hélicoptère, elle se balança un instant en équilibre au-dessus de la mare, puis elle fondit vers la surface et ses mâchoires entrèrent aussitôt en action, mordant en tous sens. À chacun de leurs mouvements correspondait la disparition d'une mouche.

Une seconde libellule apparut bientôt, puis une troisième. Elles se mirent à fendre l'air au-dessus de la mare, effectuant leurs virages brutaux à angle droit, jouant des mâchoires à qui mieux mieux, créatures dont la beauté n'a d'égale que la férocité. Au milieu de la masse bourdonnante où elles évoluaient, l'appétit le plus vorace n'aurait pas tardé à être rassasié… mais pas celui de ces championnes de la sveltesse ! Gorgées de nourriture, elles n'en continuaient pas moins à fondre sur leurs proies dans une frénésie de destruction.

Cette scène de carnage n'avait pas interrompu le sourd bourdonnement de satisfaction béate qui montait du sol. Que leurs congénères soient massacrées à quelques mètres au-dessus de leur tête n'empêchait pas les mouches de se gaver du bouillon de culture infect emplissant la mare.

Quelques-unes des victimes, réduites en bouillie par les libellules, tombèrent au milieu de leurs sœurs en train de se repaître d'ordures.

Ravies de l'aubaine, ces dernières se disputèrent aussitôt les cadavres, plongeant leurs trompes immondes dans les débris palpitants, se bousculant pour participer à l'orgie cannibalesque.

Burl tourna les talons et poursuivit sa route, abandonnant les libellules à leur folie meurtrière et les mouches à l'ivresse de leur festin.

Quelques kilomètres plus loin, le jeune homme retrouva un point de repère qui lui était familier. Il s'agissait d'un grand rocher sous lequel se trouvait une grotte.

Burl connaissait bien l'endroit. Une araignée clotho y avait construit son nid et avait transformé la grotte en demeure féerique. Une sphère blanche était accrochée au rocher. Des trophées pendaient tout autour du palais de la clotho. Ils servaient à consolider la structure et à la protéger. Et, parmi les pierres et les fragments d'insectes, on pouvait voir le squelette desséché et réduit d'un homme.

Deux ans plus tôt, la mort de cet homme avait sauvé la vie de Burl. Ils cherchaient ensemble des champignons comestibles. L'araignée était une chasseresse et non une fileuse. Elle ne prenait pas son gibier au piège, elle le traquait. Elle avait jailli soudain de derrière un gros champignon. Les deux hommes étaient restés pétrifiés. Puis le monstre s'était avancé et avait délibérément choisi sa victime. Et ce n'était pas sur Burl qu'elle avait jeté son dévolu.

Le jeune homme lança un regard rêveur au repaire de son ancienne ennemie. Un jour, peut-être…

Mais, cette fois-ci, il poursuivit sa route.

Burl traversa le bosquet où les gros phalènes se cachaient pendant la journée. Il dépassa la mare visqueuse dans laquelle habitait quelque chose d'inconnu mais de terrible. Il pénétra dans la petite forêt de champignons phosphorescents où les hannetons chasseurs de truffes bourdonnaient bruyamment pendant les heures d'obscurité.

Et, enfin, il vit Saya. Il aperçut en un éclair un morceau de peau rose qui disparaissait derrière un champignon. Il courut vers la jeune fille en criant son nom. Elle apparut. Mais quand elle vit cette étrange silhouette portant sur son dos un horrible fardeau, elle poussa un cri d'épouvante. Burl comprit. Il lâcha sa mygale et courut vers Saya.

Saya attendait timidement. Quand elle put examiner Burl de près, elle fut saisie de stupeur. Des plumes d'or sur la tête, une cape sur les épaules, un pagne de fourrure bleue, une lance à la main ! Ce n'était pas le Burl qu'elle avait connu.

Le nouveau héros prit les mains de Saya et se lança dans un long discours, tout entier consacré à sa gloire. Mais le langage des hommes était tristement réduit. Saya avait du mal à comprendre. Enfin ses yeux brillèrent, elle saisit Burl par les poignets et l'entraîna.

Lorsque les jeunes gens retrouvèrent le reste de la tribu, ils

portaient entre eux le cadavre de l'araignée. Et Saya semblait plus fière encore que Burl.

5

Burl espérait beaucoup de son retour sensationnel dans sa tribu. Il s'attendait à ce qu'on l'admire. À ce qu'on le respecte. À ce que tout le monde constate qu'il était quelqu'un de remarquable.

Et c'est en fait ce qui se produisit. Pendant une bonne heure, toute la tribu resta groupée autour de lui tandis que le jeune homme à l'aide de son vocabulaire limité racontait ses exploits. Il retraça les aventures sans précédent qu'il avait vécues pendant les dernières quarante-huit heures. Il fut écouté attentivement et avec l'admiration béate qui convenait. La tribu était fière de Burl.

Ce fait lui-même constituait, pour ce groupe humain, un sérieux pas en avant. Jusqu'ici la conversation, sur la planète oubliée, s'était bornée à des espèces d'échanges d'adresses : il y avait les endroits où l'on pouvait trouver de la nourriture et il y avait les endroits dangereux. On se limitait strictement à des données pratiques. On s'aidait à trouver des provisions et à rester en vie. Les difficultés de l'existence étaient si grandes qu'en quelques générations les humains avaient complètement renoncé à des luxes tels que la gloire et la vantardise. Ils avaient oublié toutes traditions. Ils ignoraient l'art, même sous ses formes les plus primitives. De sorte qu'écouter un récit qui ne leur apportait ni nourriture ni diminution d'un danger constituait un progrès dans l'échelle culturelle.

Les congénères de Burl examinèrent en tremblant l'araignée morte. La bête était horrible. Ils ne la touchèrent pas. Personne ne considérait les araignées comme des aliments. Trop d'hommes leur avaient eux-mêmes servi de pâture.

Peu à peu, même l'horreur suscitée par la mygale s'estompa. Les jeunes enfants la contemplaient encore avec terreur. Mais les adultes finirent par ne plus y prêter attention. Seuls, les deux grands garçons essayèrent d'arracher une patte velue pour poursuivre et terrifier les plus jeunes. Ils n'y réussirent pas car ils n'eurent pas l'idée de la couper. Du reste, ils n'avaient pas d'outils pour couper.

Bientôt, les aventures de Burl perdirent de leur intérêt pour ses interlocuteurs. Le premier, le vieux Jon, à la respiration sifflante, partit à la recherche de vivres. Il fit un signe de main à Burl en passant.

Burl fut indigné, mais après tout il n'avait pas rapporté de nourriture et il fallait bien manger.

Tama s'en alla elle aussi en jacassant avec Lona, une adolescente qui l'aiderait à rapporter quelque chose de comestible. Dor, l'homme le plus fort de la tribu, alla reconnaître un endroit où il pensait trouver des champignons. Cori emmena ses enfants pour prospecter

avec eux les alentours.

Une heure environ après son retour, l'auditoire de Burl s'était réduit à Saya. Une heure plus tard, les fourmis découvrirent l'araignée. Au bout de trois heures, il ne restait rien du trophée de Burl. Le jeune homme recommença dix fois son récit pour Saya. Mais les femmes de la tribu vinrent chercher la jeune fille. Celle-ci partit à son tour. Elle se retourna pour sourire à Burl. Elle allait aider les femmes à déterrer des champignons qui ressemblaient beaucoup à des truffes. Elle comptait certainement les partager avec son ami.

Enfin, au bout de cinq heures, la nuit tomba. Et personne n'était rentré.

Burl était dans une rage folle contre les gens de sa tribu. Ils avaient sans doute décidé de changer d'abri pour la nuit et personne n'avait songé à indiquer à Burl la nouvelle cachette. Maintenant il faisait noir. Et même si Saya avait envie de venir chercher le jeune homme, elle n'oserait pas le faire.

Pendant les heures obscures, tandis que la pluie tombait du ciel en grosses gouttes paresseuses, Burl rumina sa colère. Cette émotion était d'ailleurs chose salutaire pour le membre d'une race devenue craintive et sournoise. Tout en rageant, le jeune homme élabora un nouveau plan. Il fallait contraindre ses compagnons à lui fournir encore la sensation délicieuse d'être admiré et respecté.

L'endroit que Burl avait choisi pour dormir n'était pas confortable. D'abord, il n'était pas étanche. L'eau ruissela sur le jeune homme pendant plusieurs heures et il s'aperçut que sa cape multicolore ne l'abritait pas de la pluie et même l'empêchait de sécher comme il l'aurait fait s'il était resté nu. Enfin, il s'endormit. Lorsqu'il se réveilla, il se sentit singulièrement reposé. Et, pour un sauvage, il était en outre anormalement propre.

Burl s'était éveillé avant l'aube. Il avait la tête pleine de projets. Le ciel devint gris, puis presque blanc. La brume s'éclaircit dans la forêt de champignons. La pluie lente cessa comme à regret.

Quand le jeune homme jeta un coup d'œil au dehors, il se rendit compte que l'univers dans lequel il vivait était toujours aussi délirant qu'à l'accoutumée. Les derniers nocturnes avaient regagné leurs cachettes. Les diurnes commençaient à se montrer.

Non loin de l'anfractuosité de rocher où il s'était abrité, s'élevait une gigantesque fourmilière, faite non pas de sable et de brindilles, mais de gravier et de galets. Burl remarqua un léger mouvement à sa surface. Quelques pierres roulèrent, dégageant un orifice. Une paire d'antennes jaillit à l'air libre. Elles disparurent pour ressortir aussitôt. L'orifice s'élargit jusqu'à devenir une ouverture de dimensions convenables. Et une fourmi sortit. C'était une sentinelle, qui se tint un moment d'un air farouche devant l'entrée, agitant ses antennes,

s'efforçant de détecter la présence d'un danger éventuel menaçant la métropole dont elle assurait la garde.

Elle mesurait trente-cinq centimètres, cette sentinelle, et ses mandibules étaient impressionnantes. Deux autres soldats sortirent à leur tour, qui se mirent à arpenter la fourmilière, balayant l'air de leurs antennes.

Leur mission achevée, les deux éclaireurs revinrent conférer avec la sentinelle avant de regagner l'intérieur de la fourmilière en manifestant une satisfaction évidente. Le rapport qu'elles transmirent à leurs supérieurs devait être favorable car, quelques minutes plus tard, un flot d'ouvrières sortirent de la cité pour aller vaquer à leur tâche.

Dans la fourmilière, le dur labeur quotidien avait commencé. Greniers à grains, silos à provisions diverses, réfectoires, pouponnières, tout grouillait d'activité. Dans ses appartements privés, la reine elle-même, entourée de sa cour au grand complet, ne chômait guère : toutes les deux ou trois minutes, elle pondait un œuf de sept centimètres que des ouvrières zélées transportaient immédiatement dans la pouponnière municipale. C'était cet accroissement constant de la population qui rendait cette agitation frénétique à la fois possible et indispensable.

Burl sortit de sa cachette et étala sa cape sur le sol. Au bout d'un moment, il sentit que quelque chose la tiraillait. Une fourmi était en train d'en déchirer un morceau. Burl, furieux, tua la fourmi et battit en retraite. Deux fois, au cours de la demi-heure qui suivit, il dut partir précipitamment pour éviter les fourmis fourrageuses. Elles ne l'attaquaient pas directement. Mais elles convoitaient le tissu de ses vêtements.

Cet agacement que Burl aurait accepté sans y penser deux jours plus tôt ajouta encore à son indignation contre l'univers en général. Il était de très mauvaise humeur lorsqu'il retrouva le vieux Jon qui cherchait des champignons comestibles dans un fourré d'amanites vénéneuses.

Burl intima au vieux l'ordre de le suivre. Les moustaches broussailleuses de Jon se hérissèrent tandis qu'il demeurait bouche bée de stupeur. Les compagnons de Burl étaient si loin de constituer une véritable tribu que le fait de donner un ordre était sans précédent. Sur la planète oubliée, il n'existait aucune organisation sociale. Personne ne faisait usage d'autorité.

Cependant, Jon suivit Burl. Il chemina près de lui dans la brume matinale. Burl vit remuer quelque chose dans les champignons et poussa un cri impérieux. C'était encore une action consternante. Jamais un être humain n'attirait l'attention sur lui. Pourtant, Burl alla chercher Dor, l'homme le plus fort de la tribu, et l'entraîna. Ensuite, il

réquisitionna Jak. Quant à Tet et Dik, les jeunes garçons, ils accoururent d'eux-mêmes pour voir ce qui se passait.

Burl emmena tout son monde plus loin. À quatre cents mètres de là, ils découvrirent une grosse carapace vide qui, la veille, avait été un hanneton-rhinocéros. Aujourd'hui, c'était un amas de débris chitineux. Burl s'arrêta, le sourcil froncé. Il montra à son escorte tremblante la manière de s'armer. Dor ramassa la corne du hanneton avec hésitation. Burl lui expliqua comment s'en servir. Il apprit aux autres à utiliser des morceaux de pattes en guise de massue. Ils en firent l'essai sans conviction. En cas de danger, ils avaient l'intention de se fier à leurs jambes et à leur art du camouflage.

Burl grogna encore contre ses congénères et les entraîna plus loin. Ce déploiement d'autorité les étonna tellement qu'ils obéirent.

Quand la petite troupe fut parvenue à un groupe de champignons dorés particulièrement attrayants, il y eut une tentative de révolte. Le vieux Jon voulait se servir, puis se retirer dans une cachette jusqu'à ce qu'il ait épuisé ses réserves. Mais Burl se fit franchement menaçant et on le suivit sans entrain.

Le groupe arriva en haut d'une côte. Ils y trouvèrent une nouvelle espèce de lycoperdons. Ces cryptogames, d'un rouge cuivré, commençaient à pousser sous terre puis rejetaient le sol au-dessus d'eux en se développant. Leur enveloppe parcheminée semblait gonflée et tendue. Burl et ses compagnons n'avaient jamais rien vu de pareil.

Ils grimpèrent plus haut. D'autres champignons comestibles apparurent. L'escorte de Burl se dérida visiblement. Sans aucun doute, Burl conduisait la tribu à une réserve de vivres des plus abondantes.

Chose curieuse, ce fut Burl lui-même qui commença à se sentir mal à l'aise. Sa gorge se serrait. Il savait, lui, ce qu'il cherchait. Ses compagnons ne s'en doutaient pas. D'ailleurs, ç'aurait été inconcevable pour eux.

Tout doucement, Burl commençait à regretter ses nouvelles résolutions. L'idée d'un exploit lui était venue d'abord pendant la nuit comme une réaction de colère. Puis elle avait pris corps et elle lui avait semblé une punition appropriée pour la tribu qui l'avait abandonné. Vers l'aube, sa fameuse idée s'était transformée en une ambition si folle qu'il en était comme fasciné. Maintenant, il se considérait comme engagé vis-à-vis de lui-même. Et le seul moyen d'empêcher ses genoux de trembler était de continuer à avancer. Si ses compagnons avaient de nouveau protesté contre l'expédition, Burl se serait laissé persuader : il aurait abandonné. Mais il n'entendait que des murmures de satisfaction. Les champignons comestibles abondaient. Il y en avait des quantités énormes. Par-dessus le marché, on ne voyait pas trace de fourmis ou de hannetons-fourrageurs. Les

hommes de la tribu parlaient de s'installer dans cet endroit propice.

Mais Burl, lui, savait la vérité. S'il y avait peu d'insectes, c'est que la région était dévastée par un chasseur. Et quel chasseur !

Le jeune homme amena ses compagnons sur le sommet d'un roc dénudé. Le roc surplombait un précipice. Les autres allaient-ils reconnaître ce rocher et la grotte qu'il abritait ? Non. Ils avancèrent avec insouciance pendant une trentaine de pas. Puis, l'un après l'autre, ils s'arrêtèrent. À mesure qu'ils découvraient où ils étaient, les hommes de la tribu furent saisis d'un violent tremblement. Dor devint vert. Jon et Jak étaient paralysés d'horreur. Ils étaient cloués sur place.

Le fait de voir que d'autres étaient encore plus effrayés que lui remplit Burl d'un courage totalement injustifié. Il ouvrit la bouche pour crier des ordres. Du geste, les autres le supplièrent de se taire. S'il criait à ce moment-là, c'était la mort pour l'un d'entre eux au moins.

Car, quinze mètres plus bas, pendait un objet d'un blanc grisâtre, une sorte de boule de deux mètres de diamètre. Cette boule comportait un certain nombre de petites portes semi-circulaires donnant sur les côtés du précipice.

À première vue, la chose pouvait paraître étrangement belle. La toile de la clotho était un chef-d'œuvre d'architecture. Ornée de ses portes en arc, elle était fermement maintenue par des câbles tendus le long du sol. À des cordes de soie, étaient accrochés les sinistres trophées de la chasseresse. C'était la patte postérieure d'un petit coléoptère, l'élytre d'un hanneton, la coquille d'un escargot. Et puis, pendu à la corde la plus longue se balançait le corps desséché d'un homme mort depuis longtemps.

À l'intérieur de son nid orné de reliques macabres, le monstre reposait dans le luxe et la tranquillité. Il avait huit pattes velues, rabougries. Son visage était un masque d'horreur. Ses yeux brillaient méchamment au-dessus des mandibules aiguisées.

D'une minute à l'autre, la chasseresse pouvait quitter son charnier pour traquer et poursuivre sa proie.

Les hommes de la tribu savaient bien que le moindre bruit ferait apparaître l'araignée au sommet de la falaise. Burl leur lança un regard furieux. Il leur fit signe d'avancer. Il amena l'un d'entre eux à l'extrémité d'un des câbles qui retenaient la toile de la clotho. Il arracha ce câble et l'enroula autour d'une grosse pierre. Puis il dicta ses ordres. Il tira Dor par le bras et lui montra un autre câble. Avec des gestes saccadés, Dor imita la manœuvre de Burl.

Après tout, c'était assez simple. Des câbles soyeux pendaient par-dessus le bord du précipice. Les hommes attachaient une lourde pierre à chacun de ces câbles et, en même temps, ils desserraient chaque fois

le fil soyeux jusqu'à ce qu'il soit maintenu seulement par la pierre.

Quand l'opération fut terminée, Burl donna son dernier ordre d'un geste violent. Dor fit basculer sa pierre par-dessus le bord du précipice. Alors Burl cria. Il cria aux autres d'en faire autant. Et il courut lui aussi pour pousser un rocher par-dessus l'à-pic. Il était à moitié fou de terreur. Les autres poussaient leur pierre et s'enfuyaient à toutes jambes.

Burl, lui, n'arrivait pas à fuir. Il haletait. Il suffoquait. Mais il voulait voir. Il se pencha au-dessus de la paroi. Les blocs de pierre arrachaient les câbles et tombaient en emportant tout dans leur chute. Projetés dans l'espace, ils secouèrent violemment le palais de l'araignée et le décollèrent de la falaise.

Burl poussa un hurlement de joie. Mais son cri se transforma en râle de terreur. Car si le château soyeux de l'ogresse avait bien été arraché, il n'était pas tombé jusqu'au sol, trente mètres plus bas. Burl avait oublié un câble. La demeure de l'araignée pendait maintenant à ce fil unique, se balançant et oscillant à mi-hauteur contre le flanc du rocher.

Cependant, à l'intérieur du nid se déroulait une lutte convulsive. L'une des portes latérales s'ouvrit : l'araignée émergea. Elle était certainement perturbée, mais les araignées ignorent la peur. Leur seule réaction devant l'insolite est la férocité. Il y avait encore un câble qui remontait à la surface de la falaise. L'araignée se précipita sur ce câble unique. Ses pattes agrippèrent la corde. Elle grimpa, ses crochets à venin dégainés, ses mandibules s'entrechoquant de rage. Les longs poils de son corps se hérissaient. Elle faisait un bruit baveux d'une horreur indescriptible.

Saisis de panique, les compagnons de Burl fuyaient aveuglément. Il les entendait traverser avec fracas les obstacles rencontrés dans leur fuite. Un frisson parcourut le corps du jeune homme. Il se retourna pour fuir et, dès ses premiers pas, il se cogna contre un obstacle. C'était un rocher pointu, aussi haut que son genou.

Ce ne fut pas le Burl dont l'enfance avait été remplie de terreur qui réagit alors. Ce fut le descendant d'une longue lignée d'hommes plus téméraires.

Les humains possèdent, inscrits dans leur système nerveux, des modes de comportement ancestraux. Un tout petit enfant qui a peur ne fuit pas ; il se précipite dans les bras de l'adulte le plus proche pour qu'on l'emporte loin du danger. À dix ans, le même enfant détalera à toutes jambes. Puis vient l'âge où il est normal de faire face. Dans certaines conditions, cependant, ce dernier instinct peut être refoulé. Tel était le cas pour les amis et les parents de Burl. Mais les aventures que le jeune homme venait de vivre avaient fait remonter chez lui le vieil instinct à la surface.

Burl saisit le bloc de pierre contre lequel il s'était cogné, le prit à bras-le-corps et le bascula par-dessus le bord de la falaise.

Pendant une fraction de seconde, il entendit encore les râles de l'araignée qui grimpait à sa rencontre. Puis il se produisit une sorte de choc amorti. Ensuite, il s'écoula quelques secondes pendant lesquelles Burl n'entendit plus rien du tout. Et soudain, il perçut un bruit impossible à décrire : l'impact du corps de l'araignée au fond du gouffre de trente mètres. Enfin, le bloc de pierre s'écrasa sur la clotho. Ce dernier bruit fut écœurant.

Il s'écoula une longue minute avant que Burl ne trouve le courage de regarder.

Il vit d'abord le nid qui pendait encore au bout du câble unique. Puis il vit l'araignée. Elle avait la vie dure par définition. Ses pattes remuaient. Mais son corps était écrasé, mutilé. Tandis que Burl regardait toujours et s'efforçait de reprendre son souffle, une fourmi s'approcha de la bête en bouillie. Elle stridula. D'autres fourmis arrivèrent. Une patte avait cessé de remuer. Une fourmi s'installa sur cette patte.

Les charognards commencèrent à déchiqueter l'araignée morte et à emporter les morceaux dans leur fourmilière, à deux kilomètres de là.

Là-haut, sur la falaise, Burl se raffermissait sur ses jambes et constatait qu'il pouvait respirer. Il était trempé de sueur. L'émotion de son triomphe était aussi violente que l'avaient été les terreurs ressenties par ses ancêtres sur cette planète. D'ailleurs, sur aucune autre planète de la galaxie, un être humain n'aurait pu éprouver une exaltation égale à celle de Burl, car nulle part des êtres humains ne s'étaient trouvés aussi complètement dominés par leur milieu naturel.

Le jeune homme s'en alla pensivement à la recherche de ses compagnons en fuite. Il s'arrêta pour détacher un énorme morceau des champignons dorés comestibles que les hommes de la tribu avaient remarqués en arrivant. Le remorquant sans difficulté, il revint sur le terrain qui avait paru si étonnamment dénué de vie ennemie parce que l'araignée y avait installé sa réserve de chasse.

Burl commençait à s'apercevoir qu'il n'était pas agréable de faire partie d'une tribu d'hommes qui s'enfuyaient tout le temps. Si un homme seul, armé d'une lance ou d'une pierre, pouvait tuer des araignées, il était ridicule qu'une demi-douzaine d'hommes s'en aillent à toutes jambes et laissent tout le travail à cet homme seul.

Burl songea qu'il avait tué des fourmis sans trop y réfléchir, mais que personne d'autre ne l'avait fait avant lui. On pouvait tuer des fourmis isolées. S'il parvenait à persuader ses compagnons de tuer des fourmis de trente centimètres, ils pourraient peut-être, par la suite, s'attaquer à des hannetons de soixante centimètres. Et s'ils avaient

cette audace, ils pourraient même tuer des animaux plus grands et finalement résister aux véritables ogres.

Confusément, Burl découvrait que les êtres humains pouvaient devenir autre chose qu'un gibier primitif dont vivaient les insectes. La chose était difficile à imaginer mais, de toute façon, il semblait impossible au jeune homme de revenir à son état antérieur d'animal terrorisé. Sur le plan pratique, s'il voulait demeurer le chef, il faudrait que ses compagnons changent.

Il fallut longtemps à Burl pour découvrir la cachette qu'on ne lui avait pas indiquée la veille. Tout en marchant, il reniflait et tendait l'oreille. Au bout d'un moment, il entendit des bruits confus, des murmures, des sanglots étouffés. Il entendit la vieille Tama se lamenter sur la stupidité du pauvre Burl qui s'était fait tuer.

Le jeune homme écarta hardiment les champignons et trouva sa tribu rassemblée et tremblante. Ils étaient encore sous le choc. Et ils bavardaient nerveusement, se remémorant l'expérience terrifiante qu'ils avaient vécue.

Burl franchit l'écran de champignons et les hommes le regardèrent bouche bée. Puis, ils sautèrent sur leurs pieds pour s'enfuir, pensant qu'il était peut-être poursuivi. Tet et Dik poussèrent des braillements stridents. Burl leur flanqua une gifle. C'était une excellente chose à faire. Burl ne se souvenait pas qu'aucun homme en eût jamais frappé un autre. Les taloches étaient réservées aux enfants. Mais Burl frappa les hommes qui s'étaient enfuis du bord de la falaise. Et comme ils n'étaient pas passé par les mêmes épreuves que lui, ils acceptèrent les coups comme des enfants.

Il prit Jon et Jak par l'oreille et les tira de leur cachette. Il les conduisit sur le rocher. Il leur montra la carcasse de l'araignée. Il leur raconta avec véhémence comment elle avait été tuée.

Ils le regardèrent craintivement.

Burl fut exaspéré. Il les fixa d'un air menaçant et les vit s'agiter avec inquiétude. On entendit des cliquetis. Une fourmi noire, une fourmi fourrageuse isolée qui avait bien quarante centimètres de long, apparut. Elle semblait errer sans but. Mais, en fait, elle cherchait une charogne à rapporter à ses compagnes. Elle s'avança vers les hommes. Ils étaient vivants, elle ne les considérait donc pas comme un aliment, mais elle pouvait les traiter en ennemis.

Burl s'avança et la frappa de son gourdin. C'était de la mise à mort, de la boucherie. Jamais personne n'avait fait chose pareille ! Lorsque la bête cessa de remuer, Burl ordonna à un de ses compagnons de la ramasser. Ses jambes cuirassées contenaient de la viande, comme Burl le leur fit remarquer d'un ton caustique. Les visages des autres exprimèrent une surprise émerveillée.

On entendit un autre cliquetis. Une autre fourmi solitaire. Burl

passa son gourdin à Dor et le poussa en avant. Dor hésita. Une fourmi vagabonde isolée ne l'effrayait pas. Mais il hésitait tout de même. Burl lui donna un ordre sec.

Dor frappa maladroitement et manqua son coup. Burl dut utiliser sa lance pour achever la bête.

Brusquement, cette nouvelle forme d'approvisionnement devint intelligible aux congénères de Burl. Jak se mit à rire nerveusement.

Une heure plus tard, Burl ramena les hommes à la cachette de la tribu. Pendant tout ce temps-là, les femmes et les enfants étaient restés cloués sur place par la terreur, ne sachant où étaient passés leurs compagnons. Cette terreur se changea en une stupéfaction muette lorsque les hommes entrèrent, portant d'énormes quantités de viande et de champignons comestibles.

La tribu s'offrit un véritable banquet. C'était le premier banquet organisé par des humains sur la planète oubliée. Comment Burl et ses compagnons auraient-ils pu imaginer que c'était peut-être également le dernier ?

Il y avait de cela très longtemps – des mois, selon le mode de calcul en usage sur la Terre –, un vent violent s'était élevé, qui avait soufflé pendant trois jours et trois nuits consécutifs. C'était un phénomène tout à fait inhabituel et qui avait paru d'autant plus étrange qu'il avait été accompagné, chez tous les membres de la tribu et pendant toute sa durée, d'état fébrile et de nausées violentes. Mais les symptômes de maladie ayant cessé avec la fin de la tempête, plus personne n'y avait songé par la suite. Et cet épisode malheureux de la vie de la tribu avait été totalement oublié, ce qui était après tout bien normal.

Cependant, depuis cette époque, une nouvelle race de champignons, inconnue jusque-là sur les basses terres, s'était mise à pousser un peu partout, née des spores minuscules dispersées par le vent.

Burl les avait rencontrés au cours de son voyage, ces nouveaux lycoperdons. Et les hommes de la tribu avaient également aperçu leurs sphères rouges lors de l'expédition contre la clotho.

Tandis qu'ils mangeaient et qu'ils se réjouissaient, et que les chasseurs se vantaient de leur courage, un des étranges champignons rouges apparus récemment sur cette région de la planète parvint à maturité.

Ce lycoperdon – ou vesse-de-loup – avait à peu près soixante centimètres de diamètre. Sa partie principale était sphérique. Une pousse de près de quarante centimètres dépassait du sol. La sphère, d'un rouge très vif, était recouverte d'une peau parcheminée et tendue. Il y avait une violente pression interne, mais la peau était solide et ne cédait pas. Pourtant, la poussée inexorable de la vie

qu'elle renfermait exigeait que cette enveloppe cède.

Ce champignon-là se trouvait sur une petite colline, à près d'un kilomètre de l'endroit où Burl et ses compagnons festoyaient. Sa peau rouge était tendue à craquer. Soudain, elle s'ouvrit avec un bruit d'explosion. Les spores sèches qu'elle contenait furent projetées en l'air comme la fumée d'un obus et montèrent vers le ciel à une hauteur de six mètres. Elles formèrent un nuage de fumée rougeâtre dérivant avec la brise.

Une abeille qui regagnait sa ruche pénétra dans ce nuage. Pendant la durée d'une demi-douzaine de battements d'aile, il n'arriva rien. Puis l'abeille vira brusquement. Son bourdonnement profond devint plus aigu. Elle fut saisie de mouvements convulsifs, perdit l'équilibre et tomba lourdement sur le sol. Ses pattes s'agitèrent. Ses ailes battirent furieusement. Son corps se tordit dans un paroxysme de douleur. Elle lança son dard dans le vide.

Au bout de quelques minutes, l'abeille mourut.

Le nuage rouge se déplaça lentement au-dessus des champignons, des levures et des moisissures. Il passa sur un groupe de fourmis au travail. Elles furent saisies du même malaise que l'abeille. Elles se tordirent, remuèrent convulsivement les pattes et moururent à leur tour.

Le nuage de spores descendait et se posait à mesure qu'il avançait. Au bout de quatre cents mètres, il avait presque complètement rejoint le sol.

Mais à huit-cents mètres de là, un autre jaillissement de poussière s'éleva vers le ciel. À quatre cents mètres, un autre nuage monta en panache.

Plus loin, presque en même temps, deux autres champignons crachèrent leurs spores.

Les êtres vivants qui respiraient la poussière rouge se tordirent dans des souffrances atroces et moururent.

Pendant ce temps, Burl et ses compagnons mangeaient, bavardaient à voix basse et s'émerveillaient de ce fait remarquable : des hommes se nourrissaient de gibier qu'ils avaient tué de leurs propres mains.

6

Le festin avait eu lieu à point nommé : deux jours plus tard, banqueter et se réjouir aurait été hors de question.

Quarante-huit heures après la mort de la clotho, Burl et ses compagnons avaient en effet touché le fond du désespoir – émotion que les autres habitants de la planète oubliée étaient trop stupides pour éprouver.

Dans un univers désolé, la seule supériorité des hommes sur les insectes résidait peut-être dans cette faculté de comprendre qu'il y avait danger – et de discerner d'où il venait.

C'était la nuit. L'obscurité régnait sur les basses terres et sur la maigre centaine de kilomètres carrés que les amis de Burl connaissaient. Car la planète avait beau posséder des continents, la tribu n'avait guère exploré plus que la superficie d'un canton. Elle avait beau être dotée d'océans, les hommes n'avaient jamais côtoyé que des ruisseaux. Quoi d'extraordinaire à cela ? Qui donc, après avoir trouvé un abri sûr, aurait été assez fou pour le quitter ? Qui encore, ayant son content de nourriture, aurait eu la démence de gagner des régions où, peut-être, il ne poussait rien ?

Burl était l'exception. Lui seul avait voyagé – bien contre son gré, d'ailleurs – vers des contrées lointaines. Lui seul était en mesure d'évaluer dans toute son ampleur l'étendue du nouveau péril qui les menaçait.

Ce danger, contre lequel il ne semblait pas exister de remède, c'était l'explosion des lycoperdons rouges.

Bien sûr, il ne s'agissait là que d'un phénomène saisonnier. L'époque de maturation terminée, la mort rouge s'endormirait d'elle-même jusqu'à l'année suivante. Mais cela, personne ne pouvait le deviner.

Seul de sa tribu, Burl ne dormait pas. Enveloppé de sa magnifique cape de velours, sa lance à portée de la main, ses antennes de papillon sur la tête, il veillait au milieu de ses congénères qui s'agitaient dans un sommeil hanté de cauchemars. Du plafond de nuages bas, l'habituelle pluie nocturne tombait en gouttes paresseuses.

La nuit était peuplée de bruits divers : lourds battements d'ailes des phalènes, vrombissement sourd des hannetons, vacarme imbécile des sauterelles apparemment désireuses de rappeler leur existence à leurs prédateurs, crissements joyeux des blattes occupées à gambader dans les bosquets de champignons comestibles.

Rien ne semblait avoir changé sur la planète oubliée. Il est vrai que, la nuit, les lycoperdons n'explosaient pas. Mais demain, dès l'aube…

Burl se révoltait à l'idée de l'inéluctable. Il avait récemment éprouvé de trop grandes satisfactions pour être encore capable d'accepter placidement la fatalité.

Oui, mais que faire ? La veille, on avait vu jusqu'à cinq vesse-de-loup exploser à proximité, presque coup sur coup, projetant dans l'air ambiant leur panache de mort. Et les nouvelles s'étaient faites plus alarmantes au fur et à mesure que le temps passait.

Un gamin était accouru, hors d'haleine pour raconter comment il avait assisté à l'agonie d'une araignée chasseresse, asphyxiée par la poussière rouge. Lana était tombée par hasard sur un gigantesque hanneton-rhinocéros, le ventre en l'air, déjà dévoré par les fourmis. Un des hommes, qui s'était aventuré assez loin, avait vu périr dans la poussière rouge un papillon aux ailes d'une envergure de dix mètres. Cori, elle, s'était trouvée là au moment où un nuage rouge s'était posé lentement sur une colonne de fourmis-ouvrières. Elle avait assisté à leur mort.

Enroulé dans sa cape, les antennes phosphorescentes luisant faiblement au-dessus de sa tête, Burl se creusait les méninges, enrageant de ne pas trouver de solution au problème qu'il s'était juré de résoudre.

Sans s'en rendre compte, Burl avait endossé la charge de réfléchir pour toute la tribu. Il n'avait aucune raison de le faire. Mais c'était devenu naturel pour lui, maintenant qu'il avait appris à penser. Pourtant, ses efforts de réflexion étaient encore frustes et pénibles.

Soudain Saya s'éveilla en sursaut et regarda autour d'elle. Il n'y avait eu aucune alerte mais seulement les bruits nocturnes habituels : meurtre lointain et chants discordants. Saya se leva silencieusement. Ses longs cheveux flottaient autour d'elle. Les yeux ensommeillés, elle se rapprocha de Burl. Elle se laissa tomber sur le sol, tout contre lui. Bientôt sa tête s'inclina et reposa sur l'épaule de Burl. Elle dormait de nouveau.

Cet acte simple fut peut-être le catalyseur qui fournit à Burl la réponse à ses questions.

Quelques jours plus tôt, le jeune homme s'était rendu dans une région lointaine où la nourriture abondait. Sur le moment, il avait même formé le projet d'y emmener Saya. Les difficultés qu'il avait rencontrées sur le chemin du retour lui avaient fait perdre de vue cette idée. D'ailleurs, il s'en souvenait maintenant, il avait remarqué là-bas également la présence de lycoperdons rouges. Quoi qu'il en soit, le contact de la tête de Saya contre son épaule lui avait rappelé son plan initial. Et c'est alors qu'il eut un trait de génie.

Brusquement, il forma le projet de faire un voyage qui n'ait pas pour seul but la recherche de la nourriture. Jusque-là, les terres où vivait la tribu avaient été exemptes de lycoperdons. Il devait exister

d'autres endroits où ne menaçait pas la mort rouge. On allait partir à la découverte de ces nouvelles régions. On irait loin, plus loin que jamais personne n'était allé.

Lorsque l'aube parut, Burl n'avait pas fermé l'œil. Il avait fait des plans. Il était tout, autorité et décision.

Appuyé sur sa lance, il dicta ses ordres. Il parla fermement, d'une voix forte. Ses compagnons timides lui obéirent docilement. Ils ne ressentaient encore aucun loyalisme à son égard. Ils n'avaient aucune confiance dans ses décisions. Mais ils commençaient à associer l'obéissance à des choses agréables. Et, avant tout, à la nourriture.

Avant que le jour ne se soit tout à fait levé, ils préparèrent des chargements de champignons comestibles et de viande de fourmi. Et la tribu prit la route. C'était une chose remarquable que des humains quittent leur cachette alors qu'ils avaient encore de quoi manger, mais Burl fut inflexible et menaçant.

Sur ses exhortations, trois hommes s'armèrent de lances. Burl persuada les deux autres de porter des gourdins.

Le ciel devint entièrement gris. La zone brillante et imprécise qui marquait la position du soleil prit forme. Naturellement, Burl n'avait pas de route déterminée. Il n'avait qu'un but : la sécurité. Lors de sa mésaventure sur la rivière, il avait été emporté vers le sud. Il élimina donc cette direction. Il aurait pu choisir l'est et trouver un océan. Ou bien il aurait pu opter pour le nord. Ce fut par pur hasard qu'il poussa sa tribu vers l'ouest.

Burl marchait avec assurance à travers le monde sinistre des basses terres, tenant sa lance prête à l'action. Vêtu comme il l'était, il formait un personnage à la fois vaillant et assez pathétique. Pour un jeune homme seul, même pour un jeune homme qui avait tué deux araignées, il n'était déjà pas très raisonnable de conduire une petite tribu d'êtres craintifs à travers un pays d'une férocité monstrueuse. Mais il était absurde de le faire en étant vêtu d'une cape d'aile de papillon et d'un pagne de fourrure de phalène, en portant de magnifiques plumes dorées sur la tête.

Pourtant, ce costume somptueux eut probablement un effet salutaire sur les compagnons de Burl. Il leur était impossible de se rassurer par leur nombre. Leur groupe comprenait une femme portant un bébé dans ses bras : Cori. Trois enfants de neuf à dix ans la suivaient. Ils étaient incapables de résister à l'instinct de jouer, même pendant un voyage aussi périlleux, et ils mangeaient presque tout le temps des morceaux de la nourriture qu'on les avait forcés à porter. Après, venait Dik, un adolescent dégingandé dont les yeux erraient anxieusement de tous côtés. Derrière lui, marchaient deux hommes : Dor, armé d'une courte lance, et Jak qui portait une massue, tous deux terriblement effrayés à l'idée de fuir des dangers connus pour aller

vers d'autres dangers inconnus et par conséquent encore plus redoutables. Les autres traînaient derrière. Tet formait l'arrière-garde. Burl avait séparé les deux inséparables afin qu'ils puissent se rendre utiles. Ensemble, ils n'étaient bons à rien.

Le tout formait une bien pitoyable caravane, en vérité. Partout ailleurs, dans la galaxie, l'homme était l'espèce dominante. Il n'existait pas d'autre monde, d'un bout à l'autre de l'univers, où les hommes n'imposent pas leur arrogante dictature, pillant et massacrant au gré de leur fantaisie. Sur cette seule planète, les hommes fuyaient les dangers au lieu d'en anéantir l'origine. Sur cette seule planète, les hommes étaient pourchassés par des espèces inférieures. Et ici seulement pouvait être imaginée cette migration, à pied, d'êtres apeurés, hébétés, prêts à fuir à la seule vue de plus dangereux qu'eux-mêmes.

Ils cheminaient à l'aveuglette, s'écartant souvent de la ligne fixée. Une fois, Dik aperçut la trappe d'une mygale. La petite troupe s'arrêta en tremblant avant d'effectuer un large détour pour éviter le piège mortel. Une autre fois, ce fut la vue d'une énorme mante religieuse, à moins de six cents mètres, qui leur fit dévier leur chemin.

Aux environs de midi, leur route fut coupée. Un bruit suraigu se faisait entendre, droit devant eux. Burl s'arrêta, les traits crispés. Il s'agissait de stridulations, et non de hurlements d'insectes dévorés vivants. Il s'agissait – tout bonnement ! – du rassemblement de centaines de milliers de fourmis…

Burl partit en éclaireur. S'il le fit, ce ne fut pas par crainte qu'aucun de ses amis ne soit capable de revenir avec un rapport circonstancié au lieu de prendre ses jambes à son cou au moindre danger. Non. Ce fut, plus simplement, parce qu'il estima qu'un tel comportement l'aiderait à s'imposer comme chef incontesté de la tribu.

Le jeune homme escalada prudemment la pente d'une éminence d'où il comptait pouvoir découvrir la source du vacarme qui s'élevait de la plaine située en contrebas. Parvenu au sommet, il fit signe à la petite troupe de venir le rejoindre avant de s'absorber dans le spectacle extraordinaire qui se déroulait à ses pieds.

À des kilomètres à la ronde, la terre était noire de fourmis. Une bataille se déroulait, qui opposait deux fourmilières rivales. Se mordant à qui mieux mieux, les belligérantes se tordaient dans des étreintes folles, roulaient dans la poussière où elles étaient piétinées par des hordes venues en renfort se jeter dans un combat suicidaire. Il n'était, bien entendu, point fait de quartier.

L'air vibrait du vacarme de mandibules entrechoquées, de mâchoires entaillant des armures, tailladant des pattes, coupant des antennes. Certains insectes, amputés de la plupart de leurs membres,

luttaient encore férocement, dans l'espoir dérisoire de tuer encore un ennemi avant de succomber. Des infirmes déchaînés, ayant perdu jusqu'à leur abdomen, trouvaient encore la force, véritables troncs ambulants, de défendre chèrement le peu de vie qui leur restait encore.

À droite et à gauche du champ de bataille, deux larges avenues menaient respectivement aux fourmilières antagonistes, invisibles de l'endroit où se trouvait Burl et sa tribu. La circulation y était intense, l'agitation, frénétique : des deux côtés, les renforts affluaient.

Comparées aux autres créatures peuplant ce monde de cauchemar, les fourmis étaient relativement petites, mais aucun scarabée géant n'aurait osé s'aventurer à leur couper la route, aucun carnivore ne se serait risqué à les choisir pour proie. Elles étaient redoutables – et redoutées. Burl et sa tribu étaient les seuls êtres vivants à demeurer si proches du théâtre des opérations – à une exception près.

Cette exception était, en l'occurrence, une autre troupe de fourmis, beaucoup moins considérable en nombre que les belligérantes – et d'un format beaucoup plus réduit. Alors que les combattantes mesuraient de trente à trente-cinq centimètres de long, ces guérilleros atteignaient à peine le tiers de cette taille. Elles rôdaient sur les flancs des armées en présence, non en tant qu'alliées de l'une ou l'autre des parties, mais pour leur propre compte. Se faufilant parmi les troupes de choc avec une agilité diabolique, elles profitaient de la confusion générale pour emporter les meilleurs morceaux des cadavres – quand elles n'achevaient pas les blessées les plus appétissantes.

Burl et sa suite furent contraints à un détour de près de quatre kilomètres pour éviter le champ de bataille proprement dit. Mais il leur fallut quand même traverser une des avenues – imprégnée d'acide formique – parcourues par les renforts.

Parvenir à se glisser entre deux corps d'armée ne fut pas une mince affaire. Burl pressa ensuite son petit monde afin de rattraper le temps perdu et de parcourir autant de kilomètres que possible avant la tombée de la nuit. Quoi qu'il en soit, ils n'entendirent plus jamais parler de la bataille, pas plus qu'ils ne surent pourquoi elle avait commencé. Pour une broutille, probablement. Deux fourmis appartenant à des cités rivales avaient fort bien pu, par exemple, se disputer un morceau de charogne quelconque. Quelques-unes de leurs congénères étaient venues à la rescousse. Et puis l'armée était intervenue. Une fois le combat engagé, plus personne ne se souvenait – ni ne se souciait – du motif de la bataille. On se battait, un point c'est tout. Et l'odeur particulière aux membres de chacune des deux fourmilières servait d'uniforme.

Burl et ses compagnons rencontrèrent de nombreux lycoperdons rouges ce jour-là. Plus d'une fois, ils dépassèrent des enveloppes parcheminées vidées de leurs spores. Plus souvent encore, ils eurent à éviter des vesses-de-loup presque mûres et qu'un simple effleurement aurait suffi à transformer en effroyables engins de mort.

Cette première nuit, ils la passèrent dissimulés dans un bosquet de champignons. Et, pour la première fois depuis soixante-douze heures, Burl dormit profondément. Ses récentes expériences lui avaient appris que les endroits inconnus n'offraient ni plus ni moins de dangers que les lieux familiers. Le reste de la tribu, en revanche, ne ferma pas l'œil de la nuit. Saya elle-même avait peur et, l'oreille tendue, étudiait tous les bruits de la nuit, tremblant de tous ses membres chaque fois qu'un crissement quelconque dominait le lent écrasement des gouttes de pluie sur le sol spongieux.

Le second jour de voyage ne fut guère différent du premier. Le jour suivant, ils parvinrent à une forêt de choux géants dont le moindre avait la taille d'une maison de trois étages. Peut-être un élément, dans la composition du sol, les favorisait-il ici au détriment des champignons. Quoi qu'il en fût, les végétaux monstrueux étaient le théâtre d'une vie animée. Des abeilles bourdonnaient tout en butinant les fleurs des cruciféracées ; d'énormes limaces pâturaient inlassablement les immenses feuilles vertes avant d'être elles-mêmes dévorées par leurs prédateurs ; et ces prédateurs eux-mêmes ne tardaient pas à devenir la proie d'autres prédateurs.

Un chou particulièrement gros se dressait quelque peu à l'écart, couvert de chenilles et de papillons. Après un soigneux examen de la situation, Burl mena à l'attaque Jon et Jak dont les dents s'entrechoquaient. Dans un élan magnifique, Dor livra bataille de son côté. Quand la tribu repartit, le ravitaillement en viande fraîche était assuré pour plusieurs jours, et tout le monde – même les enfants – était revêtu de pagnes de fourrure d'une incroyable somptuosité.

Mais les périls étaient encore ce qui manquait le moins. Le cinquième jour, Burl s'immobilisa brusquement. À moins de cent mètres, une monstrueuse tarentule velue, de l'espèce la plus dangereuse, était en train de dévorer un hanneton. Même après le long détour que Burl leur fit effectuer dans un silence absolu, les membres de la tribu tremblaient encore de frayeur rétrospective.

Mais toutes ces expériences commençaient à porter leurs fruits. Il était maintenant dans l'ordre des choses que Burl commande et que les autres obéissent. Il était devenu naturel de considérer que la possession de nourriture ne constituait pas une excuse suffisante pour se cacher jusqu'à l'épuisement complet des provisions. Progressivement, la tribu découvrait que le but de l'existence n'était pas de fuir aveuglément au moindre danger, mais de prévoir le danger

en question et de réfléchir au meilleur moyen de l'éviter.

Des hommes venus d'autres planètes auraient sûrement été stupéfaits à la vue des gigantesques forêts de champignons dorés, des vastes plaines de moisissures multicolores parsemées de bosquets de mousses et de levures. Ils se seraient frotté les yeux et bouché les narines en passant au voisinage des mares putrides que longeait la caravane et à la surface desquelles des bulles monstrueuses venaient exploser, empuantissant l'atmosphère.

S'ils avaient été dotés d'armes aussi primitives que celles de Burl et de ses amis, sans doute se seraient-ils montrés aussi craintifs que ces derniers. De plus, leur totale ignorance du mode de vie des insectes les aurait plongés – eussent-ils même été convenablement armés – dans des dangers que la tribu avait depuis longtemps appris à craindre et à éviter.

Cette connaissance du milieu ambiant conférait aux membres de la tribu une supériorité écrasante.

Cependant, rien ne saurait être parfait dans le monde des hommes, quelle que soit la planète à laquelle ils appartiennent, et il arrivait encore que les amis de Burl, fatigués par le long voyage, renâclent et se plaignent à l'idée d'avancer encore et toujours.

Généralement, un geste du jeune homme vers l'arrière, désignant du pouce les nuages rouges montant des terres qu'ils avaient quittées, suffisait à calmer les esprits.

Ce jour-là, un incident dont les conséquences auraient pu être fatales vint prouver aux plus rétifs qu'il importait de continuer à avancer coûte que coûte.

Un enfant s'était écarté du groupe des aînés. Le sol sur lequel il marchait avait pris une teinte brunâtre. En effet, la poussière rouge virait au brun en se posant. Remuées par les pieds de l'enfant, les spores s'élevèrent de nouveau. Tout à coup, le petit garçon se mit à crier et à s'étrangler. Sa mère se précipita pour l'emporter.

Ainsi, pour s'être posée, la poussière rouge n'en était pas moins meurtrière. Si jamais une tempête se levait, les spores se répandraient jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucun être vivant qui ne fût en train d'étouffer, de se débattre et de mourir.

L'enfant ne mourut pas. Il souffrit terriblement. Il serait affaibli pendant longtemps. Afin de poursuivre le voyage, il faudrait désormais le porter à dos d'homme.

Quand la nuit commença à tomber, la tribu chercha une cache. Elle la trouva au pied d'une sorte de falaise argileuse en surplomb, qui avait autrefois servi de nid à des abeilles fouisseuses : un peu partout, des galeries s'enfonçaient dans la muraille. Dieu merci, elles étaient désertées depuis longtemps.

Tandis que Burl, dont c'était le tour, assurait la garde de l'abri et

la protection des femmes et des enfants, Jon et Dor s'éloignèrent à la recherche de provisions fraîches.

Le jeune homme était d'une humeur massacrante. Il estimait que jouer les sentinelles était au-dessous de sa condition – même si c'était lui qui avait eu l'idée d'instituer ces tours de garde. De plus, la journée avait été frustrante à bien des égards. La tribu recommençait à se montrer rétive. Les femmes grommelaient, les hommes semblaient prêts à remettre son autorité en question… Dire qu'ils en arrivaient là ! Après tout ce qu'il avait fait pour eux !

Certains n'allaient-ils pas jusqu'à lui reprocher l'accident survenu au petit garçon qui gémissait maintenant dans les bras de sa mère ? Comme si, sans lui, ils ne seraient pas déjà tous morts depuis plusieurs jours déjà !

Tandis que Burl remâchait sa rancœur, des cris de triomphe éclatèrent à proximité. C'était Jon et Dor qui s'en revenaient, croulant sous leur cargaison de morceaux de champignons comestibles. Eux non plus, ils n'avaient plus peur ! Eux non plus, ils ne tremblaient plus à l'idée de laisser éclater leurs sentiments de triomphe ! Ils avaient trouvé de la nourriture et ils voulaient clamer ce haut fait à l'univers tout entier !

Et les femmes, toutes les femmes – Saya comprise –, se précipitaient à leur rencontre, et les accueillaient en poussant elles aussi des clameurs d'allégresse !

Décidément, Burl n'était plus le seul homme digne de ce nom sur la planète oubliée…

Ces cris de joie poussés par ses compagnons furent la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

Ah, c'était comme ça ? Ah, il n'était plus qu'un individu parmi les autres ? Eh bien, on allait voir !

Burl grinça des dents et résolut de faire quelque chose de si magnifique, de si colossal, de si totalement stupéfiant, qu'il ne pourrait être imité par personne d'autre. Sa pensée n'était pas très claire. Il voulait surtout qu'on l'admire de nouveau, qu'on lui obéisse. Il regardait furieusement autour de lui la nuit qui tombait, il cherchait un exploit, une action d'éclat à réaliser immédiatement, même dans l'obscurité.

Et il trouva.

7

C'était la fin du crépuscule et les nuages viraient lentement au noir. La falaise argileuse contre laquelle la tribu s'était installée coupait toute visibilité d'un côté. Mais, de l'autre, Burl pouvait voir jusqu'à l'horizon couvert de brume. Des abeilles regagnaient leur ruche en bourdonnant. Parfois, passait une guêpe fine et gracieuse dont les ailes vibraient si vite qu'elles étaient invisibles.

Soudain, venant du plus profond de l'ouest rougeoyant, un insecte volant arriva. C'était un magnifique papillon-empereur aux larges ailes veloutées. Burl le regarda traverser le ciel, se poser délicatement, et disparaître derrière un massif de champignons si serrés qu'ils avaient l'aspect d'une colline.

La nuit tomba complètement. Mais Burl fixait toujours le point où s'était posé le papillon-empereur. Le silence régnait, ce silence total qui se produit pendant la courte période où les animaux diurnes sont cachés et où les nocturnes ne se sont pas encore aventurés dehors. Les plantes phosphorescentes luisaient çà et là. Des plaques de champignons luminescents jetaient une faible lueur dans l'obscurité.

Burl s'avança dans la nuit. Il imaginait le papillon jaune dans sa cachette, lissant délicatement ses pattes fines avant de se reposer jusqu'à l'aube suivante. Il avait noté des repères pour se guider. Une semaine plus tôt, son sang se serait glacé à la seule idée de faire ce qu'il faisait maintenant.

Le jeune homme traversa le terrain libre devant la falaise. Sans la phosphorescence, il se serait tout de suite perdu. Le lent écoulement de la pluie nocturne commençait. Le ciel était absolument noir. C'était le moment où les tarentules mâles partaient à la recherche de leurs femelles et de leurs proies. Un mauvais moment pour aller à l'aventure.

Burl avança. Il trouva le groupe de champignons. Il chercha à se frayer un passage à travers leurs pédoncules. C'était impossible : ils étaient trop serrés et trop bas. Irrité par cet obstacle, Burl escalada le fourré de cryptogames.

C'était pure folie. Burl sentait les champignons trembler et céder sous son poids. Quelque part, dans un vrombissement d'ailes rapides, un insecte s'envola bruyamment. Burl entendit, non loin de lui, le sifflement de gros moustiques. Il continua d'avancer. La masse spongieuse oscilla sous lui. Il titubait plutôt qu'il ne marchait. Il tâtonnait de sa lance devant lui et haletait un peu.

Soudain, il s'aperçut qu'il allait rencontrer le vide. Il s'arrêta. Par terre, contre les champignons, quelque chose bougea. Le massif de cryptogames remua. Burl leva sa lance et, l'empoignant à deux mains,

il frappa férocement. La lance toucha quelque chose d'infiniment plus résistant que n'importe quel champignon et s'y enfonça. Puis, la chose transpercée remua tandis que Burl, perdant l'équilibre, tombait sur sa proie.

Il se cramponna fermement à son arme. Sa bouche s'ouvrit pour pousser un cri de triomphe. Mais, en même temps, il découvrit la nature de la surface sur laquelle il était couché et son cri se transforma en un hoquet d'horreur.

Ce n'était pas sur le corps velouté d'un papillon que Burl avait atterri. Sa lance n'avait pas transpercé la chair tendre d'un empereur. Le jeune chasseur venait de rebondir sur le dos large et dur d'un énorme hanneton carnivore. La lance n'avait pas percé la cuirasse de l'insecte : elle avait pénétré dans le cuir qui séparait la tête du thorax.

La bête géante s'envola. Elle emporta Burl, toujours cramponné à sa lance avec l'énergie du désespoir. Le hanneton s'éleva, passant de l'obscurité du sol jusqu'à celle, plus terrifiante encore, du ciel. Il montait toujours. Si Burl avait pu crier, il l'aurait fait. Mais il était incapable d'émettre un son. Il ne pouvait que s'accrocher, les yeux exorbités de terreur.

Soudain, ce fut la chute. Le gros insecte volait lourdement, comme tous les hannetons. Le poids de Burl et sa blessure le rendaient plus maladroit encore. Il y eut un bruit d'écrasement et un choc. Burl fut arraché de sa monture et projeté au loin. Il s'écrasa sur le dessus spongieux d'un champignon. Et il s'immobilisa.

Le jeune homme entendit le bourdonnement de la bête. Elle essayait à nouveau de s'envoler. Mais elle souffrait. Burl avait tourné et retourné la lance dans la plaie lorsqu'il avait été arraché du sol. L'arme s'était enfoncée profondément, aggravant la première blessure.

Le hanneton décolla. Puis s'écrasa de nouveau. Burl glissa doucement jusqu'au sol. Il entendait l'insecte se débattre dans l'obscurité. Ses ailes fouettaient l'air selon un rythme désordonné.

Lorsque l'animal retomba, il y eut un silence. Burl n'entendait plus que le bruit régulier des gouttes de pluie. Il reprit courage et il comprit tout à coup qu'il avait tué une proie encore plus magnifique qu'une araignée, car le hanneton était comestible.

Le jeune homme se surprit en train de courir vers le point où le coléoptère s'était écrasé pour la dernière fois.

La bête était blessée à mort. Burl en était certain. Elle tentait encore de s'envoler. Elle fit des mouvements désespérés, se souleva, puis s'abattit une fois de plus.

Burl se trouvait à quelques mètres du hanneton lorsqu'il songea que, sans sa lance, il était complètement désarmé. Le gigantesque insecte se débattait furieusement sur le sol, jetant de tous côtés ses pattes colossales. Il parvint à se soulever. Mais il s'affaiblissait. Et il

retomba dans les champignons. Il s'agita affreusement dans l'obscurité.

Burl s'approcha et attendit.

Soudain, la bête heurta quelque chose. On entendit un craquement et aussitôt l'odeur poivrée, piquante, de la poussière rouge se répandit dans l'air. Le hanneton avait percuté un lycoperdon plein à craquer de ses spores meurtrières. Sans ce choc, le champignon aurait attendu la lumière du jour pour éclater.

Burl, haletant, prit la fuite. Derrière lui il entendait sa victime qui faisait une ultime tentative pour s'envoler. La douleur avait déclenché une activité désordonnée chez le hanneton. Il vola un peu et piqua vers le sol pour la dernière fois.

Un jour, peut-être, Burl et ses compagnons apprendraient à se servir des lycoperdons comme arme. Pour l'instant, Burl avait peur. Il avançait rapidement, en évitant de se trouver sous le vent. La poussière lui avait dérobé sa victoire sur le hanneton. De plus, le jeune homme se rendait compte qu'il avait été emporté dans une direction inconnue et séparé de ses compagnons. Il ne savait pas comment les retrouver dans l'obscurité.

Il se blottit sous le plus proche des gros champignons et attendit l'aube, la gorge sèche, sursautant à chaque bruit. Mais seuls parvinrent à ses oreilles les battements d'ailes des insectes nocturnes et le bourdonnement des hannetons truffiers au ventre gris qui inspectaient les buissons de champignons. Tout cela, bien sûr, en plus du bruit monotone des gouttes de pluie qui tombaient du ciel.

Les lycoperdons rouges n'éclataient pas la nuit. Mais, dès que le jour parut, la première chose que vit Burl fut une grande gerbe de spores que projetait en l'air une sphère à l'aspect parcheminé. Le jeune homme se leva et jeta un coup d'œil inquiet autour de lui. Tout le paysage était ponctué par les panaches de poudre rouge qui montaient l'un après l'autre. Un ancien habitant de la Terre aurait pu comparer ce spectacle à celui d'un bombardement méthodique. Naturellement, Burl, lui, n'avait aucun point de comparaison.

À une centaine de mètres à peine, gisait le cadavre du hanneton. Il paraissait flasque et recroquevillé. Burl le contempla pensivement. Puis il nota un détail qui le remplit de fierté. Il vit que sa lance s'était enfoncée profondément dans la jointure, entre le cou et le corselet de l'insecte. Même si la poussière rouge n'avait pas achevé l'animal, la pointe de la lance l'aurait fait.

Burl fut, une fois encore, transporté par sa grandiose supériorité. Il constata qu'il était un prodigieux tueur. Comme preuve de sa valeur, il prit les antennes du hanneton et il coupa une grosse patte qu'il emporta pour sa viande. Puis il se souvint qu'il ne savait comment retrouver ses compagnons. Il ignorait totalement de quel côté se

diriger.

Un homme civilisé lui-même aurait été désorienté. Mais il aurait cherché une hauteur d'où il pourrait apercevoir la falaise, cachette de la tribu. Burl n'avait pas encore progressé jusque-là. Sa folle chevauchée de la nuit précédente, il ne l'avait pas voulue et la chasse au hanneton blessé avait été dictée elle aussi par le hasard.

Il ne trouvait pas de solution. Il repartit anxieusement, cherchant de tous côtés, tout en restant à l'affût des dangers et en surveillant les lycoperdons.

Au bout d'une heure de marche, Burl crut reconnaître l'endroit où il se trouvait. Mais il était revenu au hanneton mort. Celui-ci était déjà le centre d'un fourmillement de petits corps noirs qui tiraillaient la dure carcasse et arrachaient de gros morceaux de viande. Ainsi, depuis son départ, le jeune homme n'avait fait que tourner en rond.

Burl repartit en prenant soin d'éviter les endroits qu'il avait déjà vus le matin. Parfois, il traversait de dangereux massifs de champignons. Et parfois des zones relativement dégagées. Il évita plus d'une fois les nuages de poussière rouge. Une profonde anxiété l'emplissait. Il ignorait tous les moyens inventés par les hommes pour s'orienter. Il savait seulement qu'il lui fallait, coûte que coûte, retrouver ses compagnons.

Eux, de leur côté, croyaient Burl mort. La vieille Tama se lamentait d'une voix stridente. Pour la tribu, la nuit signifiait la mort. Lorsqu'ils ne virent pas revenir Burl pour le festin de champignons que Jon et Dor avaient rapportés, ils le cherchèrent. Ils se risquèrent même à appeler timidement dans l'obscurité. Ils entendirent un battement d'ailes immenses, comme si un énorme insecte montait désespérément vers le ciel. Mais ils n'associèrent pas Burl à ce bruit. D'ailleurs, s'ils l'avaient fait, ils n'auraient plus eu aucun doute sur son sort.

Le malaise de la tribu se transforma peu à peu en terreur, puis en désespoir. Qu'allaient-ils faire sans ce chef intrépide pour les guider ? Burl était le premier homme qui se soit fait obéir sur la planète oubliée. Et la soumission de ses compagnons avait été d'autant plus complète qu'elle était une nouveauté. La perte du jeune homme n'en était que plus consternante. Lorsque ses congénères eurent accepté le fait qu'il avait disparu, ils retrouvèrent toutes leurs anciennes craintes.

Ils se tenaient serrés les uns contre les autres et parlaient à voix basse. Ils attendirent en tremblant durant toute l'interminable nuit. Si une araignée chasseresse était apparue, ils se seraient enfuis dans toutes les directions et, sans aucun doute, auraient tous péri. Mais le jour revint. Ils se regardèrent et lurent dans tous les regards la même frayeur. Saya était la plus pitoyable du groupe. Son visage était plus pâle et plus tiré que celui des autres.

Lorsque le jour s'éclaircit, ils ne bougèrent pas. Ils demeurèrent

près des tunnels creusés par les abeilles, serrés les uns contre les autres, chuchotant, surveillant l'horizon dans la crainte des ennemis. Saya refusa de manger. Elle restait immobile, les yeux dans le vide, toute à son chagrin muet. Burl était mort.

Au-dessus de la petite falaise, un lycoperdon rouge brillait dans la lumière du matin. Sa peau dure et tendue résistait à la pression des spores qu'elle contenait. Lentement, à mesure que la matinée s'écoulait, une partie de l'humidité qui conservait l'élasticité de la peau sécha. La substance parcheminée se contracta.

Dans un bruit de déchirement, la peau se fendit. Et les spores comprimées jaillirent vers le ciel.

Les hommes de la tribu hurlèrent et s'enfuirent. La poussière rouge descendait dans leur direction. Ils coururent à perdre haleine. Jon et Tama étaient les plus rapides. Jak, Cori et les autres suivaient de près. Saya, noyée dans son chagrin, traînait derrière eux.

Si Burl avait été là, les choses se seraient passées différemment. Il avait déjà un tel ascendant sur les esprits que, même saisis de panique, les autres auraient cherché à voir ce qu'il faisait. Et lui, il aurait su éviter le nuage fatal qui dérivait lentement, comme il avait su l'éviter durant la nuit.

Saya s'efforçait de suivre les autres. Elle entendit des cris de frayeur sur sa gauche et courut plus vite. Elle passa près d'un fourré de champignons dans lequel quelque chose, soudain, bougea. La panique donna des ailes à la jeune fille. Haletante, elle fuyait au hasard. Devant elle, des lycoperdons rouges émergeaient çà et là au milieu des plantes en forme d'éventail, hautes de quatre mètres, et qui ressemblaient à des éponges.

Saya fit un écart pour se cacher au cas où un animal pourrait la voir. Son pied glissa sur le corps gluant d'une limace. Et elle tomba lourdement. Sa tête heurta une pierre. Elle s'évanouit.

Comme mû par un signal, un lycoperdon éclata au milieu des plantes en éventail. Un nuage épais de poussière rouge monta vers le ciel, s'élargit, ondula et commença à se poser doucement sur le sol. Tout en se posant, il avançait, s'étendant sur les inégalités du terrain. Il fut à cent mètres de Saya, puis à cinquante, puis à trente…

Si un membre de la tribu avait observé la scène, la poussière rouge aurait pu paraître douée d'une intelligence malveillante. Mais, lorsque les bords du nuage de poussière furent à vingt mètres du corps inerte de Saya, une brise se leva. C'était une petite brise vagabonde et capricieuse qui arrêta le nuage rouge, le perturba et l'envoya dans une nouvelle direction. Il contourna Saya. Bien qu'une de ses volutes se fût avancée, comme au ralenti, pour la saisir, elle passa près du corps étendu sans le toucher.

Saya gisait sur le sol, inerte. Sa poitrine se soulevait faiblement.

Une petite flaque de sang s'élargissait près de sa tête.

À quelques mètres de là, trois minuscules champignons vénéneux formaient une sorte de bouquet. Leurs pédoncules étaient si rapprochés qu'ils semblaient ne faire qu'un. Entre deux de ces champignons, deux touffes de fils rougeâtres apparurent, elles s'agitèrent, entrant et sortant, avançant et reculant. Comme rassurées, deux autres antennes suivirent. Puis deux yeux proéminents et un petit corps noir tacheté de rouge. C'était un hanneton, long d'à peine vingt centimètres, un nécrophore ou hanneton fossoyeur. Il s'approcha du corps de Saya et se précipita sur sa peau. Il parcourut son corps d'un bout à l'autre avec une sorte de hâte fébrile. Puis il plongea dans le sol sous l'épaule de la jeune fille. Il creusait hâtivement, soulevant une petite pluie de terre. Il s'enterra et disparut.

Dix minutes plus tard, une petite bête apparut, exactement semblable à la première. Sur ses talons en vint une autre. Chacune d'elles passa une sorte d'inspection hâtive, puis plongea sous le corps inerte.

Bientôt, à côté de Saya, apparut un petit monticule de terre. Puis un autre. Quelques minutes après l'arrivée du troisième nécrophore, un véritable rempart s'était construit tout autour du corps de la jeune fille et suivait exactement son contour. Alors, le corps se mit à s'agiter légèrement, par petites saccades, comme s'il avait voulu s'enfoncer dans la terre.

Les nécrophores étaient des animaux qui exploitaient les cadavres tombés à terre. Ils creusaient pour passer sous leur butin. Ensuite ils se mettaient sur le dos, lançaient leurs pattes en l'air et secouaient le cadavre jusqu'à ce qu'il s'enfonce. Ils répétaient inlassablement ce processus tant que leur trouvaille était installée au niveau du sol. Quand ils l'avaient suffisamment descendue, ils complétaient l'inhumation en rejetant la terre déplacée. Alors, dans l'obscurité souterraine, les nécrophores festoyaient somptueusement, se gorgeant de nourriture et alimentant leurs petits.

Il était rare que les nécrophores trouvent des charognes avant que les fourmis n'aient prélevé leur part. Saya présentait pour eux une occasion magnifique.

La jeune fille respirait doucement et irrégulièrement, le visage tiré par le chagrin de la nuit précédente. Les hannetons, avec une hâte désespérée, pullulaient autour d'elle, creusant le sol de façon à l'enfoncer de plus en plus. Elle descendait lentement, centimètre par centimètre. Deux antennes rouge vif réapparurent. Un hanneton se fraya un chemin vers l'air libre. Il allait et venait, inspectant le travail accompli.

Il plongea à nouveau sous terre. Encore deux centimètres furent creusés. Puis, au bout d'un long moment, deux autres.

Les choses progressaient encore lorsque Burl fit son apparition. Il émergeait d'un bouquet de champignons vénéneux. Il s'arrêta, parcourut le paysage du regard et fut frappé par son aspect familier. En fait, il se trouvait tout près de l'endroit qu'il avait quitté la nuit précédente avant sa folle chevauchée sur le dos du hanneton volant.

Il arpenta le terrain en tous sens et aperçut la falaise qui avait servi d'abri à la tribu. Il s'en approcha, passant à quinze mètres du corps de Saya. Elle était maintenant à moitié enterrée. La terre entassée autour de son corps commençait à retomber sur elle par petits paquets. Une de ses épaules était déjà cachée. Burl passa sans rien voir.

Il se hâtait, cherchant ses repères. Au bout d'un moment, il sut exactement où il se trouvait. Ici, les tunnels des abeilles. Là, un morceau de champignon comestible jeté par ses compagnons dans leur fuite.

Les pieds de Burl remuèrent une fine poussière et il s'arrêta net. Un lycoperdon rouge avait éclaté à cet endroit. Cela expliquait parfaitement l'absence de la tribu. Et Burl en eut des sueurs froides. Il pensa aussitôt à Saya. Il avança lentement pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. C'était bien la cachette. Il retrouva un autre fragment de champignon, il retrouva une lance abandonnée par un homme dans sa fuite. La poussière rouge s'était posée sur la pointe de la lance et sur les fragments de champignon.

Burl revint sur ses pas en prenant soin d'agiter la poussière le moins possible.

Il était fou d'inquiétude pour la tribu et surtout pour Saya.

Le corps de la jeune fille s'enfonçait dans le sol. Une demi-douzaine de ruisselets de terre retombaient sur lui. Dans quelques instants, il aurait complètement disparu.

Burl explorait les buissons de champignons, cherchant ses compagnons. Ils devaient avoir couru pour échapper au nuage de poussière rouge ou être tombés là, un peu plus loin. Burl aurait crié si un intense sentiment de solitude ne l'avait réduit au silence. Il avait la gorge serrée par le chagrin. Il cherchait toujours…

Il entendit alors un bruit. D'un énorme bloc de champignons vénéneux lui parvint le son d'une chute. On écrasait des masses spongieuses.

Burl se retourna. Il eut une vision de cauchemar.

Du fourré, sortait un hanneton monstrueux. Ses sinistres mandibules s'ouvraient. Il avait bien deux mètres de long. Il était soutenu par six pattes tordues terminées en dents de scie. Ses yeux énormes fixaient l'univers d'un regard soucieux. Il avançait d'un air décidé, avec des cliquetis et des claquements, comme une machine hideuse.

Burl s'enfuit aussitôt, courant droit devant lui.

Il y avait une petite dépression dans le sol. Burl ne s'écarta pas mais prit son élan. Au moment où il sautait, il vit, sous lui, Saya inerte et sans défense qui s'enfonçait lentement dans la terre.

Le jeune homme fut pris d'une angoisse affreuse. Derrière lui arrivait la mort certaine sous la forme du hanneton carnivore. Et Saya qu'il aimait allait disparaître sous terre.

Ce ne fut peut-être que la rage, ou le désespoir, ou un banal coup de folie, qui le fit agir irrationnellement. Mais les sentiments qui élèvent les humains au-dessus de la bête ne sont que partiellement raisonnables. La plupart des émotions humaines, et en particulier les émotions dignes d'éloges, ne peuvent être justifiées par la raison. Bien peu d'actions héroïques partent d'un raisonnement logique.

Burl prit sa décision en un quart de seconde, alors qu'il était encore en l'air. Il tournoya sur lui-même en touchant terre. Et il brandit sa lance. Dans sa main gauche, il tenait la patte du hanneton qu'il avait tué la nuit précédente, hanneton tout semblable à celui qui s'avançait vers lui en cliquetant. Avec un hurlement de défi, Burl lança la patte sur le monstre.

Le projectile arriva au but. Et, certainement, il fit mal. Le hanneton saisit férocement la patte et l'écrasa. Elle était pleine de viande sucrée et juteuse. Le hanneton la dévora. Il avait oublié l'homme qu'il avait eu l'intention de tuer. Il croquait la patte de son cousin ou de son frère. Lorsqu'il eut terminé, le hanneton fit demi-tour et repartit lourdement pour explorer un autre fourré de champignons. Il semblait considérer qu'un ennemi avait été mis hors de combat et dévoré, et que la vie normale pouvait reprendre.

Alors seulement, Burl se baissa et tira Saya de la tombe que les nécrophores s'étaient donné tant de mal pour creuser. De la terre tomba de ses épaules, de son visage et de son corps. Trois petits hannetons tachetés de noir et de rouge, terrifiés, détalèrent précipitamment.

Burl emporta Saya et la déposa sur un lit de terre molle pour pleurer sa mort.

Burl en savait plus sur les mœurs des insectes que n'importe qui d'autre, où que ce soit, y compris les membres du Service écologique qui avaient peuplé la planète inconnue. Cependant, il restait un sauvage ignorant. Et, pour lui, l'inconscience de Saya était la mort même. Un grand chagrin muet l'envahit. Il étendit le corps avec douceur et il pleura. Il avait été si content de lui-même parce qu'il avait tué un hanneton volant ! Sans la mort apparente de Saya, il aurait été insupportable d'orgueil, car il avait mis en fuite un autre hanneton. Mais maintenant, il n'était plus qu'un jeune homme au cœur brisé, terriblement humain.

Longtemps après, Saya ouvrit les yeux et regarda autour d'elle avec ahurissement.

Les deux jeunes gens couraient un énorme danger car ils avaient oublié le reste du monde. Remplie d'un bonheur encore étonné, Saya reposait contre l'épaule de Burl. Il lui racontait ses aventures, comment, croyant tuer un phalène, il avait frappé un hanneton volant, comment celui-ci l'avait emporté dans les airs, comment il avait cherché la tribu et comment il l'avait retrouvée elle, Saya, apparemment sans vie. Saya contemplait le jeune homme d'un regard rempli de chaleur et de fierté. Mais lui, il fut subitement frappé par l'utilité extraordinaire de sa dernière découverte. On pouvait se défendre contre les attaques des insectes en leur jetant de la viande. Les insectes étaient si stupides qu'en fait, n'importe quel objet lancé assez vite pourrait leur servir de victime à la place d'un homme pourchassé.

Un chuchotement timide tira le jeune couple de ses rêves. C'était Dik. Debout à quelques pas de Burl et de Saya, il les fixait de ses yeux écarquillés. Il semblait convaincu de voir des morts vivants. N'importe quel geste brusque l'aurait fait déguerpir instantanément. Trois ou quatre autres têtes apparurent entre les champignons. Les nouveaux venus aussi semblaient terrifiés. Le vieux Jon était prêt à prendre la fuite.

La tribu était revenue à sa cachette antérieure pour s'y rassembler. Tous, ils avaient cru Burl et Saya morts. Ils avaient accepté leur sort avec leur fatalisme habituel. Et maintenant, ils semblaient ne pas croire leurs yeux.

Burl les appela, heureusement sans arrogance. Dik et Tet sortirent craintivement de leurs cachettes. Les autres suivirent les jeunes gens. La tribu forma un demi-cercle apeuré autour du couple. Burl parla de nouveau. Cori osa s'approcher de lui et le toucher. Aussitôt, ils se mirent tous à babiller dans leur langage rudimentaire. Des exclamations émerveillées et des questions fusèrent de toutes les bouches.

Pour une fois, Burl fit preuve de bon sens. Au lieu de faire un long récit de ses exploits, il se borna à jeter devant lui les longues antennes effilées du hanneton. Les autres les contemplèrent et comprirent d'où elles provenaient.

Ensuite Burl ordonna sèchement à Dor et à Jak de faire un siège de leurs mains pour porter Saya. Elle était affaiblie par sa chute et la perte de sang qui l'avait suivie. Les deux hommes avancèrent humblement et obéirent. Alors Burl donna l'ordre de reprendre la marche.

Ils avancèrent plus lentement que les jours précédents. Burl marchait devant le groupe, attentif à toute menace de danger. Il avait

plus que jamais confiance en lui. Ce n'était évidemment pas pleinement justifié. Jon reprit la lance qu'il avait lâchée. Le petit groupe se trouva bientôt hérissé d'armes. Mais maintenant Burl savait que ces armes seraient vite jetées si elles devenaient encombrantes et qu'il était nécessaire de fuir.

Tout en ouvrant la marche, Burl s'efforçait de penser en chef. Jusqu'à présent, il avait appris à ses compagnons comment tuer des fourmis pour les manger. Il les avait lancés à l'attaque des larves et des papillons qui pullulaient sur les choux géants. Mais jamais les hommes de la tribu n'avaient encore délibérément fait face, comme lui, à un véritable danger. C'était là une lacune que le jeune homme se devait de combler au plus tôt.

L'occasion qu'il cherchait se présenta le soir même. À l'ouest, les lourds nuages commençaient tout juste à revêtir les somptueuses couleurs annonciatrices du crépuscule quand un bourdon, qui regagnait son nid souterrain, passa bruyamment à une dizaine de mètres au-dessus de leur tête. Levant les yeux, la petite troupe distingua nettement les brosses de l'apidé, chichement garnies de pollen. L'insecte volait lourdement. Ses ailes transparentes étaient presque invisibles dans l'air du soir.

Le visage de Burl se crispa soudain. Une guêpe à la taille fine, qui se tenait en embuscade dans un buisson de moisissures fétides, venait de bondir.

Le bourdon fit un écart pour tenter de s'échapper. Mais la guêpe le gagnait de vitesse. Le bourdon esquiva encore. Il mesurait près d'un mètre cinquante – à peu près la taille de la guêpe –, mais il était plus lourdement charpenté et ne possédait pas les mêmes pointes de vitesse. À deux reprises, il parvint à éviter les descentes en piqué de son adversaire mieux taillé pour la course. Mais, la troisième fois, les deux insectes s'agrippèrent en vol, à quelques mètres à peine à la verticale des humains.

Ils perdirent de l'altitude en tournoyant – horrible enchevêtrement de membres mordus, torturés, déchiquetés – avant de s'écraser ensemble sur le sol où, roulant dans la poussière, ils poursuivirent la lutte. Se contorsionnant en tous sens, le bourdon faisait des efforts désespérés pour planter son aiguillon barbelé dans le corps souple de son adversaire.

Mais, après quelques instants de confusion, la guêpe prit le dessus et, plaçant avec une habileté diabolique sa victime dans la position qui lui convenait, elle arqua son corps. Et son aiguillon acéré plongea…

Le bourdon fut tué sur le coup, comme frappé par la foudre. La guêpe avait piqué à l'endroit de la nuque par où passent tous les nerfs. C'était du grand art. Mais, étant donné les intentions ultérieures de la guêpe, elle ne pouvait frapper que là – et pas ailleurs.

À voix basse, Burl se mit à distribuer des ordres à ses compagnons. Il savait – comme les autres – ce qui allait se passer maintenant. Quand la suite logique du meurtre commença à se dérouler, il s'avança tandis que ses amis le suivaient en tremblant. En fait, on ne pouvait rêver entreprise moins dangereuse – mais la simple perspective d'attaquer une guêpe avait déjà de quoi faire dresser les cheveux sur la tête.

Le second acte du drame était abominable. Les guêpes, normalement, sont carnivores, mais on était à la saison où elles élèvent leurs jeunes. Il y avait obligatoirement du miel dans le jabot du bourdon. Si le lourd insecte était parvenu à son nid, il aurait dégluti le liquide sucré pour en nourrir ses larves. Seulement, autant ce miel est favorable à la croissance des jeunes bourdons, autant il devient poison mortel pour les larves de guêpes. Il convenait donc que la guêpe vide le jabot de son contenu avant de transporter la carcasse du bourdon qui, elle seule, servirait de nourriture à la jeune larve de la prédatrice. Et, merveille de la nature, la guêpe qui, durant tout le reste de l'année, aurait méprisé semblable aliment, en était folle à cette période précise.

Renversant le corps flasque de sa victime, elle entreprit de l'écraser pour en faire sortir le miel. C'était dans ce but qu'elle avait frappé les centres nerveux : le cadavre était ainsi parfaitement malléable, prêt à toutes les manipulations.

Et le bourdon vomit effectivement son miel que la guêpe, ivre d'extase, se mit à boire avec délectation au fur et à mesure qu'il coulait. Plus rien au monde ne comptait pour elle que ce nectar dont elle s'enivrait.

Burl et ses compagnons ne perdirent pas de temps. Les armes de fortune entrèrent en action, transperçant l'insecte de part en part dans un affreux bruit de cuirasse fracassée. Un coup de Burl, particulièrement bien ajusté, coupa même la guêpe en deux au niveau de la taille.

Mais même dans la mort, la bouche de la guêpe resta rivée à celle du bourdon, comme si elle comptait s'abreuver du miel de son ennemi pour l'éternité.

Burl se redressa et regarda fièrement ses compagnons. C'était maintenant des hommes qu'il avait devant lui !

Ce soir-là, juste au moment du coucher du soleil, la tribu parvint au sommet d'un petit monticule. Depuis une heure, ils faisaient marches et contremarches pour éviter les nuages de poussière rouge. À un moment, ils avaient failli être encerclés par trois éclatements de spores meurtrières. Ils n'avaient réussi à s'échapper que grâce à une course éperdue.

Mais maintenant qu'ils pouvaient voir le paysage qui s'étendait

devant eux, ils eurent le sentiment que tous ces efforts avaient été inutiles. Leur route allait traverser une plaine large d'environ six kilomètres et que les lycoperdons coloraient d'un rouge brique. Cette plaine n'était pas seulement dangereuse, elle était fatale. Or, elle s'étendait à perte de vue dans toutes les directions. Très loin à l'horizon, dans la brume, Burl aperçut le reflet d'une eau courante.

Sur la plaine elle-même, les spores flottaient comme un brouillard. Sans cesse se produisaient de nouveaux éclatements. Il y avait des millions de plantes meurtrières.

Effarée, la tribu pensait au danger mortel que présentait une marche à travers ce paysage maudit.

Avancer, c'était mourir à coup sûr.

Seulement ce serait un suicide que de tenter de revenir en arrière.

8

Burl réussit à garder ses compagnons vivants jusqu'à la tombée de la nuit. La troupe marcha très lentement. Burl avait placé des guetteurs qui observaient tous les points de l'horizon. Sur leurs avertissements criés d'une voix stridente, ils changèrent quatre fois de direction. Les adultes aidaient les enfants à éviter la poussière rouge.

Enfin, lorsque la nuit descendit sur la plaine, ils s'arrêtèrent. Burl avait un plan. Il allait conduire ses compagnons à travers les lycoperdons dès que la pluie nocturne aurait duré assez longtemps pour faire tomber la poussière rouge et transformer en boue inoffensive les spores répandues sur le sol.

C'était une entreprise d'une telle folie qu'aucun homme civilisé ne l'aurait tentée. Il n'y avait pas d'étoiles pour se guider, ni de compas pour indiquer la route. Il n'y avait aucune lumière, aucune possibilité de maintenir une ligne droite dans l'obscurité. Il fallait se fier à la chance dans cette tentative qui était peut-être la plus folle que des humains aient jamais acceptée de risquer.

Pour suppléer à leurs sens défaillants, ils utilisèrent les longues antennes d'un hanneton. Quand ils entrèrent en file dans la plaine rouge, Burl, qui marchait en tête, balaya le chemin avec une des antennes plumeuses. Saya, qui ne le quittait pas, l'aidait dans cette tâche avec l'autre antenne. La tribu suivait. Ils se tenaient tous par la main.

Le ciel était complètement noir. Mais, dans une plaine, l'obscurité n'est jamais totale. Et puis, il y avait des phosphorescences, des champignons qui répandaient leur propre luminosité, des rouilles qui brillaient faiblement. Il n'y avait ni lucioles ni vers luisants pour éclairer la petite troupe. Tous étaient morts. Mais il n'y avait pas non plus d'ogres pour lui donner la chasse. Ils avançaient lentement, en une seule colonne, à travers les lycoperdons rouges. Au bout d'une demi-heure, Burl lui-même doutait de suivre la ligne qu'il s'était tracée. Une heure plus tard, tous se disaient avec désespoir qu'à l'aube ils se trouveraient au milieu de la poussière rouge qui leur rendrait l'air irrespirable. Ils n'en continuaient pas moins d'avancer.

À un moment donné, ils reniflèrent l'odeur pénétrante des choux. Suivant leur odorat, ils ne tardèrent pas à atteindre un taillis de ces végétaux géants que les moisissures parasitant leurs feuilles faisaient luire faiblement dans la nuit. Et, pour la première fois depuis des heures, ils virent des créatures vivantes : d'énormes chenilles qui dévoraient inlassablement afin de tuer le temps en attendant l'heure de la métamorphose. Burl les aurait volontiers insultées dans sa rage de voir qu'elles étaient – croyait-il – immunisées contre la mort rouge.

Et elles l'étaient, en quelque sorte : l'épaisse fourrure qui les revêtait, particulièrement dense au niveau des évents par lesquels elles respiraient, faisait office de filtre et retenait les spores empoisonnées.

Un jour, peut-être, les hommes auraient-ils l'idée de détacher leur pagne de fourrure et de le rouler devant leur nez. Mais ce moment-là n'était pas encore arrivé.

Cependant, avec la docilité du désespoir, la tribu suivit Burl pendant toute la nuit. Lorsque le ciel commença à pâlir à l'est, elle se résigna passivement à la mort. Dans la lumière grise du petit matin, Burl, harassé, regarda autour de lui. On se trouvait dans une petite clairière circulaire, entièrement environnée des redoutables lycoperdons. Il ne faisait pas encore assez clair pour que les couleurs soient visibles. Le sol était recouvert de boue. On n'entendait aucun bruit. Un léger soupçon de l'odeur chaude et poivrée des spores flottait dans l'air.

Burl fut pris d'un amer découragement. Bientôt les nuages de poussière commenceraient à se déplacer, la brume rougeâtre se formerait autour d'eux…

Soudain, le jeune homme leva la tête et poussa un cri de joie. Il avait entendu un bruit d'eau courante.

Ses compagnons le regardèrent avec un espoir naissant. Comme, sans un mot, Burl se mettait à courir, ils le suivirent. Ils hâtèrent le pas en l'entendant pousser un hurlement de triomphe. Ils traversèrent un fouillis de plantes fongoïdes et se trouvèrent sur le bord d'une large rivière. C'était l'eau que Burl avait vu briller la veille à l'horizon.

Une fois déjà Burl avait descendu une rivière en flottant sur un radeau de champignon. Ce voyage avait été involontaire. Le cœur désolé, Burl avait été emporté loin de Saya et de sa tribu. Mais, ce matin-là, il fixa le courant rapide avec ravissement.

Le jeune homme observa le bord de la rivière à droite et à gauche. Par endroits, le rivage formait un à-pic et des champignons s'avançaient par paliers au-dessus de l'eau. Burl s'affaira. Il frappa de sa lance les cryptogames les plus durs et s'efforça de les détacher. Les hommes le regardaient sans comprendre. Mais il leur donna l'ordre de faire comme lui.

Bientôt, deux douzaines de champignons, légers et fermes comme du liège, furent alignés le long de l'eau. Burl expliqua ce qu'il voulait en faire. Mais, tout de suite, Dor protesta. Les autres en firent autant. Ils avaient peur de se séparer de Burl. S'ils pouvaient embarquer sur le même radeau que lui, ce serait différent. À l'idée d'une séparation, la vieille Tama se plaignit d'une voix aiguë. Jon tremblait à cette seule pensée.

Burl jeta un regard inquiet vers le ciel. Le jour approchait rapidement. Bientôt les lycoperdons éclateraient. Ce n'était pas le

moment de discuter. Mais Saya parla doucement au jeune homme.

Burl accepta le grand sacrifice qu'elle lui demandait. Il ôta de ses épaules sa somptueuse cape veloutée. Il la déchira en une douzaine de morceaux irréguliers, en suivant les tendons qui avaient renforcé l'aile du phalène. Il planta sa lance verticalement dans le plus grand radeau. Les autres l'imitèrent. Et des filins improvisés joignirent les champignons les uns aux autres.

Quelques minutes plus tard, une petite flottille dansait dans l'eau. Un par un, Burl installa ses compagnons. Il leur donna des instructions sévères. Puis il poussa les flotteurs au large. Le train de radeaux s'écarta lentement de la rive et fut pris par le courant. Burl et Saya étaient assis sur le même morceau de champignon. Les autres, confiants, mais effrayés, les suivaient.

La brume de l'aube se leva. Des colonnes de poussière rouge jaillirent de la plaine. Mais les radeaux instables descendaient rapidement la rivière, dansant et tournoyant dans le courant, portant des passagers aux yeux écarquillés qui fixaient les rives avec étonnement.

Au bout de huit à dix kilomètres, les vesses-de-loup rouges devinrent moins nombreuses. D'autres formes de végétation les remplacèrent. Des moisissures et des rouilles couvraient le sol comme une herbe. Des champignons vénéneux exhibaient leurs têtes rondes et crémeuses. On voyait des plantes étranges, informes, et qui imitaient des arbres au tronc gonflé. Un des hommes aperçut la silhouette monstrueuse d'une tarentule.

Tout le long d'une interminable journée, ils descendirent avec le courant. Les insectes, dont on n'avait pas rencontré un seul type dans la plaine de mort, redevenaient abondants. Des abeilles bourdonnaient à nouveau au-dessus d'eux, avec des guêpes et des libellules. Des moustiques de dix centimètres apparurent. Il fallut les chasser à grands coups de lance. Des hannetons étincelants volaient lourdement. Des mouches de toutes les teintes métalliques possibles voletaient partout. Des papillons énormes dansaient, comme transportés d'extase du simple fait qu'ils étaient vivants.

Les mille et une forme de la vie des insectes volaient, rampaient, nageaient et plongeaient sous les yeux des passagers des radeaux. Les dytiques montaient paresseusement à la surface de l'eau pour attraper d'autres insectes. Les phryganes flottaient dans les tourbillons et les remous.

Le jour s'écoula. Les rives défilèrent. Les gens de la tribu mangèrent leurs provisions et burent à la rivière. Lorsque l'après-midi vint, les berges s'abaissèrent et le courant diminua. Les rives devinrent imprécises. La rivière se fondit en un vaste marais d'où montait un murmure continu.

La couleur de l'eau semblait s'assombrir au fur et à mesure qu'une vase noirâtre remplaçait l'argile qui en avait jusque-là formé le lit. D'énormes choses vertes apparurent bientôt, qui ne dérivaient pas avec le courant. C'étaient les feuilles de nénuphars qui, avec les choux et quelques rares végétaux, étaient parvenus à s'acclimater à ce milieu voué aux champignons et aux moisissures. Larges de quatre à cinq mètres de diamètre, elles auraient aisément supporté le poids de Burl et des membres de sa tribu.

Les nénuphars se firent bientôt si nombreux que seul un mince filet d'eau permettait aux embarcations de se frayer un passage à travers ces kilomètres de feuilles flottantes d'où émergeait çà et là une fleur gigantesque, répandant des flots de parfum d'une intensité quasi insoutenable.

Des coassements d'un volume sonore inimaginable ne tardèrent pas à se faire entendre sur les deux rives. Ils émanaient de grenouilles de trois mètres de long, qui proliféraient dans la région. Burl et ses compagnons allaient bientôt les voir, géants verts immobiles, la gueule ouverte dans un coassement qui semblait ne pas devoir connaître de fin.

Ici, dans les marais, il y avait une telle profusion d'insectes que les meilleurs terrains de chasse connus des humains semblaient autant de déserts en comparaison. Des myriades de moucherons, d'à peine dix centimètres, frôlaient la surface, comme amoureux de leur propre reflet.

Sur leurs radeaux improvisés, les membres de la tribu s'emplissaient les yeux de toutes les nouveautés qu'ils découvraient, émerveillés. Lorsque la rivière se scinda en plusieurs bras, ce paysage devint déroutant, rien n'y était familier. Il n'y poussait pas de champignons, mais des moisissures et aussi des roseaux, des massettes dont les tiges hautes comme des arbres dominaient l'eau d'une quinzaine de mètres.

Au bout d'un certain temps, les cours d'eau se rejoignirent de nouveau. Des petites collines se dessinèrent à travers la brume plus épaisse. La rivière se coula entre leurs flancs. Elle s'engagea dans une gorge à travers des montagnes. Les radeaux continuèrent à descendre en tournoyant dans la passe étroite aux parois abruptes. L'eau était devenue pure et transparente.

Au-dessus de la gorge, une araignée avait accroché sa toile qui traversait l'abîme comme un pont sur une largeur de cent cinquante mètres. Les passagers des radeaux aperçurent l'araignée, d'une taille monstrueuse même pour son espèce. Son ventre gonflé avait plusieurs mètres de diamètre. Elle resta suspendue, immobile au centre de son repaire, tandis que les hommes passaient sous elle.

Enfin les montagnes s'écartèrent et la tribu se trouva dans une

vallée. On ne voyait plus la moindre trace des lycoperdons. Les hommes abordèrent la rive pendant qu'il faisait encore jour et les radeaux furent amarrés.

L'obscurité tomba avant que la tribu ne puisse explorer les lieux. Par prudence, Burl et ses compagnons se cachèrent jusqu'au matin dans un massif de champignons. Les bruits de la nuit leur étaient parfaitement familiers. Seul, le crissement des grandes sauterelles vertes était plus grave que sur les basses terres qu'ils avaient quittées. Cela tenait au fait qu'ici, les végétaux dominant nettement les fongoïdes, ces herbivores avaient pu s'épanouir davantage. D'innombrables lucioles lançaient leurs feux dans la pénombre, ce qui indiquait que les escargots dont elles faisaient leur ordinaire devaient pulluler sur ces nouveaux territoires. Les hommes pourraient tirer profit de la chair succulente de ces gastéropodes – mais l'instinct de prédateur ne s'était pas encore complètement réveillé chez eux.

Depuis quelques jours, leur vie avait bien changé. Ces hommes n'étaient plus la vermine traquée qu'ils avaient été jusqu'alors. Ils avaient appris l'usage des armes. Ils avaient appris aussi à tuer pour se nourrir. Et même à tuer pour faire preuve de courage. Dans une certaine mesure, ils étaient tous en train d'acquérir les qualités de Burl. Cependant, ils étaient en retard sur lui… et lui-même avait encore bien du chemin à faire.

Le lendemain, les gens de la tribu explorèrent leur nouveau territoire avec une témérité qui aurait été inimaginable quelques semaines plus tôt. Ils se trouvaient dans une vallée qui se terminait par un marais. Au delà de ce marais, il y avait la mer. Mais la curiosité des hommes ne les emmena pas jusque-là. Ils n'exploraient pas pour s'instruire, mais dans un but strictement pratique. Burl découvrit dans le sol une grande trappe, indice certain de la présence d'une araignée. Le jeune homme estima qu'il faudrait bientôt s'occuper du monstre. Mais il ne savait pas encore comment procéder.

Ses compagnons étaient en train de devenir rapidement une tribu d'hommes. Cependant, ils avaient encore besoin que Burl pense pour eux. Guidés par lui, ils explorèrent leur nouvel environnement. La plus proche fourmilière se trouvait à des kilomètres. C'était une bonne chose. Cela signifiait que les groupes de fourmis qu'on rencontrerait seraient des avant-gardes plutôt que des ouvrières. Ainsi, la fourmilière deviendrait une source de petites proies. Dans la région poussaient de nombreux choux géants. On y trouverait de grosses limaces sans défense que l'on pourrait tuer avec les lances si besoin était. Enfin, il y avait partout des champignons comestibles.

La vallée n'était cependant pas sans présenter certains dangers. Ainsi, les hommes aperçurent de loin des mantes religieuses adultes, aussi grandes que des girafes. Pourtant, si l'on parvenait à éviter ces

mantes religieuses, les araignées et les hannetons carnivores, si l'on réussissait à se dissimuler la nuit aux yeux des araignées mâles qui interrompaient leurs ébats amoureux pour tout dévorer sur leur chemin, eh bien, on pourrait mener une existence tout à fait confortable dans le nouveau domaine.

Pendant quelques jours, les hommes de la tribu eurent l'impression d'avoir découvert une sorte d'éden. Il n'y avait pas trace de lycoperdons. Il y avait de quoi manger. N'importe qui pouvait circuler tranquillement sans crainte d'être dévoré. C'était vraiment le paradis. Jon avait le ventre plein à éclater. Tama elle-même ne grommelait plus. Tet et Dik devinrent de très habiles chasseurs de fourmis. Dor avait trouvé une lance magnifique et se livrait à un entraînement sérieux.

En fait, cet état de choses était déplorable ! Il n'est pas bon pour les humains de se sentir en sécurité et de vivre dans le contentement. Les hommes ne progressent que grâce au besoin ou à la crainte.

Les compagnons de Burl sombrèrent dans une léthargie béate. Ils ramassaient de quoi manger, puis se cachaient jusqu'à ce qu'ils aient tout consommé. Ils ne se déplaçaient que pour chercher leur nourriture. Et ils n'avaient pas besoin d'aller loin. La tribu rétrogradait. Les chasseurs oublièrent de prendre leurs nouvelles lances ou leurs massues. Dans ce milieu particulièrement favorable, les hommes se transformaient de nouveau en gibier impuissant.

Quant à Burl, il était furieux. Il avait connu une véritable adulation. Or, on l'aimait encore, bien sûr, mais l'adulation avait disparu. Saya elle-même…

Un changement s'était opéré en Saya. Lorsque Burl s'était conduit en chef, elle l'avait regardé avec vénération. Maintenant qu'il était un homme comme les autres, elle était devenue coquette. Or, Burl était un être humain d'un caractère particulièrement direct. Il était capable de commander, mais non d'intriguer. Il était vaniteux, mais se trouvait désarmé devant une situation romanesque. Lorsque Saya s'avisa malicieusement de rester avec les autres femmes de la tribu, Burl crut qu'elle le fuyait. Lorsqu'elle se déroba et ne lui adressa plus la parole, il s'imagina qu'elle ne voulait plus de sa compagnie et il se fâcha.

Il y avait une semaine que la tribu habitait la nouvelle vallée. Un beau jour, Burl, plein d'amertume, partit tout seul. Il était sans doute poussé par une rancune enfantine. Il avait été le grand homme de la tribu. Et maintenant, il n'était plus si grand parce qu'on n'avait pas besoin de ses qualités particulières. Aussi, dans un accès de mauvaise humeur, il partit. Il avait peut-être l'intention inconsciente de punir les autres de leur indifférence.

Le jeune homme portait toujours lance et massue. Mais son costume avait perdu de sa splendeur. Sa cape avait disparu. Les

antennes de phalène qu'il portait sur le front étaient si dépenaillées qu'elles étaient ridicules.

Le jeune homme parvint aux pentes qui limitaient la vallée. Elles ne présentaient pas d'intérêt. Il trouva une vallée plus petite dans laquelle une araignée à labyrinthe avait construit son repaire luisant. Burl regarda la bête avec mépris. Il pouvait la tuer s'il le voulait, en la frappant à travers les parois de son nid soyeux.

Il aperçut aussi des mantes religieuses. Il tomba même une fois sur l'extraordinaire nid de la tribu des mantes. C'était une énorme masse d'écume en forme de feuille, sécrétée par la mère et dans laquelle elle pondait ses œufs.

Il trouva une chenille enveloppée dans son épais cocon et, désœuvré, l'étudia avec soin. Il alla même, au prix de grandes difficultés, jusqu'à déchirer la matière soyeuse et à en dérouler quelques mètres. S'il avait réfléchi, il se serait rendu compte qu'il avait là de la corde et qu'il pouvait en tisser des pièges et des filets semblables à ceux des araignées.

Mais, encore une fois, il n'était pas là pour faire des découvertes – seulement pour manifester sa mauvaise humeur à l'égard du reste de la tribu.

Burl croisa une mante religieuse de plus d'un mètre qui leva ses pattes de devant et attendit, immobile, qu'il passe à sa portée. Il fut tenté de la combattre. Mais sa lance aurait été peu pratique contre un adversaire si mince. Quant à sa massue, elle n'aurait pas été assez rapide pour parer les mouvements vifs de l'insecte.

Burl s'ennuyait. Il chassa des fourmis. Avant la tombée de la nuit, il en avait tué trois. Il accrocha les trois carcasses à sa ceinture.

Au coucher du soleil, Burl tomba sur une autre mante religieuse, éclose depuis peu. C'était presque une embuscade. Le jeune monstre, immobile, attendait que l'homme passe près de lui.

Burl tenta une expérience. L'horrible petite bête arrivait à la hauteur de ses épaules. Elle pouvait être un antagoniste mortel. Burl lui jeta une fourmi.

La bête frappa si vite que le geste de ses avant-bras fut invisible. Puis, ignorant Burl, elle dévora la fourmi.

Le jeune homme venait de faire là une expérience qui pouvait se révéler d'une extraordinaire utilité.

Le second jour de son voyage errant, Burl fit une rencontre qui le terrifia. C'était une araignée chasseresse, une femelle noire, la grande tarentule américaine.

Lorsque Burl aperçut la bête, il blêmit.

L'araignée était un véritable géant. Ses pattes avaient plusieurs mètres de long. Ses crochets à venin, acérés comme des aiguilles, étaient longs de près d'un mètre. Ses yeux étincelaient d'une insatiable

et démente soif de sang. Sa présence était dix fois plus meurtrière pour les humains, comme d'ailleurs pour les autres êtres vivants de la vallée, que ne l'aurait été celle d'un tigre du Bengale lâché dans une rue terrestre.

En outre, la tarentule apportait à sa suite un désastre pire encore.

En effet, elle traînait une poche à œufs plus grosse que son propre corps. Elle remorquait son fardeau au moyen de deux cordes soyeuses. Elle allait le transporter et le protéger jusqu'à l'éclosion des œufs. Et alors, quatre ou cinq cents petits monstres seraient lâchés dans la vallée…

Dès l'instant de leur éclosion, ils seraient aussi meurtriers que leur mère. Leur corps aurait la dimension d'un poing d'homme. Avec leurs pattes de trente centimètres, ils pourraient faire des bonds de deux mètres. Leurs petits crochets à venin seraient aussi venimeux que ceux de leur mère. Tout comme l'horrible monstre gris qui les avait engendrés, ils manifesteraient une haine démente des autres formes de vie.

Abandonnant tout autre projet, Burl repartit vers sa tribu. Il apportait des nouvelles qui présentaient l'avantage de le rendre à nouveau indispensable. Cependant, il aurait mille fois préféré échanger ce plaisir contre l'absence de la tarentule. La vallée n'était plus un paradis : la tribu devait s'enfuir ou périr.

Burl avertit ses compagnons de l'arrivée de la tarentule. Ils l'écoutèrent en écarquillant les yeux. Mais ils ne comprirent pas du tout le danger. Un péril éloigné ne représentait rien pour eux. Lorsque Burl leur intima avec insistance l'ordre de le suivre pour recommencer un nouveau voyage, ils inclinèrent la tête d'un air gêné, mais ils se glissèrent dehors. Burl ne réussit pas à rassembler la tribu. Il y en avait toujours qui se cachaient et qu'il fallait chercher. Pendant ce temps, ceux qu'il avait réunis disparaissaient avant son retour.

On vécut dans la vallée des jours de grande lumière et de meurtre, des nuits de pluie lente et de mort. Sous le banc des nuages, les grands insectes commettaient des atrocités les uns envers les autres, puis se repaissaient benoîtement de leurs victimes. Des parents prévoyants paralysaient d'autres insectes qu'ils laissaient en vie et sans défense pour servir de nourriture à leurs petits. Les humains étaient indifférents à ces choses. Ils étaient inquiets. Mais, comme il est naturel aux hommes, ils ne voulaient pas croire au pire avant que le pire ne survienne.

Quinze jours après l'installation de la tribu dans la vallée, l'événement tant redouté se produisit.

La première lueur grise de l'aube trouva le groupe des humains tremblant de terreur. Les œufs du monstre gris étaient éclos. La vallée semblait grouiller de petits démons qui tuaient sans relâche, même

lorsqu'ils ne pouvaient pas se nourrir de leurs victimes. Lorsque deux d'entre eux se rencontraient, ils se battaient avec fureur et le vainqueur dévorait le vaincu. Ils étaient trop petits et trop rapides pour qu'on puisse les combattre avec des lances ou des massues.

Aussi les humains désespérés attendaient-ils la mort. Ils avaient passé la nuit en plein air, de peur d'être bloqués dans les fourrés qui les avaient protégés jusque-là. Maintenant, ils étaient à découvert et l'énorme assassin gris pouvait les apercevoir.

Le monstre apparut. Une jeune fille l'aperçut et poussa un hurlement. Mais lui n'avait pas repéré les hommes. Ces derniers virent la tarentule sauter sur une chenille aux couleurs vives et la tuer. Ainsi, la vallée, ce paradis, était condamnée à devenir un charnier.

Alors, Burl, se secoua. Il avait été furieux quand il avait quitté ses compagnons pour faire son voyage. Et plus furieux encore à son retour, lorsque les gens de la tribu avaient refusé de lui obéir. Il était resté auprès d'eux, se drapant dans une dignité offensée, gardant un silence irrité et refusant systématiquement de répondre à la moindre avance, même venant de Saya. Ce comportement de Burl était assez puéril. Mais ses compagnons étaient semblables à des enfants. Et c'était pour lui la meilleure façon de se faire comprendre.

Les autres tremblaient, trop désespérés pour s'enfuir, tandis que le monstre hirsute festoyait à huit-cents mètres de là. Outre Burl, il y avait six hommes et sept femmes, le reste étant des enfants qui s'échelonnaient, des adolescents à un petit bébé. Ils pleurnichaient. Saya, oubliant maintenant toute coquetterie, jeta à Burl un regard implorant. Les autres se lamentèrent plus bruyamment. Ils avaient atteint un tel degré de désespoir qu'ils auraient pu attirer le monstre par leurs sanglots.

C'était le moment psychologique.

— Venez ! leur dit Burl d'un ton sévère.

Il prit Saya par la main et partit. Il n'y avait qu'une seule direction dans laquelle un être humain pouvait songer à s'enfuir à ce moment, c'était celle qui tournait le dos à l'affreuse mère des monstres. C'était la muraille qui limitait la vallée.

Avec Saya, Burl commença son ascension.

Avant qu'ils aient parcouru dix mètres, Dor parla à sa femme. Avec leurs trois enfants, ils suivirent Burl. Cinq mètres encore et Jak, fiévreusement, entraînait sa famille sur les pas du couple. Le vieux Jon, toujours essoufflé, se précipita. Cori suivit le mouvement. Elle portait ses plus jeunes enfants dans ses bras et poussait les autres devant elle.

Quelques secondes encore, et toute la tribu était en marche.

Burl avançait, conscient de la présence des autres derrière lui, mais affectant de les ignorer. Le groupe continuait à le suivre

uniquement parce qu'il avait commencé à le faire. Dik, à qui la terreur avait fait perdre son arrogance d'adolescent, fixait d'un air envieux l'arme que tenait Burl. Il aperçut quelque chose qui était à moitié enfoui dans la terre. Après avoir jeté un coup d'œil apeuré derrière lui, il alla regarder l'objet de plus près. C'était un fragment de la cuirasse d'un hanneton-rhinocéros. Tet rejoignit son ami pour l'aider à tirer sur le morceau de cuirasse. Les deux jeunes gens montraient beaucoup de courage en s'attardant dans leur fuite pour se procurer des armes.

Les fugitifs laissèrent bientôt derrière eux un laiteron. Souffreteux, il ne s'élevait guère à plus de sept mètres et sa base était déjà infestée de teignes et de rouilles. Des fourmis guerrières, venues spécialement en procession d'une fourmilière voisine, en parcouraient le tronc afin d'y déposer des pucerons producteurs de miellat aux endroits les plus favorables. Mais une larve de fourmi-lion, dissimulée jusque-là à l'abri d'une branche basse, ne tarda pas à se montrer et à faire son choix parmi les éléments les plus gras du troupeau : si les fourmis guerrières élevaient en effet avec le plus grand soin des troupeaux de pucerons dans le seul but de les traire, les fourmis-lions, en revanche, en faisaient leur proie de prédilection et les dévoraient sans pitié.

Burl continuait à marcher, tenant Saya par la main. Une odeur âcre d'acide formique parvint à ses narines. Il ne s'en inquiéta pas. Les fourmis représentaient maintenant une proie aussi banale pour ses compagnons que les crabes ou les langoustes pour les habitants de la Terre. Burl ne se souciait pas de nourriture. Il voulait avancer sur les pentes montagneuses.

Dik et Tet arrivaient, brandissant leurs nouvelles armes. Ils jetèrent un coup d'œil craintif par-dessus leur épaule. La tarentule était plongée dans son macabre repas. Ils en étaient loin maintenant. Les deux jeunes gens s'arrêtèrent devant une procession de fourmis. De loin en loin, il y avait des brèches dans la colonne des ouvrières. Les adolescents coupèrent la file par une de ces trouées.

Lorsqu'ils furent passés, Tet et Dik s'arrêtèrent pour discuter. Ils se lancèrent un défi. Ils revinrent à la colonne de fourmis. Ils frappèrent de leurs armes. Les fourmis écrasées moururent sur-le-champ. Quant aux survivantes, elles poursuivirent placidement leur chemin. Les armes frappèrent à nouveau. Chacun des deux adolescents cherchait à surpasser l'autre. Mais ils avaient plus de viande qu'ils n'en pouvaient porter. Triomphalement, ils rattrapèrent la tribu au pas de course. Ils distribuèrent généreusement leur butin. C'était une forme de vantardise. Mais les autres acceptèrent automatiquement ces cadeaux. Après tout, c'était de la nourriture.

Les deux garçons, tout en jacassant entre eux, revinrent sur leurs pas en courant. Une fois encore, ils rapportèrent des masses de viande,

une dizaine de fourmis dont les pattes contenaient une chair consistante.

Là-bas, en arrière, la fourmi-lion continuait de prélever sa dîme sur le troupeau stupide de pucerons. Les fourmis guerrières ne tardèrent cependant pas à constater les coupes sombres effectuées dans ce qui leur appartenait en propre. Elles le prirent de haut. Une bataille sanglante était sur le point de s'engager.

Burl guidait ses compagnons sur les premières pentes de la montagne. Il s'arrêta sur une petite éminence pour jeter un coup d'œil autour de lui. Sur la planète oubliée, la prudence était toujours la condition même de l'existence.

À cinquante mètres en avant, une araignée fourrageait fiévreusement à travers des couches de matière en décomposition abritant des colonies de larves minuscules qu'elle dévorait dans un abominable bruit de déglutition. Mais elle était toute à sa tâche. Et puis les araignées sont, en règle générale, relativement myopes.

Le jeune chef se retourna et s'aperçut que la tribu tout entière l'avait suivi craintivement sur cette hauteur où il n'avait grimpé que pour mieux voir les alentours. Dor, lui, profita de la pause de Burl. Il découvrit une carapace de grillon, vidée, en partie recouverte par la terre fongoïde. Il arracha la mâchoire creuse qui avait la forme d'une faucille. Elle était incurvée et pointue. Si on savait la manier, elle pouvait constituer une arme meurtrière. Dor avait vu Burl tuer des animaux. Maintenant il cherchait avec acharnement quelque chose qui lui permette de tuer tout seul. Jak qui le vit s'affairer sur l'arme en forme de faucille vint tirer lui aussi sur la carcasse du grillon. Il espérait y trouver une arme. Dik et Tet faisaient semblant de se battre entre eux avec les massues qui leur avaient permis de tuer les fourmis. Le vieux Jon soufflait et pantelait. Tama gémissait comme toujours, mais tout bas car elle n'osait pas faire de bruit en plein jour. Les autres attendaient passivement que Burl les conduise plus loin.

Burl fixa sur ses compagnons un regard furieux.

Les autres baissèrent les yeux. Maintenant, ils se souvenaient qu'ils avaient eu faim et que Burl leur avait trouvé de quoi manger, qu'ils avaient été paralysés par la peur et que Burl leur avait sauvé la vie. Pour le moment, ils avaient le sentiment de dépendre de lui. Plus tard, cela changerait. Ils tendraient à devenir indépendants, ils apprendraient à se diriger eux-mêmes. Peut-être Burl leur apprendrait-il à se passer de lui. Mais, pour l'instant, il lui était agréable d'être admiré par la tribu. Il était brusquement conscient du fait qu'il allait être obéi. Il inventa donc un ordre auquel on puisse obéir.

— Je porte des armes acérées, expliqua-t-il. Certains d'entre vous en ont trouvé. Maintenant, tout le monde doit en porter pour pouvoir se battre !

Sans mot dire, ils se dispersèrent pour aller à la recherche des armes. Saya allait en faire autant. Mais Burl la retint. Il ne savait pas trop pourquoi. Peut-être parce que l'égalité des sexes dans la lâcheté allait cesser et que la vanité de Burl le poussait à assumer la défense de Saya. Il n'analysait pas ses sentiments. Il ne voulait pas que Saya le quitte. Il l'en empêchait.

La tribu se dispersa donc. Dor partit avec sa femme pour l'aider à trouver une arme. Jak suivit la sienne avec inquiétude. Jon alla craintivement vers l'endroit où étaient enterrés les restes du grillon qui pourraient peut-être lui fournir un instrument de défense. Cori étendit ses plus jeunes enfants aux pieds de Burl avant de partir peureusement à la recherche d'une lance ou d'une massue.

Un cri fit se retourner tout le monde. Un garçon d'une dizaine d'année, le plus jeune frère de Dik, figé sur place par la terreur, fixait quelque chose qui était sorti d'un fourré.

Il s'agissait d'un animal d'un vert délavé, à la petite tête et aux yeux énormes. Il se tenait dressé comme un homme. Et sa taille dépassait celle d'un homme de quelques centimètres. Son ventre s'enflait gracieusement. C'était une jeune mante religieuse. Elle se trouvait à cinquante mètres de Burl, mais à moins de dix mètres du garçon.

Ce dernier lui faisait face, paralysé par l'horreur.

La bête aussi se tenait complètement immobile. Ses énormes bras ornés de piquants étaient tendus dans un geste de bénédiction hypocrite. Elle attendait que sa proie s'approche ou tente de s'enfuir. Si le garçon fuyait, elle se précipiterait à sa poursuite. S'il approchait, les pattes crochues s'abaisseraient en un éclair, serreraient étroitement son corps et le transperceraient. Après quoi elle commencerait son repas sans attendre qu'il soit mort.

Le petit groupe des humains n'osait pas faire un geste. On peut se demander s'ils étaient remplis de pitié pour la victime ou plongés dans un abîme de désespoir à la vue de la jeune mante. La présence d'une mante religieuse presque adulte signifiait qu'il y en aurait bientôt des centaines d'autres. Si on arrivait à échapper à la progéniture de la tarentule, on serait certainement dévorés par ces monstres verts qui levaient les bras comme pour bénir avant de tuer.

Aucun des hommes qui se trouvaient là ne pouvait imaginer une parade à la férocité d'une mante religieuse. Mais Burl, lui, avait fait la veille une expérience précieuse et dont il se souvenait à cet instant précis. Il avait rencontré une mante alors qu'il était seul. Et il l'avait délibérément attaquée. Il décida de se servir de la même tactique. À la stupéfaction de la tribu, le jeune homme courut vers la mante. Il brandit le corps d'une fourmi tuée par Tet quelques minutes plus tôt et le lança violemment au delà du garçon paralysé par la peur.

Burl avait visé la mante. Son coup porta. La fourmi était lourde. La mante, dressée dans son attitude spectrale, fut à demi renversée. Or, les insectes sont incapables de réfléchir. Quelque chose avait atteint la sinistre créature. Ses bras tournoyèrent férocement pour se défendre. Elle lutta contre la fourmi morte avec une frénésie qui touchait à la folie furieuse.

Dès que l'attention de l'insecte s'était détournée de lui, le jeune garçon s'était enfui à toutes jambes.

Plusieurs centaines de mètres plus loin, sur la montagne, la tribu se rassembla autour de Burl. Il était leur point de ralliement. Cori avait donné l'exemple. Elle avait laissé un de ses bébés à Burl et lorsque celui-ci avait précipitamment quitté l'endroit où ils étaient, Saya avait instinctivement ramassé l'enfant avant de s'enfuir. Bien entendu, elle avait rejoint Burl. Et Cori avait rejoint Saya lorsque tout danger immédiat avait été écarté.

De la pente où les humains se trouvaient maintenant, le fond de la vallée semblait déjà plus lointain. La brume commençait à le recouvrir.

Burl demanda brutalement à ses compagnons :

— Où sont les objets pointus pour vous battre ?

Les hommes se regardèrent avec gêne. Jon bredouilla une protestation. Ce fut la vieille Tama qui, de sa voix aiguë, exprima le sentiment général :

— Voilà où Burl nous a entraînés ! Là où nous étions auparavant, il n'y avait que la poussière rouge. Mais ici il y a une tarentule avec tous ses petits. Et il y a aussi une nouvelle couvée de mantes religieuses. Nous pouvons éviter la poussière rouge. Mais comment pourrons-nous échapper à la mort qui nous attend dans la vallée ? Burl, tu nous as convaincus de quitter notre refuge et tu nous as conduits ici pour y mourir !

Burl les regarda tous d'un air méprisant. Sa résolution ne venait pas de son courage, mais de son besoin de susciter l'admiration. L'admiration des autres était une sensation merveilleuse. Plus on était admiré, mieux c'était. Il était furieux que l'on mette en doute sa supériorité.

— Moi, déclara-t-il avec hauteur, je ne vais pas rester ici. Je vais aller là où il n'y a ni araignées ni mantes religieuses. Viens, Saya !

Il tendit la main à Saya. Elle rendit l'enfant à Cori et suivit Burl avec confiance. Burl s'éloigna d'un air noble, serrant la main de Saya dans la sienne. Ils escaladèrent le flanc de la montagne. Quoi de plus naturel ? Dans la vallée, il y avait des araignées et des mantes en quantités telles qu'y rester signifiait la mort. Il fallait donc aller ailleurs.

Tel fut l'événement qui changea toute l'histoire de l'humanité sur

la planète oubliée. Jusqu'alors, peut-être avait-il existé d'autres individus qui avaient essayé d'être des chefs, un peu à la manière de Burl. Certains hommes avaient pu apprendre à être courageux. Peut-être même avaient-ils essayé de faire émigrer leurs congénères vers des terres plus hospitalières. Mais jusqu'au jour où Burl eut l'énergie d'entraîner une tribu humaine hors d'une vallée remplie de nourriture pour donner l'assaut à une montagne et marcher vers l'inconnu, rien d'utile n'avait été fait. Jusque-là, les humains n'avaient pas réussi à dépasser l'état de gibier traqué, à la merci de bêtes monstrueuses. À la merci des insectes qui, par une cruelle ironie du sort, avaient été implantés sur cette planète pour que les hommes puissent l'habiter.

Burl était le premier homme à conduire d'autres hommes vers les montagnes.

9

Le soleil qui brillait au-dessus de la planète oubliée était en fait très proche. Il brillait au-dessus du banc de nuages et leur donnait un éclat blanc éblouissant. Il éclairait les crêtes des montagnes qui émergeaient de la brume. Les sommets étaient réchauffés par ses rayons. Et, en dépit de l'altitude, il n'y avait de neige nulle part. En revanche, il y avait des vents. Et le ciel était très bleu. Au bord du plateau on aurait cru que les pentes des montagnes descendaient dans une mer de lait. Les grandes ondulations de la brume paraissaient des vagues qui s'avançaient avec une grande lenteur vers les côtes. Parfois, elles semblaient se briser comme au ralenti contre les parois rocheuses. Parfois aussi, elles paraissaient remonter sur les pentes plus douces, comme la mer avançant sur une plage.

Tout était différent sur les hautes terres. Cette partie de la planète sans nom avait été ensemencée en deux occasions distinctes comme les plaines du bas. Une première fois, on avait semé des bactéries, des moisissures et des lichens afin de morceler les roches et d'en faire de la terre fertile. Et une autre fois, on avait semé des graines et des œufs d'insectes, toutes les formes de vie qui pouvaient se nourrir dès leur éclosion. Seulement, ici, sur les montagnes, les conditions climatiques différentes avaient déterminé la survivance d'autres plantes et d'autres animaux que sur les basses terres.

D'abord la croissance des moisissures et des levures avait été gênée par le soleil. Tandis que les gazons, les herbes folles et les arbres avaient survécu à leur place. Le milieu était idéal pour les plantes vertes. Elles avaient besoin de soleil pour sécréter la chlorophylle qui leur permettrait d'utiliser le terreau. Si bien que sur les hautes terres, la végétation était presque terrestre.

Naturellement, cela avait entraîné des répercussions dans la vie de la faune. Rien ne rappelait l'agitation frénétique de la jungle située au-dessous des nuages. Les plantes poussaient moins vite que les champignons, d'une façon moins luxuriante. Sur la montagne, on ne trouvait pas de vastes réserves de vivres pour les phytophages de grande taille. Les insectes ne pouvaient y atteindre des dimensions monstrueuses. De plus, les nuits étaient fraîches. En climat tempéré, un grand nombre d'insectes s'engourdissent dans la fraîcheur nocturne et se réchauffent pour reprendre leur activité aussitôt après le lever du soleil. Mais un animal de grande taille, engourdi par le froid, ne se ranime pas vite. Un insecte démesuré ne serait redevenu actif qu'en fin de journée, aux approches de l'obscurité. Ainsi, sur le plateau, non seulement les monstres des plaines auraient manqué de nourriture, mais en outre ils n'auraient pu chasser et se nourrir que pendant une

faible partie de la journée.

Il y avait donc une limite nécessaire à la dimension des animaux qui vivaient sur la montagne.

Pour des humains venus de la Terre, la vie du haut-plateau aurait paru tout à fait normale. Peut-être auraient-ils regretté l'absence des oiseaux chanteurs et des petits mammifères. Cependant le plateau ensoleillé et tranquille, avec ses journées chaudes et ses nuits fraîches, aurait semblé un lieu de séjour idéal à la plupart des hommes civilisés.

Mais Burl et ses compagnons n'étaient pas préparés à voir les choses sous cet angle-là. S'ils avaient su ce qui les attendait, ils se seraient probablement laissés aller au désespoir.

Quoi qu'il en soit, pour le moment ils ne se doutaient de rien. Ils s'échinaient à grimper, suivant un chef uniquement mû par son orgueil et sa vanité – sentiments stupides qui sont à l'origine des plus grands progrès de l'humanité. Sur la Terre, deux continents n'avaient-ils pas été découverts par un homme parti à la recherche d'épices destinées à masquer le goût de la viande avariée ? Et le principe de la propulsion spatiale n'avait-il pas été le fruit de recherches visant à envoyer plus facilement des bombes sur la tête du voisin ?

Escaladant péniblement les pentes rocheuses, les membres de la petite troupe ne voyaient presque plus la vallée qu'ils avaient quittée et qui semblait maintenant mangée par la brume.

Au bout de quelques heures, ils ne distinguèrent plus rien que les rochers auxquels ils se cramponnaient avec une difficulté croissante – et que cette pente qui semblait mener au delà des cieux. Une étrange sensation de malaise, accompagnée de nausées, les saisit bientôt. Le changement d'altitude leur donnait l'impression que tout basculait lentement autour d'eux. S'ils avaient été superstitieux, ils se seraient dit que quelques démons vengeurs les attendaient là-haut afin de leur faire payer l'audace qui les poussait vers des sommets interdits aux malheureux humains. Mais les compagnons de Burl n'avaient développé aucune notion de démonologie.

Le bon sauvage tel qu'on aime à l'imaginer n'est pas censé penser, mais on lui accorde un fort penchant pour toutes les convoitises. De ses cauchemars naissent une cohorte de divinités et d'esprits malins – et il ne tarde pas à user de chantage auprès de ces derniers pour obtenir ce dont il a envie.

Cependant, ce trafic d'influence sous-entend des sacrifices – généralement alimentaires – proportionnés à l'importance des services rendus. Or, un peuple constamment menacé de mourir de faim ne peut s'offrir le luxe de tabous alimentaires quelconques, ni décider qu'en tels lieux, réservés aux divinités, la cueillette ou la chasse serait interdite.

Néanmoins, ils avançaient. Revenir en arrière, ou même rester sur

ces pentes, leur faisait peur. Toutes leurs sensations étaient bouleversées. Aucun d'eux ne songeait à s'arrêter. Même la vieille Tama, qui gémissait d'une voix faible et qui avait un mal fou à rester sur ses pieds, se bornait à se plaindre amèrement de son sort. Elle ne songeait pas à se révolter. Bien entendu, si Burl s'était arrêté, tous ses compagnons se seraient instantanément tapis dans un coin pour attendre la mort. L'aventure ne représentait rien pour eux. Ils n'avaient aucun espoir de sécurité. Ils n'imaginaient que deux bienfaits : la nourriture et la proximité des autres humains. Or, ils avaient de quoi manger car personne n'avait abandonné les carcasses de fourmis distribuées par Tet et Dik. S'ils continuaient à suivre Burl, c'était parce qu'ils ne voulaient pas être séparés.

Les motifs qui soutenaient Burl dans son entreprise étaient plus complexes. Il avait commencé son ascension grâce à un mélange de peur, de vanité blessée et de désespoir. Maintenant, il savait qu'il n'y avait rien à gagner à revenir sur sa décision. Les terreurs qui les attendaient ne pouvaient pas être plus grandes que celles qu'ils laissaient derrière eux. Il n'y avait donc aucune raison de ne pas continuer.

Les fugitifs arrivèrent à un endroit où le flanc de la montagne s'affaissait pour former une sorte de gorge. Burl gravit le bord incurvé de cette craquelure et se trouva devant un petit plateau. Il s'arrêta net.

Cet espace était pratiquement horizontal. Il y poussait des champignons vénéneux et des asclépiades. Il y avait aussi de quoi manger. C'était un petit lieu de refuge isolé. Peut-être pourraient-ils y vivre comme ils en avaient l'habitude. Peut-être était-ce enfin la sécurité.

Hélas, il n'y avait là ni refuge, ni sécurité. Burl vit tout de suite la toile d'araignée. Elle était pendue entre les parois opposées de la gorge par des câbles de soixante mètres de long. Ces câbles s'accrochaient à des pierres. Les fils du piège, qui s'enroulaient pour former la spirale logarithmique dont les hommes étaient si surpris de découvrir la propriété, étaient espacés d'un mètre au moins. La toile était destinée à un gibier géant. Pour l'instant, elle était vide. Mais Burl aperçut le fil télégraphique qui rejoignait le centre de la spirale à la cachette de l'araignée. Sur la paroi de la gorge, on distinguait une sorte d'étagère rocheuse. Là-haut, invisible contre la pierre, l'araignée attendait. Une de ses pattes velues touchait le câble. Le plus petit contact avec n'importe quelle partie de la toile lui serait instantanément communiqué.

Les compagnons de Burl se groupèrent derrière lui. On entendait la respiration sifflante du vieux Jon. Tama cessa de se plaindre pour examiner l'endroit. Après tout, il serait peut-être un lieu de refuge. Car la toile d'araignée elle-même n'était pas une cause d'alarme pour les

humains. Les araignées tisseuses ne chassent pas. Leurs mâles le font. Mais, sauf à la saison des amours, ils se trouvent rarement au voisinage des toiles.

Malheureusement, il y avait une autre raison pour ne pas s'installer dans cette vallée.

En effet, le sol qui se trouvait entre la toile et le petit groupe des humains était un véritable charnier. Tout indiquait la présence d'un chasseur redoutable. On y voyait des épaisses carcasses de hannetons, des carapaces vides, un ovipositeur d'ichneumon, des abdomens d'abeilles, des antennes de phalènes et de papillons.

Un être abominable devait vivre dans ce petit recoin. Comme les flancs des montagnes n'offraient aucune nourriture aux gros insectes volants, cet endroit si paisible devait servir de piège. Tout animal volant à cette altitude devait atterrir dans la gorge qui avait l'air si tranquille. Et, bien évidemment, il devait y mourir car quelque chose, Quelque Chose tuait tout ce qui se posait là. Cette chose avait son repaire dans la gorge. Elle était invisible. Et elle mangeait là.

Les humains regardaient en tremblant à l'exception de Burl qui cherchait des yeux une arme meilleure que la sienne. Il aperçut une lance magnifique. Elle avait appartenu à une bête morte qui s'en était servi pour sa propre défense. Il l'arracha du sol.

Ici, sur les montagnes, le silence était absolu. Aucun son des basses terres ne parvenait si haut. On n'entendait que les petits craquements que produisait Burl en s'efforçant de détacher du sol la nouvelle arme qu'il s'était choisie.

C'est pourquoi il repéra si bien le gémissement étranglé qui échappa soudain à un de ses compagnons. C'était un cri qui ne pouvait jaillir, une sorte de sanglot étouffé.

Et Burl en vit la cause.

Une créature atroce sortait des entrailles de la gorge et avançait vers la tribu. Elle se déplaçait très vite sur des pattes minces, ressemblant à des échasses, d'une longueur invraisemblable et en nombre inconcevable. Son corps était aussi gros que celui de Burl. Et il émanait de cet animal une odeur tellement fétide, tellement ignoble, qu'un homme l'ayant senti se serait enfui même s'il n'avait pas été poussé par la peur. Il s'agissait d'un mille-pattes monstrueux, long de douze mètres, dont l'aspect était immonde et repoussant.

Sa vitesse n'augmenta pas tandis qu'il se rapprochait de la tribu. Il ne semblait pas vouloir bondir. Il ne se précipitait pas comme les bêtes meurtrières qui chargeaient furieusement leur proie. Il avançait, en ondulant, sans avoir l'air de se hâter, mais à une vitesse qu'il serait impossible aux hommes de dépasser.

Burl fit un geste. Du groupe qui attendait partit le corps tournoyant d'une fourmi. Les pattes qui ressemblaient à des bâtons se

dressèrent. La bête s'arrêta, tourna la tête et saisit l'objet cueilli au passage par ses pattes latérales. Elle se mit à le dévorer.

Burl poussa un cri, puis un autre. Les hommes de la tribu obéirent à ses ordres. Une pluie de projectiles s'abattit sur le mille-pattes. Il ne s'agissait pas de le blesser, mais de détourner son attention. Les pattes saisissaient tout ce qu'on leur lançait. Il était impossible de manquer. Dix, quinze, vingt morceaux de petit gibier furent ainsi attrapés en l'air comme s'ils avaient été des insectes en vol.

Burl donna d'autres ordres. Ses compagnons s'enfuirent sur les pentes. Ils grimpèrent frénétiquement pour quitter la vallée. Ils volèrent littéralement vers les cimes.

Burl battit en retraite le dernier. Le mille-pattes monstrueux ne bougeait plus. Il était bloqué sur place par la satisfaction de ses désirs, absorbé par la multitude de morceaux délectables qu'on lui avait lancés.

Il faut dire à l'honneur de Burl qu'il avait songé à lancer une attaque contre le monstre tandis que celui-ci festoyait. Ce fut la puanteur effroyable qui l'en empêcha. Il s'enfuit, dernier de sa bande à quitter la gorge où vivait et chassait cette créature affreuse. Lorsqu'il la vit pour la dernière fois, elle était encore en train de croquer les morceaux de fourmis lancés par les hommes.

La tribu escalada le flanc de la montagne. On se doutait bien que le mille-pattes pouvait aisément dépasser cette pente rocheuse. Mais, sentant extrêmement mauvais, il ne devait pas pouvoir se servir de son odorat pour chasser. Et, dès que les fugitifs auraient dépassé le premier escarpement de la montagne, il ne les verrait plus.

Au bout de vingt minutes, les hommes ralentirent leur allure. D'abord, ils étaient épuisés. Ensuite la prudence les y contraignit. Car ils venaient d'arriver à une nouvelle plate-forme, une vallée minuscule cachée entre d'énormes blocs de pierre. Il y avait là un petit abri, comme un morceau minuscule des basses terres. Des champignons comestibles y prospéraient. On voyait des lycoperdons gris et Burl entendit le pépiement joyeux et bruyant d'un petit hanneton qui était arrivé là on ne sait comment. Il avait fait son nid dans ce minuscule échantillon de la jungle fongoïde, loin des dangers de la grande vallée.

Les hommes cueillirent des champignons et mangèrent. Ils auraient pu se croire en sécurité sans la présence toute proche du mille-pattes géant. Celui-ci ne logeait que huit-cents mètres plus bas.

De sa voix sifflante, le vieux Jon commença à répéter qu'il n'était pas nécessaire d'aller plus loin, qu'il y avait de quoi manger et puisqu'il y avait de quoi manger…

Burl fronça les sourcils. La réaction de Jon était normale. Les hommes n'avaient pas l'habitude de songer à l'avenir. Burl lui-même aurait bien voulu croire qu'ils étaient en sécurité puisqu'ils avaient

assez à manger pour le moment. Seulement, si la tribu s'installait dans ce coin, le jeune homme serait privé – et tout de suite – de l'autorité qu'il avait appris à savourer.

— Reste là si tu veux, dit-il avec hauteur à Jon. Moi, je vais plus loin. Je cherche un endroit meilleur où il n'y aura rien à craindre du tout.

Il tendit la main à Saya, s'attaquant de nouveau à la pente, il grimpa dans le brouillard.

La tribu le suivit. Dik et Tet parce que Burl les conduisait vers de grandes aventures dans lesquelles personne jusqu'ici n'avait perdu la vie. Dor fit de même. Il était l'homme le plus fort de la tribu, mais il avait réfléchi et il avait compris que sa force n'était pas aussi utile que l'intelligence de Burl. Cori marcha sur les traces du jeune chef à cause de ses enfants. Elle les croyait plus en sécurité près de Burl que n'importe où ailleurs. Les autres partirent à leur tour car ils craignaient simplement de rester seuls.

L'ascension était pénible. Pourtant Burl remarqua que l'air semblait plus clair. Ce n'était plus le nuage épais qui couvrait tout dans les basses terres. On pouvait voir à des kilomètres à droite et à gauche. On distinguait nettement la courbe de la montagne.

Le jeune homme se rendit soudain compte que le banc de nuages au-dessus de sa tête était un objet défini et limité. Jamais il ne l'avait envisagé ainsi jusque-là. Pour lui, il y avait eu seulement « le ciel ». Mais maintenant, il voyait bien que le nuage formait une surface basse et qu'il arriverait peut-être à dépasser. En fait, il se trouvait encore à trois cents mètres de la haute terre. Burl craignit soudain de se heurter à un obstacle qui l'empêcherait d'aller plus loin. L'idée était décourageante. Mais jusqu'à ce que cet obstacle se présente, il s'obstina à grimper.

Le jeune homme remarqua que le ciel n'était pas immobile, mais remuait. Cette chose bougeait lentement, mais elle bougeait. Certains lambeaux du nuage se trouvaient maintenant plus bas que lui. Il vit ces traînées se déplacer. Mais il n'eut pas peur car elles s'éloignaient de lui aussi souvent qu'elles s'en rapprochaient.

En fait, il constata que la blancheur du nuage semblait fuir devant lui. Il en fut content. Ici se trouvait quelque chose qui s'enfuyait à son approche ! Sans aucun doute, ses compagnons avaient dû faire la même constatation. Lui, Burl, avait tué des araignées. Il était un personnage remarquable. Cette chose blanche inconnue avait peur de lui. Cela prouvait bien qu'il était sage de rester près de Burl. Le jeune homme se rengorgea tout en conduisant ses compagnons vers le sommet.

Soudain, les gens de la tribu furent entourés d'une grande clarté. C'était une clarté plus intense que tout ce qu'ils avaient connu. Pour

eux, la lumière du jour était grisâtre et permettait tout juste de voir. Mais ici, c'était une lumière qui brillait. Ils n'étaient pas habitués à une lumière éclatante.

Ils n'étaient pas non plus habitués au silence. Les bruits affreux de la basse terre avaient éternellement retenti dans les oreilles de tous les êtres humains. Ces bruits avaient diminué à mesure qu'ils escaladaient la montagne. Et maintenant, il n'y avait plus aucun bruit. Ce fait leur parut tout à coup surprenant.

Ils clignaient des yeux. Ils se parlaient en murmurant. Ici, les pierres sous leurs pieds n'étaient pas recouvertes de lichens. Elles étaient nues et luisantes. Toutes ces choses étaient absolument nouvelles. Mais le silence était un calme paisible au lieu d'être un silence menaçant. Cette lumière dorée ne pouvait pas être associée à la peur. Les habitants de la planète oubliée devaient sans doute avoir l'impression de reconnaître ce calme étincelant pour l'avoir vu en rêve.

Mais cela n'était pas un rêve. Ils avaient émergé d'un océan de brume pour débarquer sur un rivage de soleil. Pour la première fois, ils voyaient le ciel bleu et la lumière du soleil. Elle frappait leurs jambes. Elle faisait étinceler leurs vêtements de fourrure. Elle scintillait sur la grande lance de Burl et sur les armes de ses compagnons.

Le petit groupe marcha sur le rivage, sortit complètement du nuage. Ils regardaient autour d'eux avec des yeux étonnés, émerveillés. Le ciel était bleu. Il y avait de l'herbe verte.

Ils entendirent alors des bruits nouveaux : celui du vent à travers les arbres et celui des êtres qui vivaient au soleil. Ils entendirent des insectes. Mais ils n'arrivaient pas à établir un rapprochement avec les sons familiers des basses terres. Les bruissements aigus et musicaux, les petits cris stridents qui composaient une mélodie féerique autour d'eux leur paraissaient tout à fait étrangers. Une grande joie remplissait leur cœur. Des souvenirs ancestraux les aidaient à comprendre confusément que ce qu'ils voyaient était juste, était normal, était approprié et beau. Ils sentaient que ce monde était le genre d'univers auquel les humains appartenaient plutôt qu'à l'horrible grouillement des basses terres. Ils respiraient de l'air pur pour la première fois depuis bien des générations.

Burl poussa un cri de triomphe. Sa voix résonna parmi les arbres et dans les collines.

Enfin l'heure était venue où le plateau résonnait des cris de triomphe de l'homme.

10

Si on avait demandé aux compagnons de Burl quelle était leur définition du bonheur, ils auraient répondu que le bonheur consistait à posséder un refuge sûr et, dans ce refuge, des vivres permettant de ne pas le quitter.

En arrivant sur les hautes terres, les gens de la tribu possédaient des vivres pour longtemps. En effet, ils avaient apporté avec eux des champignons cueillis dans la petite vallée isolée qui se trouvait juste au-dessous des nuages. En outre, il leur restait encore une certaine quantité des fameuses fourmis que Dik et Tet avaient généreusement distribuées après les avoir tuées. Toutes n'avaient pas été utilisées pour distraire l'attention du mille-pattes.

Pour que la tribu s'installât d'une façon définitive, il manquait donc encore deux choses. Il fallait être sûr de pouvoir renouveler les provisions, quand elles seraient terminées. Ensuite, il fallait trouver un refuge.

En effet, les humains se sentaient en sécurité sur ces hautes terres malgré la nouveauté surprenante de la lumière et des couleurs. Avec la confiance spontanée des enfants et des sauvages, ils acceptaient l'idée qu'aucun ennemi n'habitait les alentours. Cependant ils n'avaient pas de cachette pour la nuit et ils en désiraient une.

Ils trouvèrent une caverne. Elle était toute petite et ils y seraient à l'étroit. Mais ils n'y auraient que plus chaud. En l'examinant, ils s'aperçurent qu'elle avait dû être occupée par un animal. Cependant la poussière s'était tassée et l'on ne voyait pas de traces de pas. Les fugitifs reniflèrent de vagues relents pour essayer de deviner la nature de l'animal qui avait habité leur abri. Une odeur était toujours une indication utile. Les fourmis, par exemple, sentaient l'acide formique et la fourmilière sentait le musc. Avec un peu d'habitude, on pouvait même distinguer à quelle espèce de fourmis on avait affaire. Les araignées avaient leur puanteur particulière. Les mantes religieuses exhalaient une âcre saveur et tous les hannetons empestaient la pourriture. Il y avait même d'énormes punaises dont la principale défense contre leurs ennemis consistait en une émanation tellement fétide, qu'elle faisait fuir tous les autres animaux.

Les effluves que l'on respirait dans la caverne étaient différents de tout ce que la tribu avait respiré jusque-là. Burl conclut que cette odeur appartenait peut-être à une autre espèce d'humains. En fait, c'était l'odeur d'un animal à sang chaud.

Mais, jusque-là, Burl et ses compagnons n'avaient pas rencontré d'autre animal à sang chaud que l'homme.

Ils étaient arrivés au-dessus des nuages deux heures environ avant

le coucher de ce soleil qu'ils découvraient pour la première fois. Pendant près d'une heure, restant les uns près des autres, ils s'émerveillèrent de tout ce qu'ils voyaient. Ils étaient particulièrement surpris de ne pas pouvoir fixer le soleil. Mais, étant encore des sauvages, ils acceptaient ce fait sans chercher à le comprendre.

Ils ne pouvaient s'habituer à la végétation qu'ils voyaient autour d'eux. Jusque-là, ils n'avaient vu que des champignons gigantesques ou quelques plantes telles que les choux qui s'efforçaient désespérément de produire une semence avant d'être submergés par les champignons. Ici, c'était le contraire. Il poussait de nombreuses plantes, mais aucun champignon. D'ailleurs, ils étaient stupéfaits de la minceur et de la dureté des arbres. Et l'herbe les fascinait.

Une autre chose encourageait beaucoup les nouveaux venus. Nulle part ils ne découvrirent les débris monstrueux qui jonchaient normalement le terrain de chasse d'un insecte carnivore. Le domaine d'une araignée était toujours encombré des restes macabres de son repas. Là où rôdaient les mantes religieuses, on trouvait des ailes de hannetons et des débris de carcasses.

Ainsi, pendant la première heure de leur exploration, les hommes ne virent rien qui indiquât la présence d'un insecte géant du genre de ceux qui hantaient les basses terres. Évidemment, ils ne pouvaient pas être sûrs que les monstres ne montaient jamais jusque-là. Au moins pouvaient-ils espérer, avec raison, que ces irruptions étaient rares.

La découverte de la caverne avait soulagé tout le monde. Ils avaient l'habitude de s'abriter dans des grottes. Plus tard peut-être, les arbres leur donneraient-ils un sentiment de sécurité. Ils avaient été stupéfaits de la solidité de leurs troncs, car ils n'avaient jamais connu que des cuirasses d'insectes ou des pierres aussi dures que le bois. Mais, ce soir-là, mieux valait se fier à un abri connu.

Lorsque le soleil baissa et que l'ouest s'empourpra, ils se sentirent moins heureux. Ils regardèrent leur premier coucher de soleil avec des yeux incrédules et inquiets. Ils observèrent les teintes jaunes, rouges et pourpres du couchant. Ils les virent disparaître. Ils virent le soleil descendre derrière quelque chose d'inconnu. Puis ce fut l'obscurité.

Ce fait les frappa de stupeur. C'était donc ainsi que la nuit venait !

Alors ils découvrirent les étoiles pour la première fois, tandis qu'elles s'allumaient une à une. Ces lumières leur firent peur. Ils allèrent s'entasser comme des fous dans la caverne, cette caverne dans laquelle flottait toujours l'odeur du premier occupant. Ils se serrèrent les uns contre les autres. Seul, Burl eut quelque répugnance à admettre sa frayeur. Saya et lui furent les derniers à entrer dans la cachette.

Et il ne se passa rien, absolument rien. Les étoiles ne les attaquèrent pas.

Le coucher de soleil avait été accompagné de bruits tout à fait

étranges aussi. Certains d'entre eux continuèrent pendant la nuit. Ils étaient plutôt réconfortants. Il semblait aux humains que c'était ainsi que les bruits de la nuit devaient être.

Sans doute, Burl et les autres étaient-ils guidés par leur mémoire ancestrale. C'était la première fois en quarante générations que, sur la planète oubliée, des êtres humains se trouvaient dans un milieu naturel qui leur convenait vraiment. Aussi, en dépit de sa nouveauté, cette expérience leur semblait favorable.

Burl, à cause de son caractère particulier, était plus capable que les autres d'apprécier les hautes terres. Assis près de l'entrée de la caverne, il écoutait les bruits de la nuit. Il entendait en même temps la respiration de ses compagnons. Il sentait la chaleur de leurs corps. Saya serrait sa main et se rassurait par ce contact. Mais Burl ne pouvait pas dormir. Il réfléchissait.

Saya, elle, était troublée par l'inconnu de ce nouveau monde. Elle était soulagée de ne rien voir autour d'elle des horreurs familières. Elle se souvenait avec fierté de la façon dont Burl donnait des ordres et conduisait son groupe. Elle s'absorbait dans le souvenir tout neuf de l'aspect du soleil et de la sensation de chaleur qu'elle avait ressentie. Elle pensait au ciel, à l'herbe et aux arbres qu'elle avait vus pour la première fois. Confusément, elle se souvint aussi que Burl avait tué une araignée, une araignée ! Il avait montré comment on pouvait échapper à une mante religieuse en lui jetant une fourmi. Il avait guidé tout le monde en haut d'une montagne que personne n'avait songé à escalader. Et le mille-pattes géant les aurait tous dévorés si Burl n'avait pas distribué des ordres et donné l'exemple. Et c'était Burl, encore, qui avait grimpé en tête de la troupe alors qu'ils avaient tous l'impression que le monde chavirait autour d'eux…

Enfin, Saya s'endormit. Burl veillait, l'oreille tendue. Soudain, le cœur battant très fort, il se glissa hors de la caverne.

Le jeune homme regarda tout autour de lui dans l'obscurité. Il ressentit d'abord une fraîcheur comme il n'en avait jamais connu jusque-là. Il y avait aussi dans l'air des odeurs qu'il n'avait jamais rencontrées : des odeurs de plantes vertes, l'odeur saine du vent et l'odeur étrangement agréable des arbres résineux.

Mais ce fut vers les cieux que Burl dirigea ses regards. Il vit les étoiles dans toute leur splendeur. Il était le premier humain en deux mille ans à les contempler de cette planète. Il y en avait des myriades et des myriades, dont l'éclat allait de la lueur aveuglante au clignotement infinitésimal. Elles étaient de toutes les couleurs possibles. Elles étaient accrochées dans le ciel au-dessus de lui, immobiles. Elles n'étaient pas hostiles. Elles ne l'attaquaient pas. Elles étaient magnifiques.

Burl était perdu dans sa contemplation. Mais soudain il remarqua

qu'il respirait profondément, avec une délectation nouvelle. Il emplissait ses poumons d'air pur, frais et parfumé, l'air que les hommes auraient dû respirer depuis toujours et dont Burl et bien d'autres avaient été privés. C'était enivrant de se sentir à la fois si merveilleusement vivant et si totalement rassuré.

Le jeune homme entendit un faible bruit. Saya se tenait près de lui. Elle tremblait un peu. Il lui avait fallu un grand courage pour quitter les autres. Mais elle savait maintenant que, si Burl courait un danger, elle voulait le partager avec lui.

Ils écoutèrent le vent nocturne et la musique des chanteurs de la nuit. Ils s'éloignèrent un peu de l'entrée de la caverne. Burl n'avait vraiment pas peur de l'obscurité, Saya en ressentait une immense fierté. Sa propre inquiétude ajoutait encore à cette fierté. Elle éprouvait une intense satisfaction de pouvoir à la fois trembler devant les dangers et se sentir en sécurité près de l'homme qu'elle aimait.

Soudain, les deux jeunes gens perçurent un nouveau bruit. Il était très éloigné. Il ne ressemblait à aucun son connu d'eux. En effet, il changeait constamment de note, ce qui n'était pas le cas des cris d'insectes. C'était une sorte d'aboiement, de jappement. Il s'éleva, resta sur une note haute et, brusquement, devint plus grave avant de cesser tout à fait. Quelques minutes plus tard, il recommença.

Saya frissonna. Mais Burl dit pensivement :

— C'est un bon bruit.

Il ne savait pas pourquoi.

Saya frissonna de nouveau. Elle déclara à contrecœur :

— J'ai froid.

Sur les basses terres, la sensation de froid avait été rare. On l'éprouvait quelquefois après un violent orage, lorsqu'on se trouvait en même temps mouillé par la pluie et exposé aux rafales du vent. Sur la montagne, en revanche, les nuits devenaient fraîches après le coucher du soleil. La chaleur se dégageait du sol sans être interceptée par une couche de nuages. Il y avait quelquefois de la gelée blanche.

Burl et Saya revinrent à la caverne. Les respirations des dormeurs et l'entassement de leurs corps y entretenaient une chaleur agréable. Les jeunes gens s'allongèrent. Saya s'assoupit en tenant la main de Burl. Lui, il resta éveillé longtemps encore. Les étoiles lui paraissaient trop étranges pour être comprises. Il réfléchissait aux arbres et à l'herbe. Il décida que cet univers nouveau était si loin de ce qu'il avait connu jusqu'alors qu'il ne pouvait pas le juger. Mais il ressentait pourtant une intense satisfaction d'y avoir amené ses compagnons.

La dernière chose à laquelle le jeune homme pensa avant de sombrer dans le sommeil fut cet aboiement lointain entendu dans la nuit. C'était une expérience tout à fait nouvelle. Et pourtant son instinct disait à Burl que c'était un bon présage.

Il s'éveilla le premier. Dehors, une lumière grise et froide précédait l'aube. Le jeune homme regarda les arbres et fut surpris de constater qu'un côté en était brillamment éclairé tandis que l'autre restait dans l'ombre. Il rampa dehors.

Il faisait un froid mordant. C'était ce froid qui empêchait les insectes géants de vivre sur la montagne. Mais Burl, lui, trouvait vivifiant l'air qu'il respirait.

Il chercha avec curiosité la source de cette étrange lumière qui n'éclairait les arbres que d'un côté. Il découvrit le soleil. Celui-ci apparaissait à peine à l'horizon. Burl, clignant des yeux, se rendit compte que l'astre montait. Le ciel devenait plus clair. Le jeune homme eut l'idée de regarder au-dessus de sa tête : les étoiles, qui l'avaient tellement intrigué, avaient presque disparu.

Burl courut appeler Saya qui se leva aussitôt.

Les autres membres de la tribu s'éveillèrent à leur tour. Un par un, ils sortirent de la caverne pour assister à leur premier lever de soleil. Bouche bée, hommes et femmes fixaient l'astre qui n'en finissait pas de monter. Il parut se libérer de l'horizon et voguer de plus en plus haut.

Les enfants se plaignirent du froid. Ils se serrèrent contre leurs mères qui les entourèrent de leurs pagnes. Une fois réchauffés, les enfants contemplèrent à leur tour le soleil clair et le jour resplendissant. Très vite, ils découvrirent qu'une chaleur agréable leur venait de ce grand corps brillant dans le ciel. Ils inventèrent aussitôt un jeu. Ce jeu consistait à rester dans un endroit ombragé jusqu'à ce qu'on frissonne de froid, puis à courir de nouveau au soleil.

Au cours de ce premier matin passé sur les hautes terres, les hommes utilisèrent une partie de leurs provisions. Ces vivres ne dureraient pas toujours. Tout en mangeant, Burl réfléchissait d'un air sombre. Bientôt, il exigea l'attention de ses compagnons. Ceux-ci se trouvaient très heureux et, pour l'instant, ne ressentaient aucune envie d'être commandés. Mais Burl, lui, éprouvait le besoin d'être admiré.

Il parla avec brusquerie :

— Nous ne voulons pas retourner dans les basses terres. Il faut que nous trouvions de quoi manger de façon à pouvoir rester toujours ici. C'est aujourd'hui qu'il faut que nous trouvions à manger.

Burl prenait l'initiative. Il créait un lien entre les besoins de son peuple et l'obéissance qu'il lui demandait. Il montrait ainsi qu'il avait l'instinct du commandement. Une dictature ne commence pas autrement.

Les hommes qui n'avaient pas fini de manger grognèrent mais ne pensèrent pas à résister. Ils avaient appris à associer les ordres de Burl avec une succession de choses agréables. La tribu prenait l'habitude d'obéir. C'était pourtant une obéissance encore fragile.

Le repas fini, Burl prit la tête de l'expédition. Les autres le suivirent en ordre dispersé. Ils s'arrêtèrent tous à un ruisseau et le contemplèrent avec un profond étonnement. Il n'y avait ni sangsues, ni algues verdâtres, ni écume répugnante. L'eau était limpide ! Burl eut l'audace de la goûter. Il était ainsi le premier homme de sa race à boire de l'eau potable sur cette planète. De l'eau qui ne soit pas souillée par son passage à travers les moisissures et les rouilles.

Dor but après lui. Jak et Cori l'imitèrent. Puis ils firent boire les enfants. La vieille Tama elle-même se risqua à essayer ce nouveau breuvage. Après quoi elle se plaignit de sa voix aiguë de ce que Burl ne les ait pas conduits plus tôt sur les hautes terres. Tet et Dik, une fois persuadés que le ruisseau ne contenait aucun animal meurtrier, s'amusèrent à s'éclabousser joyeusement. Au cours de ce jeu, Dik glissa et s'assit brutalement par terre. Il écrasa ainsi une substance blanche qui céda sous lui. Il se releva et regarda avec inquiétude ce qu'il venait d'écraser. C'était peut-être une boue dangereuse.

Le jeune homme poussa un cri joyeux. C'était un lit de champignons qu'il avait écrasé. Ils étaient petits, propres et appétissants.

Burl les renifla et, finalement, en goûta un. Il s'agissait d'un champignon comestible parfaitement normal qui avait la dimension des champignons terrestres. Sur les hautes terres, les cryptogames poussaient à l'ombre dans un sol très riche mais ils n'avaient pas pu devenir des monstres.

Burl dévora le champignon. Puis il se composa soigneusement un visage pour faire part de sa découverte à ses compagnons. Il leur fit un petit discours. Dans cet univers merveilleux où il les avait conduits, la tribu ne trouverait pas d'ennemis dangereux. Et, chose excellente, il y avait de la nourriture. Seulement cette nourriture était de petite dimension. Il faudrait se nourrir avec des petits champignons et bien regarder pour en trouver d'autres semblables à celui qu'il venait de manger.

Les hommes prirent un air dubitatif. Cependant ils imitèrent Burl. Avec un profond étonnement, ils se rendirent compte que les petits champignons étaient bien ceux qu'ils avaient l'habitude de manger, mais en dimensions réduites. Ils avaient la même saveur que les géants, mais ils n'étaient ni durs ni filandreux. On pouvait les avaler tout entiers au lieu d'en couper des morceaux. Ils fondaient dans la bouche. La vie était vraiment délectable dans cet endroit où Burl les avait amenés ! Il fallait avouer que Burl était extraordinaire !

Les enfants de Cori découvrirent un hanneton sur une feuille et le reconnurent. Quand ils virent qu'au lieu d'être plus grand qu'un homme il n'avait que deux centimètres et qu'il était sans défense dans leurs mains, ils furent enthousiasmés. Dorénavant, ils suivraient Burl

partout avec la conviction qu'il ne pouvait que leur apporter du bonheur.

Cette opinion pouvait ne pas toujours être justifiée. Mais Burl se garda bien de les décourager.

Ce fut vers le milieu de la journée que les hommes firent leur plus grande découverte.

Les compagnons de Burl s'étaient frayé un chemin à travers une étendue de buissons épineux. Ils n'avaient jamais vu d'épines et elles leur inspiraient une grande méfiance. Quant aux mûres noires et brillantes, ils découvriraient plus tard qu'elles étaient comestibles. Ce jour-là, ils n'osèrent pas y toucher. Ils étaient encore au milieu des ronces quand ils entendirent des bruits au loin.

Le son était composé de bruits de tonalités différentes. Certains cris étaient bruyants et brefs. D'autres plus longs et plus sourds. Les hommes se demandèrent de quoi il s'agissait. Des êtres humains auraient pu produire ces sons. Ce n'étaient pas des cris de douleur. Ce n'était pas non plus un langage. On aurait dit qu'il s'agissait d'une joyeuse excitation. Et Burl et ses compagnons ne connaissaient pas d'excitation parmi les insectes, mais seulement de l'horreur et de la frénésie.

Burl avait reconnu ces bruits pour les avoir entendus la nuit précédente. Il était attiré par eux. Il les aimait.

Il ouvrit hardiment la marche vers le vacarme. Ils firent un kilomètre pour sortir des ronces. Saya suivait Burl de près. Les autres traînaient en arrière. Tama se plaignait amèrement, répétant qu'il n'était pas nécessaire d'aller au-devant de ce bruit qui ne pouvait signifier que du danger.

Enfin, ils débouchèrent dans un espace nu et pierreux qui dominait un amphithéâtre herbeux. C'était du centre de cet amphithéâtre que venait le tumulte.

Un groupe d'animaux s'attaquait joyeusement à quelque chose que Burl ne pouvait voir. Ces animaux étaient des chiens. Ils aboyaient avec entrain. Ils jappaient et grondaient. Ils s'amusaient beaucoup.

Un des chiens aperçut les hommes. Il resta cloué sur place et poussa un aboiement. Les autres se retournèrent et virent aussi les hommes. Le tumulte cessa brusquement.

Le silence se fit. L'étonnement était grand de part et d'autre.

Les hommes étaient stupéfaits de l'aspect de ces animaux à quatre pattes. Toutes les bêtes qu'ils avaient rencontrées jusque-là avaient au moins six pattes. Les araignées en possédaient huit. Et puis les chiens n'avaient pas de mandibules. Ils n'avaient pas d'ailes. Ils ne réagissaient pas du tout comme des insectes.

Quant aux chiens, ils voyaient des hommes pour la première fois. Chose beaucoup plus importante, ils les sentaient. Ils percevaient la

différence extraordinaire entre l'odeur de l'insecte et celle de l'homme. C'était la première fois depuis des centaines de générations que les chiens rencontraient un animal à sang chaud. Ils n'eurent pas peur. Ils ressentirent une curiosité fascinée. Ces êtres avaient une odeur sans précédent. Et même une odeur extraordinairement agréable.

Les chiens contemplaient les hommes avec la stupeur la plus profonde, reniflant, penchant la tête de côté. Ils ne ressentaient aucune hostilité. L'un d'eux poussa une sorte de gémissement, parce qu'il ne comprenait pas.

11

Chose curieuse, la présence des chiens sur la montagne et leur survivance étaient dues à une question de topographie.

À l'est, le plateau qui s'élevait au-dessus des nuages montait en pente raide depuis la vallée où habitait la tarentule. À l'ouest, au contraire, la pente était beaucoup plus douce. Les forêts de champignons suivaient les nuages le long de cette pente presque jusqu'au sommet. C'est pourquoi il arrivait que des insectes géants s'égarent sur le plateau.

Naturellement, ils ne pouvaient pas y vivre. Ils n'auraient pas trouvé assez de nourriture pour satisfaire leur insatiable appétit. Et la nuit, il faisait trop froid pour eux. Parmi ceux qui s'égaraient sur la montagne et se promenaient un instant au soleil, certains finissaient par regagner leurs forêts de champignons. Mais la plupart restaient figés par le froid. Leur première nuit sous les étoiles les faisait tomber dans une sorte de torpeur. Au cours de la seconde journée, ils retrouvaient une activité partielle. Bien peu se remettaient du froid de la deuxième nuit. Aucun ne conservait sa combativité.

C'était en mangeant ces insectes égarés que les chiens avaient survécu.

Ils descendaient certainement des chiens de *l'Icare,* le navire spatial naufragé dont l'équipage avait atterri sur la planète oubliée quarante générations plus tôt. Les premières générations d'hommes avaient peut-être même élevé des chiens dans l'espoir qu'ils les aideraient à survivre. Mais aucune civilisation humaine ne pouvait se maintenir sur les basses terres. Les humains étaient retournés à l'état primitif. Ils avaient vécu tant bien que mal, traqués par les monstres. Les chiens, eux, avaient gagné les hauteurs. Ils avaient échappé aux insectes géants. Et, de gibier, ils étaient devenus chasseurs.

Le nombre des chiens était resté limité et leur intelligence était très vive. C'était la condition même de leur survivance. En effet, la proportion des insectes qui s'aventuraient sur la montagne restait toujours la même. Lorsqu'il y avait trop de chiens, leurs attaques contre les bêtes géantes se faisaient trop tôt. Poussés par la faim, ils n'attendaient pas que la férocité des monstres ait diminué. Alors, le quota des chiens était ramené à la norme par la férocité même du combat. Il se produisait aussi une sélection qui conservait seulement les chiens trop intelligents pour attaquer inconsidérément.

Bref, les animaux qui étaient en train de contempler les hommes de leurs yeux vifs et intéressés appartenaient à une race très saine. Ils avaient appris à survivre. Ils ne commettaient pas d'imprudences, mais ils savaient montrer du courage dans leurs combats contre les insectes

géants. Ils ne craignaient même pas les araignées, à moins qu'elles ne soient trop récemment montées des basses terres.

Burl vit immédiatement que ces animaux ne se comportaient pas avec la férocité aveugle des insectes. Ils observaient, ils réfléchissaient. Ils ressemblaient étonnamment aux hommes. Les insectes, eux, n'examinaient jamais rien. Ils s'enfuyaient ou ils attaquaient. Ils se défendaient contre un ennemi, ou se jetaient comme des forcenés sur une proie. Les chiens ne faisaient ni l'un ni l'autre. Ils reniflaient et ils attendaient.

Burl lança un ordre à ses compagnons :

— Restez où vous êtes !

Le jeune homme descendit lentement dans l'amphithéâtre. Saya le suivit aussitôt. Les chiens s'écartèrent avec circonspection. Mais ils levèrent le museau et reniflèrent. Ils reniflèrent longuement, voluptueusement. L'odeur de l'espèce humaine était agréable. Des centaines de générations de chiens avaient vécu sans la sentir. Mais ils avaient été précédés par des milliers d'autres générations pour qui l'odeur de l'homme était une nécessité.

Burl s'approcha de l'objet que les chiens avaient attaqué. La proie gisait sur l'herbe, palpitant péniblement. Il s'agissait de la larve d'un de ces phalènes bleu azur qui, à la nuit tombée, déploient des ailes de trente mètres d'envergure. Le moment de sa métamorphose était proche et elle avait voyagé à l'aveuglette pour trouver un endroit où elle pourrait filer son cocon en sécurité. Elle était arrivée dans un univers nouveau, au-dessus des nuages. Ses réserves de graisse l'avaient un peu protégée du froid, mais les chiens l'avaient découverte alors qu'elle rampait au hasard.

Burl réfléchit. Il avait vu des guêpes piquer ces larves en un point particulier, marqué par une touffe de poils bruns.

Burl leva sa lance et transperça ce point précis. La bête mourut aussitôt, sans agonie. Le jeune homme coupa de la viande pour ses compagnons. Les chiens, suffisamment nourris, n'avaient pas faim. Ils n'intervinrent pas. Burl et Saya emportèrent la viande pour le reste de la tribu. En cours de route, Burl passa à moins de deux mètres d'un chien. Ce dernier le regarda avec une grande intensité. Son expression était mélancolique. L'animal s'efforçait désespérément de comprendre ce que signifiait l'odeur de Burl.

L'homme se retourna et parla au chien du ton dont on s'adresse à un égal.

— J'ai tué cette larve, dit-il. Je n'en ai pris qu'une partie. Tu peux aller manger le reste.

Burl et ses compagnons se partagèrent la viande qu'il avait rapportée. Les chiens festoyèrent de ce qu'il leur avait laissé. Bientôt ils revinrent. Ils n'avaient pas de raison d'être hostiles. Ils avaient

mangé. Les humains ne leur faisaient pas de mal. Et l'attrait qu'ils leur inspiraient montait des sources les plus profondes de la race canine.

Peu à peu, les chiens se rapprochèrent des humains. Ils étaient fascinés. Et les hommes étaient fascinés à leur tour. Sous le regard intense des chiens, les enfants eux-mêmes se sentaient flattés – et prêts à se montrer amicaux.

Saya avait plus de viande qu'elle n'en désirait. Elle jeta un coup d'œil aux membres de la tribu. Ils avaient tous de quoi manger. Elle lança un morceau de viande à un chien. Il s'écarta d'un bond, puis renifla l'endroit où le morceau était tombé. Un chien est toujours capable de manger. Il avala le morceau.

— Je voudrais bien que tu nous parles, dit Saya avec espoir.

Le chien remua la queue.

— Tu ne nous ressembles pas, continua la jeune fille, mais tu fais comme nous, pas comme les monstres.

Le chien jeta un regard expressif sur la viande que Burl tenait à la main. Burl la lui jeta. Le chien l'attrapa au vol, l'avala, remua la queue et se rapprocha. C'était pour les humains une action tout à fait incroyable de la part d'un animal. Mais, sur cette planète, les chiens et les hommes étaient de la même race. Sur ce monde oublié, ils étaient les seuls animaux à sang chaud. Et ils étaient conscients des liens que tissait cette parenté.

Burl se leva alors et parla poliment au chien. Il n'aurait jamais eu l'idée de s'adresser ainsi à un insecte. Mais il traita le chien comme s'il s'était agi d'un homme. Il lui parla même avec moins d'arrogance qu'à un de ses compagnons car, vis-à-vis des autres membres de la tribu, il était obligé d'affirmer sans cesse sa supériorité.

— Nous retournons à notre caverne, annonça-t-il. Peut-être que nous nous reverrons.

Mais, quand le jeune chef ramena la tribu à l'abri dans lequel ils avaient passé la nuit précédente, les chiens suivirent. Ils marchaient en encadrant les hommes. Ils obéissaient ainsi à un instinct profond que rien ne venait contrarier. Si un Terrien avait été là pour observer cette scène, il aurait pensé qu'un groupe d'hommes venait de faire une promenade avec une meute de chiens. Tout le monde était content. Tout le monde s'entendait bien.

Cette nuit-là comme la nuit précédente, Burl alla contempler les étoiles. Cette fois, Saya prit un air dégagé pour l'accompagner. Quand les jeunes gens sortirent de leur abri, ils surprirent un mouvement dans l'ombre. Un chien se leva, s'étira longuement et bâilla. Il accompagna Burl et Saya dans leur promenade. Ils lui parlèrent. Le chien parut content. Il remua la queue.

Au lever du jour, les hommes trouvèrent les chiens couchés devant la porte de la caverne. Ils attendaient que les humains sortent.

Ils s'étaient mis dans la tête que les hommes allaient faire une longue et agréable promenade dans laquelle ils les accompagneraient. C'était un plaisir tout nouveau qu'ils ne voulaient pas manquer. Après tout, du point de vue chien, les humains sont destinés, entre autres choses, à vous faire faire de longues promenades.

C'est pourquoi, ce matin-là, les chiens accueillirent les hommes très cordialement et en remuant la queue.

Les chiens jouèrent un grand rôle dans l'adaptation de la tribu à sa vie sur le plateau. Leur amitié complétait la nouvelle condition humaine. Burl et ses compagnons avaient lutté pour ne plus être un gibier traqué par les insectes. Mais leur plus folle espérance avait été d'apprendre à se défendre contre leurs meurtriers. Grâce aux chiens, l'homme brûla une étape. Il fut élevé au rang de chasseur.

Ce fut une étape facilement franchie. Les hommes ne domestiquèrent pas les chiens. Ils s'en firent des amis. Les chiens ne se soumirent pas aux hommes. Ils se joignirent à eux, d'abord timidement, puis avec une adoration enthousiaste. Et l'association fut si heureuse qu'en moins d'un mois on aurait pu croire qu'elle avait toujours existé.

Après tout, il n'y avait eu qu'un petit entracte de deux mille ans dans l'éternelle amitié des hommes et des chiens !

Un mois plus tard, la tribu était installée dans un campement permanent. Ce logement, situé dans des cavernes, se trouvait à une distance raisonnable de la grande pente de l'ouest par laquelle montaient les insectes égarés venus des basses terres.

Le plus âgé des enfants de Cori avait trouvé un jour la chrysalide d'un papillon géant dont l'odeur était si déplaisante que les chiens ne l'avaient pas touchée. Lorsque l'insecte émergea de sa chrysalide, hommes et chiens se jetèrent sur lui avant qu'il ne puisse s'envoler. Ils l'achevèrent d'un commun accord. Les humains mirent de côté les grandes ailes dans lesquelles ils voulaient se tailler des vêtements pour se protéger contre le froid nocturne. Puis les chasseurs festoyèrent ensemble.

Un matin, à l'aube, les chiens firent un tel vacarme que les hommes s'éveillèrent. Ils se précipitèrent hors de leurs cavernes, Burl en tête. Les chiens se battaient contre un monstrueux hanneton qui paraissait moins engourdi par le froid que la plupart des envahisseurs de son espèce. Dans la lumière grise du matin, Burl s'aperçut que les chiens, en jappant et en sautant, retenaient toute l'attention de la bête. Il la mutila, puis la tua de sa lance. L'exploit parut lui gagner une chaude admiration de la part des chiens.

Le prestige de Burl augmentait tous les jours. Il s'était de nouveau couronné avec une antenne de phalène dont les plumes s'agitaient autour de son front comme un panache de chevalier. Il avait grande

allure.

Tous les aspects de la vie humaine changeaient avec une vitesse déconcertante.

Le sol était souvent recouvert de ronces. Un des hommes se piqua au pied. La vieille Tama le gronda, puis entoura son pied d'une bande qu'elle avait découpée dans l'aile d'un papillon. L'homme découvrit qu'il marchait mieux avec le pied bandé qu'avec celui qui ne l'était pas. Une semaine plus tard, les femmes étaient toutes occupées à fabriquer des chaussures de formes diverses qui apportèrent le plus grand confort à toute la tribu.

Un jour, Saya, qui admirait des baies rouges et luisantes, en saisit une et se tacha les doigts. Elle lécha ses doigts pour les nettoyer. Ce fut ainsi que les baies vinrent s'ajouter au menu de la tribu.

On assistait à une véritable orgie d'expériences nouvelles. Cet état de choses est extrêmement rare. Quand une race possède une culture et une tradition établies, elle n'abandonne pas facilement ses anciennes habitudes. Il y faut une raison profonde. En revanche, quand les hommes ont été obligés de se défaire brutalement de leurs coutumes établies, ils ont l'occasion d'en découvrir de nouvelles extraordinairement précieuses.

Bientôt les chiens furent utilisés comme sentinelles et comme gardiens. Maintenant, une mère ne s'inquiétait plus si son enfant s'éloignait. Il avait les chiens avec lui. Aucun danger ne pouvait le menacer sans que les chiens l'en avertissent bruyamment.

Les hommes ne partaient pour la chasse qu'accompagnés de chiens joyeux et frétillants. Il arriva que Dor, seul avec ses chiens, réussisse à tuer un hanneton minotaure tout engourdi. Burl en ressentit un pincement de jalousie. Mais quelques jours plus tard, avec l'aide des chiens, il attaqua lui-même en combat singulier le mâle d'une araignée noire. L'insecte était ébloui par le soleil et à demi paralysé par le froid de la nuit précédente. Il se battit férocement. Mais il ne pouvait trouver la force de bondir. Les chiens occupèrent l'araignée et Burl la tua. Il la ramena au quartier général de la tribu, suivi par la meute qui semblait lui reprocher de ne pas avoir partagé le butin tout de suite. Plus tard, il se rendit compte qu'il aurait voulu éviter cette bataille, mais qu'il avait eu honte de le faire alors que les chiens aboyaient et jappaient déjà autour des pattes velues du monstre.

Ce fut alors que survint un événement qui allait complètement transformer la vie de la planète.

Un matin, Burl et Saya sortirent de bonne heure avec les chiens. Ils allaient chercher de la viande pour la tribu. La chasse était plus facile aux premières heures du jour, lorsque les insectes égarés étaient encore engourdis par le froid. Elle se réduisait souvent à une simple

mise à mort, tant la lutte était difficile pour le monstre affaibli.

Les deux jeunes gens s'éloignèrent d'un pas vif. Les chiens vagabondaient gaiement devant eux dans les buissons. À trois kilomètres des cavernes, les chiens sentirent le gibier et aboyèrent. Burl et Saya se précipitèrent, prêts à frapper, brandissant leur lance. Cela ne ressemblait guère à la façon dont ils se comportaient autrefois lorsqu'ils rencontraient un grand carnivore. Ils trouvèrent la meute en train de sauter et d'aboyer autour d'un hanneton carnivore de l'espèce la plus féroce. Il n'était pas extraordinairement grand. Son corps ne mesurait pas plus d'un mètre de long. Mais ses affreuses mandibules doublaient sa longueur.

Les mandibules, qui ressemblaient à des faux, s'agitaient de droite à gauche comme toutes les mâchoires d'insectes tandis que le hanneton tournoyait pour atteindre les chiens. Les pattes de l'insecte étaient pointues, cornues, munies de piquants aiguisés comme des poignards.

Burl se jeta dans la bataille. Les grandes mandibules du hanneton cliquetaient et s'entrechoquaient. Elles pouvaient éventrer un homme ou couper un chien en deux. On entendait siffler l'insecte par ses évents abdominaux. Il se battait furieusement, chargeant les chiens qui tournaient autour de lui.

Burl et Saya étaient aussi absorbés et excités que leur meute. Sinon ils auraient remarqué dans le ciel un objet qui allait changer la face des choses pour tous les humains sur la planète oubliée. D'ailleurs, cet objet qu'ils n'avaient pas vu dépassait totalement leur entendement. Depuis des milliers d'années, il n'était rien venu de semblable sur cette planète. Il s'agissait d'une sorte de fuseau argenté qui flottait tout seul dans les airs à une dizaine de kilomètres de là, et à trois cents mètres d'altitude environ.

Au moment où Burl et Saya attaquèrent le hanneton, la fusée bascula et piqua rapidement dans leur direction.

L'appareil était silencieux. Et ils ne le remarquèrent pas. Ils n'avaient aucune raison de scruter le ciel pendant la journée. Et, de toute façon, ils étaient bien assez occupés pour le moment.

Burl fit un bond vers le hanneton, visant avec sa lance la jointure d'une des pattes cuirassées. Il manqua son coup. Le hanneton tourna. Saya jeta sa cape devant le monstre. Il la prit pour un adversaire et tourna dans l'autre sens pour l'attaquer. Alors Burl frappa de nouveau et atteignit une des pattes postérieures.

Aussitôt, la bête se mit à boiter. Le hanneton ne se sert pas de ses pattes comme les quadrupèdes. Il déplace les deux pattes postérieures d'un côté et la patte du milieu de l'autre, de sorte qu'il se tient toujours sur une espèce de trépied réglable. Il ne peut s'adapter facilement quand il est blessé. Un chien s'agrippa à une autre patte, la

mordit et prit la fuite.

Le monstre poussa un cri profond. Une férocité inimaginable se déclencha en lui. La lutte devint un tourbillon de mouvements furieux. Burl et Saya manœuvraient de concert. Burl frappait aux yeux pour que la douleur détourne la bête de Saya. La jeune fille agitait sa cape pour que l'insecte abandonne Burl.

Le hanneton s'écroula soudain sur le sol. Trois de ses pattes étaient immobilisées. Les trois autres se débattaient dans le vide. Il se retourna sur le dos, agitant toujours ses énormes mandibules dans l'espoir de tuer. Mais Burl enfonça sa lance entre deux plaques de la cuirasse. Le coup acheva le monstre.

Burl et Saya se regardaient en souriant lorsqu'ils entendirent un bruit effroyable dans les arbres. Ils se retournèrent. Les chiens aboyèrent.

Quelque chose d'énorme venait de se poser sur le sol à deux cents mètres de là. C'était l'écrasement des arbres qui avait produit ce bruit extraordinaire. L'objet était métallique. Il y avait des portes sur ses côtés. Tout cela dépassait évidemment l'imagination de Burl et de Saya. Et ceci pour la bonne raison que depuis quarante générations aucun navire spatial n'avait atterri sur leur planète.

Tandis que les deux jeunes gens, stupéfaits, contemplaient ce phénomène étrange, une porte s'ouvrit et des hommes en sortirent. Tout en émergeant de leur fusée, les passagers du navire essayaient d'interpréter le spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Ils voyaient un homme et une femme curieusement vêtus, qui venaient de se battre contre une sorte de monstre. Ils avaient été aidés dans cette lutte par leurs chiens. C'était bon signe. Des hommes et des chiens associés, cela semblait indiquer la présence d'une civilisation.

Ce furent les chiens qui donnèrent aussitôt une démonstration de parfaits civilisés. Leur comportement fut admirable. Ils trottèrent sans méfiance vers le navire et reniflèrent aimablement les hommes qui en sortaient. Ils accueillaient les nouveaux arrivants avec la cordialité confiante de chiens qui ont toujours entretenu les meilleures relations avec l'espèce humaine.

Ce fut cette attitude des chiens qui servit à déterminer celle des humains.

Les voyageurs considéraient que le comportement d'un homme envers son chien donnait une indication parfaitement valable sur son caractère. D'autre part, les habitants de la planète s'aperçurent que les nouveaux arrivants savaient comment traiter les chiens.

Burl et Saya s'avancèrent pour accueillir les étrangers avec la dignité et la gentillesse de deux enfants bien élevés.

Le navire spatial était le *Wapiti*. C'était un yacht privé dont les passagers combinaient les plaisirs de la chasse avec des recherches

scientifiques effectuées en amateurs. Au retour d'un fructueux safari, ils effectuaient une exploration pour le compte du Service de Prospection biologique. C'était dans ce but qu'ils s'étaient posés sur la planète oubliée… qui jamais plus ne serait oubliée.

ÉPILOGUE

Ainsi, le premier navire spatial à se poser sur la planète avait été *Téthys. L'Orana* lui avait succédé et, quelques siècles plus tard, le *Ludred.*

Puis, jusqu'à l'apparition du *Wapiti,* la planète avait été oubliée.

C'était le hasard qui avait provoqué la disparition d'une fiche et l'oubli par le monde civilisé d'une planète inhabitée. Ce fut aussi le hasard qui, au bout de quelques milliers d'années, remit la planète sur les cartes.

Un des savants attachés au Service de Prospection biologique avait noté le soleil qui éclairait la planète oubliée comme étant de ceux dont les satellites sont habitables par l'homme. Il avait consulté les fichiers et n'avait pas trouvé de documentation se rapportant à ce système solaire. Par sa situation, une planète surtout lui paraissait intéressante. Il avait fait alors une proposition aux propriétaires du navire spatial *Wapiti.* Ceux-ci partaient pour une série de grands safaris. Un crochet dans l'espace pouvait leur permettre d'inspecter la planète inconnue sans pour cela se détourner de leur route. Consentaient-ils à le faire ?

Les chasseurs acceptèrent avec enthousiasme.

Se poser sur une planète inconnue leur avait paru une aventure intéressante. Y découvrir des êtres humains était une expérience passionnante. Cependant, lorsque, sortis de leur vaisseau spatial, les passagers du *Wapiti* se trouvèrent face à face avec Saya et Burl, ils se demandèrent comment ils allaient entrer en contact avec le jeune couple. Ils étaient déroutés par ces costumes barbares et ces armes primitives. Ils essayèrent d'entamer la conversation. Mais en quarante siècles le langage des gens civilisés avait évolué tandis que le vocabulaire des hommes oubliés sur la planète s'était réduit à une sorte de patois archaïque.

Heureusement, les voyageurs de l'espace avaient emporté avec eux une merveille électronique baptisée « Éducateur ». C'était une espèce de cerveau. On l'employait dans toute la Galaxie pour l'éducation des très jeunes enfants. Grâce à l'Éducateur, ces derniers assimilaient sans effort les premières notions scolaires. La machine leur apprenait à lire, à écrire, à compter. Elle leur inculquait des bases d'hygiène, de géographie, d'astronomie et de mathématiques.

Il était rare que l'on ait à employer un Éducateur pour instruire un adulte.

Ce fut pourtant ce qui arriva à Burl et à Saya.

Burl fut courtoisement invité par les passagers du *Wapiti* à mettre à ses oreilles les écouteurs de la machine.

L'expérience fut extrêmement satisfaisante. Le jeune homme assimila avec une rapidité prodigieuse le langage de ses visiteurs puis une quantité de connaissances nouvelles. L'enseignement dispensé par la machine était admirablement condensé. Il fallait des générations pour compiler une archive-mère d'Éducateur. D'ailleurs, l'instrument l'expliqua à Burl. Il prévint aussi le jeune homme qu'en sa qualité d'adulte, il allait payer son usage de l'appareil par des maux de tête prolongés. Burl ne mit pas longtemps à constater que c'était tristement exact.

Malgré ses migraines, le jeune homme insista pour que Saya, à son tour, bénéficie de la machine.

Les deux jeunes gens purent bientôt discuter librement avec les nouveaux venus et leur expliquer quel était l'état des choses sur la planète oubliée.

Le premier désir exprimé par les sportifs du *Wapiti* fut naturellement de prendre part à une de ces extraordinaires chasses aux insectes géants. Avec l'assistance des chiens, bien entendu. Et en étant armés de lances. Burl fut naturellement d'accord. Les autres membres de la tribu montrèrent moins d'enthousiasme. Alors Burl les obligea à passer à leur tour par l'épreuve de l'Éducateur.

Les chasses furent un grand succès. Les passagers du *Wapiti* décidèrent de s'installer pour un long séjour sur la planète oubliée.

Grâce à la machine, Burl devenait peu à peu un homme civilisé. Certes, il lui manquait la culture spécialisée de ses hôtes. Mais cette ignorance était compensée par la connaissance unique qu'il possédait de sa planète et des insectes qui y pullulaient. D'ailleurs, lorsque, plus tard, des savants voulurent enregistrer les précieux renseignements contenus dans le cerveau de Burl, ce fut pour eux un travail énorme. Et les Éducateurs ne purent posséder cette science sous forme condensée qu'un siècle plus tard, tant elle se montra difficile à résumer.

Les allusions que Burl faisait sans cesse aux basses terres finirent par intéresser ses nouveaux amis. Ils décidèrent de tenter une expédition sous les nuages. Pour explorer ce terrain dangereux, il ne s'agissait plus de se servir de lances ou d'emmener des chiens. Trois hommes montèrent à bord d'un petit avion, tiré tout exprès des vastes cales du yacht spatial. Et ils emportaient des armes modernes pour affronter les monstres.

Les explorateurs firent une chasse magnifique. Et, ce qui les intéressa encore davantage, ils découvrirent au cours de leur expédition un autre groupe d'humains qui vivaient comme des animaux traqués dans la forêt de champignons. Tandis que deux chasseurs restaient en bas, un troisième fit la navette avec l'avion pour remonter toute la tribu primitive sur le plateau.

Finalement, le séjour du *Wapiti* sur la planète oubliée dura deux mois entiers. Quand les chasseurs repartirent, ils laissèrent à Burl et à ses compagnons des armes et des outils, des petits avions et, naturellement, le précieux Éducateur.

De leur séjour sur la planète, ils emportaient, avec un sentiment de chaude affection pour le jeune chef, le souvenir des safaris les plus excitants auxquels ils aient jamais pris part.

Les premiers visiteurs de la planète oubliée racontèrent partout leurs aventures. Ils exposèrent leurs trophées qui firent l'envie de tous les chasseurs de la galaxie. Aussi, peu de temps après, un deuxième vaisseau chargé de chasseurs se posa sur le plateau. Les nouveaux arrivants se trouvèrent en présence d'une véritable petite ville qui contenait plus de trois cents habitants. Grâce à l'Éducateur, les sauvages d'autrefois possédaient maintenant une organisation culturelle bien adaptée à leur milieu naturel. Ils pratiquaient l'hygiène. Ils avaient construit des logements parfaitement bien conçus.

Le vaisseau leur apportait des avions et des armes, ainsi que des nouvelles de leurs précédents visiteurs. Ces derniers signalaient à Burl que, de tous côtés, on demandait des fourrures de phalène. Ces peaux somptueuses étaient introuvables partout ailleurs que sur la planète oubliée. Ce pouvait être une source d'échanges et de profits pour le peuple de Burl.

D'autres chasseurs abordèrent sur la planète. Mais le quatrième vaisseau spatial qui se présenta avait été frété par des commerçants. Ils venaient pour acheter à n'importe quel prix les fourrures de phalène et le tissu d'aile de papillon. Ils réclamaient également des fragments de carapace d'insectes, ces grands panneaux de chitine irisée que l'on utilisait maintenant dans la décoration.

Un millier d'hommes vivaient alors sur le plateau. Leur nombre s'accrut. Leur bien-être aussi. Chasseurs et commerçants se succédaient. Les uns et les autres payaient largement.

Il était normal que le peuple de Burl garde le monopole des chasses. Non seulement parce qu'il était l'occupant des lieux, mais surtout parce que seuls des êtres humains nés et ayant vécu sur les basses terres pouvaient avoir une connaissance détaillée et pratique des mœurs des insectes.

Il arriva en effet que des chasseurs imprudents s'embarquent sans guide pour passer sous les nuages. Ils ne revinrent pas de leur expédition.

Finalement, Burl fut obligé de promulguer une loi planétaire qui interdisait aux étrangers de descendre sans guide sous la couche des nuages.

En effet, Burl promulguait maintenant des lois. Il avait bien fallu

créer un gouvernement pour le peuple du plateau. Mais l'exercice de la politique ne passionnait personne. Les habitants de la planète avaient d'autres joies.

Aussitôt qu'un être humain, ignorant et tremblant, était arraché aux forêts de champignons, qu'il avait été instruit et formé sur le plateau, il n'avait plus qu'une idée fixe : revenir à son milieu natal, descendre vers les basses terres. Car son plus grand désir était de tuer les monstres qui l'avaient terrorisé si longtemps. Et aussi d'arracher à l'horreur d'autres humains semblables à lui.

Qui, de nos jours, croirait que la planète a pu être oubliée pendant tant d'années ? Maintenant, toute la galaxie la connaît. Aussi est-il inutile de dire son nom. Pour le public, elle représente le plus excitant de tous les mondes possibles. Pour ses habitants, qui ne sont pas encore très nombreux, elle est un endroit où il fait bon vivre.

Sur le plateau, tous les humains sont devenus de parfaits civilisés. S'ils insistent pour s'habiller de fourrure de phalène et de tissu de papillon, comme le faisait Burl avant de devenir un grand homme, c'est quand ils descendent vers les basses terres. Il ne faut pas effrayer les pauvres diables qui errent encore dans la jungle des champignons.

Chaque jour, décollent des avions qui plongent sous les nuages. Chaque jour, on ramène encore des humains arrachés à l'horreur. Personne ne s'étonne plus qu'un primitif à peine arrivé sur le plateau, n'ayant passé que huit jours en compagnie de l'Éducateur, prenne un avion à son tour et reparte pour sauver ses frères.

De toute façon, ces expéditions sont profitables. Les ailes des papillons Morpho blancs atteignent des prix exorbitants. Mais toutes les fourrures de papillon ont une grande valeur. Même les peaux de chenille sont chargées dans les cales des cargos spatiaux avec le soin apporté ailleurs au platine et aux diamants.

Les basses terres sont restées le paradis des chasseurs. Les amateurs de safaris viennent nombreux sur la planète dont Burl est maintenant le président. Parfois, ils en repartent, non pas déçus… mais un peu effrayés. Traquer et vaincre un grand hanneton, c'est un sport magnifique. Mais tout le monde ne tient pas à combattre les araignées à la lance comme les guides insistent pour le faire.

Il y a quelque temps, Burl reçut la visite d'un président de planète. Le président de Sumor XI. Burl l'avait invité à chasser.

Sumor XI est une planète extrêmement civilisée sur laquelle la vie est facile, peut-être même trop facile.

Le président, grand chasseur devant l'Éternel, avait beaucoup d'affection pour Burl. Il admirait cet homme toujours jeune d'aspect malgré ses cheveux gris. Il appréciait l'hospitalité de sa maison, une maison devenue bien spacieuse depuis que les enfants avaient grandi. Il était même charmé par le manque de protocole. Il n'avait jamais vu

demeure présidentielle où les chiens circulent librement et dorment sur des fourrures de phalène empereur qui valaient des fortunes partout ailleurs dans la galaxie.

Il n'empêche que, tout sportif et chasseur entraîné qu'il était, le président passa un très mauvais moment pendant la chasse.

En effet, Burl tint à sortir de l'avion et à combattre seul à la lance une gigantesque tarentule.

Burl tua sa tarentule. Mais son visiteur, pour grand chasseur qu'il fût, ne put s'empêcher de penser que Burl, en tant que président de planète, n'aurait pas dû risquer sa vie dans de telles conditions.

Saya, elle, trouva cet exploit tout naturel.

FIN